



# Svietik



---

# Svietik, ou la comédie de la vie

*Aimer celui qui, par amour mal compris mais par amour  
pourtant a fait votre malheur, c'est là autant que je sache  
la formule réfléchie que l'on n'a sans doute encore jamais  
donnée mais pourtant normale de l'amour..*

*SOREN KIRIØGAARD*

# Préface

Quelque part, pendant la fin des années 70, ma maman avait pris sur son temps libre pour écrire, au quotidien, un long texte qui racontait sa vie, ses pensées, sa façon de voir les choses. Elle avait vécu un certain nombre d'épisodes douloureux, et ressentait le besoin de les écrire, pour les laisser derrière elle, et aussi pour qu'il y ait une trace de tout ceci.

Son vécu, c'est aussi mon histoire : ses relations amoureuses avec mon père, ma conception, mes premières années constituent une bonne partie de ce texte. C'est pour cette raison que j'ai tant tardé à trouver le courage de m'attaquer à ce document, qui me tient particulièrement à cœur, mais qui me faisait également très peur !

Je vis comme une chance d'avoir cette trace-là de ma maman. Mais c'est aussi une des rares traces que j'ai de mon père, ce qui rend ce texte encore plus précieux pour moi.

Je gardais ces pages précieusement dans une chemise verte, qui m'a suivie tout au long de ces années, au fil de mes déménagements. Je les avais lues déjà plusieurs fois, mais s'attaquer vraiment au texte, le triturer mot après mot, était une tâche qui me paraissait insurmontable, et pourtant nécessaire. Je ne voulais pas qu'un cambriolage, ou un incendie, fasse disparaître à jamais ce document dont la portée est bien sûr limitée, mais qui a toujours été pensé comme une trace laissée pour les années à venir. Je me sentais comme un porteur de flambeau qui ne devait pas faillir.

Faire la démarche de publier ce document, j'en ai conscience, est particulièrement impudique, sans doute ce que j'ai de plus intime. Pourtant, ma mère avait pris la décision de diffuser ce texte, à l'époque. Elle avait, je m'en souviens, entamé la démarche de contacter des éditeurs. Au final, peu de personnes l'ont lu, mais, bien que très intime et privé, ce manuscrit a toujours, au fond, été conçu pour être publié.

Ce récit, bien que plein d'espoir, n'est pas franchement une histoire très gaie. Au-delà de l'histoire personnelle de ma mère, de cette femme bien ancrée dans son époque, je me suis rendu compte que, à sa manière, son récit était un témoignage marquant de tout un univers, de la maladie mentale telle qu'elle était traitée dans les années 70, du passage de l'austérité morale des années cinquante à la liberté post soixante-huitarde. Je suis tellement partie prenante que j'ai du mal à être objectif, mais je crois que ce témoignage, qui parle de choses simples, d'amour, de relations humaines, peut parler à beaucoup de gens.

Comment traiter ce texte ? Clairement, il nécessitait un travail conséquent. Le fond était à peu près abouti, mais la forme était encore bien rudimentaire. Je me souviens que ma mère avait embauché une petite jeune qui avait repris son manuscrit et l'avait tapé à la machine. Mais, même sous cette forme-là, les coquilles étaient encore nombreuses, et on sentait que le texte restait encore à travailler.

Je n'ai pas voulu toutefois toucher au texte. Il était important, je pense, de le garder avec ses imperfections, ses redites. Je ne voulais pas obtenir un document parfait, mais une trace fidèle de ce qu'était ma maman. J'ai simplement retravaillé l'orthographe, et un peu la ponctuation, pour que le récit ait un rythme cohérent.

Ce travail a été aussi pour moi l'occasion de découvrir la chaîne de publication d'un livre, que je connais peu. J'ai profité du scanner disponible à mon travail pour numériser le document, puis le transformer en texte brut avec le logiciel ReadIris. Il a fallu ensuite nettoyer ce texte brut, à la main tout d'abord, puis avec le logiciel Antidote. Enfin, j'ai profité de la sortie du logiciel iBooks Author pour mettre en page sobrement ce texte. Le texte reste sans doute rempli de fautes, jamais je n'aurai cru que ce travail me prendrait autant de temps ! Peut-être irai-je jusqu'au bout de cette logique en publiant le livre sur les plateformes de diffusion nu-

mérique. Je pense aussi éditer quelques exemplaires papier, pour les donner à mes proches.

Voilà, il est maintenant temps de franchir le pas, et de diffuser publiquement ce document, comme l'avait voulu ma maman. J'ai une pensée toute particulière pour Hélène, à qui j'avais osé confier le manuscrit l'été dernier, et qui, par son retour et des mots simples, a su indirectement me donner le courage d'entamer, et d'achever, ce travail.

Tout au long de son récit, ma mère parle beaucoup de sa « guérison ». C'est, je crois, la partie la plus douloureuse pour moi. Quand elle fait le récit de ses rechutes, c'est autant de souvenirs qui me sont revenus en tête. Cet espoir permanent qu'elle entretenait et que, du coup, je portais dans mon cœur quotidiennement. Mais aussi ces longs séjours en clinique psychiatrique dont je garde l'image des quelques visites autorisées, dans un environnement effrayant pour l'enfant que j'étais. Tous ces épisodes un peu trop lourds à porter pour moi, mais dont j'étais le témoin permanent.

Et cet espoir de guérison, donc, qui est, je dois malheureusement le dire ici, resté vain, puisque ma mère n'a jamais su ou pu sortir vraiment de cette plongée dans la maladie mentale. Les crises sont revenues de plus en plus régulièrement, avec son lot d'angoisses et de nouvelles hospitalisations, jusqu'à sa mort en 1986, après trop de rechutes, de médicaments, de chocs qui n'ont fait que la fragiliser chaque fois un peu plus.

Ma maman est partie à l'âge de 43 ans, laissant à tout son entourage le souvenir d'une femme tourmentée, mais aimante, attachante, et authentique. Je suis fier et heureux de passer aujourd'hui le flambeau, et d'être celui qui publie ses mémoires. Tu es dans mon cœur, petite lumière !

Jean David, le 31 décembre 2012



# Je m'appelle Svietik

Je m'appelle Svietik. Petite lumière, en russe.

À quel moment a commencé ma vie ?

À l'instant où j'ai pu m'exprimer, être moi avec un autre, communiquer, recevoir, donner, aimer en vrai !

Et c'est il n'y a pas si longtemps que cela.

Aussi loin que je m'en souviens, je n'étais, enfant, qu'apparence de moi, jouant la comédie de la petite fille heureuse, gâtée, choyée, comme il convenait.

J'ai sept frères et sœurs plus âgés que moi : la position de « petite dernière » est toujours celle de la gâtée. Et pourquoi aurais-je échappé à la règle ?

Et j'étais effectivement entourée de tendresse, mais toute la tendresse du monde n'aurait pu atteindre au plus profond de moi cette bête ignoble et envahissante qu'est l'angoisse.

Je n'étais qu'une gamine, et la vie me faisait peur déjà. Je n'ai jamais connu l'heureuse inconscience de l'enfance, ce bonheur que je suppose extraordinaire de la vie pour la vie.

Je ne pouvais pas surmonter la peur qui m'habitait, dont je n'arrivais pas à me défaire.

La nuit, je faisais d'affreux cauchemars. Et aussi, je me sentais responsable, je ne sais pourquoi, de toute ma famille et vivais dans l'attente permanente de je ne sais quelle catastrophe.

Très tôt, j'ai eu la notion de Dieu. J'étais mystique, mais dans un sens négatif : il ne s'agissait pas à proprement parler de foi, mais bien plutôt de la crainte qui là encore empoisonne mes relations avec Dieu lui-même !

De l'éducation religieuse que j'ai reçue, j'ai interprété un certain nombre de choses de travers. En particulier, je croyais toujours que la fin du monde était proche, et j'avais compris que Dieu choisirait seulement ceux qui seraient revêtus de blanc. Et voilà une nouvelle obsession : j'avais terriblement peur que ma famille et moi, nous ne soyons pas tous recouverts d'un grand drap blanc !

J'aurais pu vivre normalement, en toute sécurité, au sein d'une famille aisée. Mon père avait une bonne situation. Il était ingénieur et apprécié dans son milieu professionnel. C'était un de ces nombreux russes blancs chassés par la révolution, et qui ne s'est jamais remis d'avoir dû quitter à quatorze ans et son pays, et sa mère.

Par chance, après fait une école navale sur un bateau basé à Bizerte, mon père a entrepris et réussi en France ses études. Il était jeune, et n'a pas eu à se reconverter comme chauffeur de taxi.

Il s'est marié et mes parents se sont installés à Nice où je suis née.

Très petite, j'ai été marquée par la personnalité de mon père, et je crois qu'elle a conduit toute ma destinée jusqu'à maintenant. Pour ma part, je ne l'ai connu que tourmenté, angoissé. Je recevais de lui, étrangement mêlées, à la fois la sécurité et l'absence de sécurité. Mais moi j'étais trop petite pour analyser, trop petite pour comprendre et je ne ressentais que l'angoisse. Et à cause de cela, je me suis tout de suite repliée sur moi-même.

Je voulais surtout que personne ne perçoive à quel point je me sentais seule, dés-emparee. J'ai très vite appris à me camoufler derrière la petite fille très gentille, très sage, très heureuse, très coquette. Et pendant ce temps-là, je me fabriquais pour moi toute seule un monde à moi. J'imaginai une vie où le mal n'existerait pas, où tout le monde serait heureux. Je ne supportais pas la vie réelle, alors je m'inventais une vie en marge du réel.

J'adorais mon père. Il était extrêmement intelligent et, dans ses moments de lucidité et de calme, il était très aimant, affectueux. Il était plein d'idées bizarres, et je trouvais cela formidable. Il était à la recherche d'un idéal irréel.

Si je parle des moments de lucidité et de calme de mon père, c'est bien sûr parce qu'il n'était pas toujours dans cet état. Non seulement mon père n'a jamais pu digérer son exil forcé, mais, les années passant, l'espoir de revoir sa mère diminuait et son équilibre également... Comme je suis la cadette, je n'ai connu mon père qu'en proie périodiquement à des crises plus ou moins violentes de désespoir qui l'amenaient à faire vivre toute la famille dans la peur du lendemain, l'insécurité, la crainte des bizarreries qu'il ne manquait jamais de faire.

J'aimais beaucoup quand il me racontait des contes russes, son pays, son enfance. J'étais émerveillée. Tout cela me semblait un monde irréel que je voulais à tout prix retrouver.

Je me souviens aussi des mercredis : tous les amis russes de mon père — ils étaient nombreux à Nice — venaient à la maison. Ils parlaient, parlaient, en russe, et moi, je ne bougeais surtout pas de mon coin. J'étais un peu impressionnée par leur exaltation, comme fascinée. Je me sentais russe dans l'âme et cela n'a d'ailleurs pas changé. À l'école déjà je me sentais différente des autres, et maintenant encore il me semble que j'ai une « âme slave », excessive dans sa recherche du bonheur comme dans ses possibilités de destruction.

L'amour que j'éprouvais pour mon père était un amour de gosse, intense, sans partage, comme l'amour qu'éprouve chaque enfant pour ses parents quand ceux-ci sont dignes d'être aimés. Mais, à la place de la sécurité, il n'y avait qu'angoisse et peur, et tout mon amour n'y pouvait rien.

Je me souviens qu'une fois, je devais avoir quatre ans, j'étais couchée dans le lit de mon père, tout contre lui. Il me serrait très fort dans ses bras. Et moi, je parlais tout bas, je me disais « Je t'aime, papa, je t'aime, mais j'ai peur ». Je faisais appel à toute l'intensité de mon amour pour lui pour lutter contre la peur, mais elle ne reculait pas d'un pouce en moi.



J'étais trop jeune pour savoir de quoi souffrait mon père. Ce que je savais, c'est qu'il était exalté, mystique, qu'il faisait des excentricités dans les lieux publics et cela me faisait beaucoup de peine parce que j'avais peur qu'on se moque de lui.

Il faisait aussi des recherches mathématiques. Il était d'ailleurs très fort dans ce domaine. Il travaillait — pour son plaisir — avec un mathématicien russe qui, lui, travaillait pour l'Amérique. Cet homme avait beaucoup d'argent, mais il vivait dans un sous-sol, dans la misère la plus complète. Il venait de temps en temps à la maison.

Mon père avait aussi des moments de très grande violence. Il menaçait alors de tuer ma mère, de tuer tout le monde. C'était terrible.

Et bien sûr, j'avais peur, pour ma mère, pour mes frères et sœurs, pour moi.

Il se croyait persécuté et dénoncé. Il portait des lunettes noires parce qu'il disait qu'on le poursuivait. Il voyait des policiers et des espions partout.

Mon père a dû être hospitalisé dans un établissement psychiatrique. Ma mère elle-même n'a jamais su exactement de quel mal souffrait mon père. Elle a pris sur elle de le faire sortir de l'hôpital. Heureusement, car mon père est mort à la maison, très peu de temps après.

J'avais onze ans à la mort de mon père.

Je ne sais pas pourquoi, mais je savais, moi, que mon père allait mourir. C'était un de ces pressentiments inexplicables, mais qui ne trompent pas. J'essayais d'accepter cette idée, par peur de trop souffrir certainement.

Le jour de sa mort, je n'ai pas même pleuré ! Je me souviens au contraire avec horreur que c'est en souriant que j'annonçais la nouvelle à mes camarades de classe, exactement comme j'aurais raconté mes dernières vacances. Alors qu'au fond de moi, j'étais littéralement grignotée par le chagrin, la peine, la révolte aussi. Mais j'avais honte de la souffrance, de la mort de mon père, de la peine que j'éprouvais. Et j'essayais de donner le change, à ma manière.

Adulte, cette impossibilité de pleurer m'est restée très longtemps : pendant des années, je n'ai pleuré que de rire, jamais de chagrin. Avoir de la peine me semblait honteux et le manifester indécent. J'étais devenue tout à fait indifférente en apparence du moins, et c'est ainsi que les gens me jugeaient. Et de l'indifférence à l'égoïsme le plus complet, il n'y a qu'un tout petit pas, alors que, simplement, je m'efforçais — avec succès semble-t-il — de ne rien laisser transparaître de ce que je sentais, ressentais.

Après la mort de mon père, j'ai donc continué à vivre comme si de rien n'était, me réfugiant de plus belle dans mon rêve intérieur, ce petit « cinéma permanent » qui m'accompagnait partout, que personne ne voyait, et qui était mon plus fidèle compagnon. J'aspirais toujours à cet irréel magnifique dont j'avais entendu tellement parler mon père, et qu'il n'avait jamais réussi à atteindre.

Et pourtant, je savais bien par expérience que la sécurité n'est qu'un leurre, que demain, parce qu'il est demain est incertain, que les gens ne sont pas tous gentils. Et les gens me faisaient justement de plus en plus peur.

J'avais quinze ans quand je me suis mariée.

Je ne connaissais rien de la vie en général, et de la vie sexuelle en particulier. Je crois pouvoir dire que j'ai été pratiquement violée, et que j'en ai cruellement été traumatisée pendant de longues années.

Je me suis mariée parce que j'étais enceinte, volontairement, espérant sans doute ainsi échapper à l'insécurité que je cherchais tellement à fuir.

Ma mère, quant à elle, avait subi tellement de chocs et, désespérée qu'elle était, elle m'a laissé faire. Elle ne savait plus ce qui était bien pour moi. Elle a cru que c'était ce qui était bien.

Je ne m'étendrai pas longtemps sur l'échec de mon mariage, par respect pour mes deux filles, issues de cette union. Elles sont pour moi encore aujourd'hui une vraie bénédiction.

Mais, consciente de cet échec, j'ai rapidement voulu avoir une indépendance matérielle et financière. Je me suis donc lancée dans des études d'infirmière, et c'est encore mon métier aujourd'hui. Je suis, depuis maintenant pratiquement dix ans, infirmière de nuit dans une clinique chirurgicale. J'aime le travail de nuit, les contacts humains y sont plus vrais, plus profonds. Et, dans les moments de calme, de silence, quand tout dort, j'aime veiller, être responsable, penser, méditer.



# Jean, ou l'amour rencontré

J'ai vingt-six ans. Le plein été, au mois d'août. J'aime la mer, j'aime le soleil...

Cette année, j'ai loué avec une amie une petite maison pour les vacances à Sannary. Un endroit de rêve, au milieu des pins, avec le ciel bleu au-dessus et la mer à deux pas.

L'amie avec laquelle je partage la maison est un peu plus âgée que moi, mais nous avons, entre autres, au moins un point commun : la mésentente dans nos ménages.

Nous nous installons donc, avec nos enfants respectifs qui se connaissent et font d'ailleurs très bon ménage. Ma mère s'est jointe à nous. Il faut dire que c'est grâce à elle que j'ai pu entreprendre mes études d'infirmière, parce qu'elle m'a beaucoup aidée en s'occupant de mes deux filles.

Libérée de mon mari, je me sens beaucoup mieux. Nous n'avons jamais passé de vacances ensemble et nous n'étions d'ailleurs plus qu'un couple en apparence. D'union réelle, il n'était plus question.

Trois de mes frères habitent Nice. L'un d'eux me confie sa fille pour le temps des vacances. Le jour où il vient l'accompagner, il arrive en compagnie d'un garçon, rencontré depuis peu de temps.

Mon frère a toujours été accueillant ; et ce garçon était seul, il lui a tout simplement proposé de faire le voyage avec lui.

Présentation banale. Il s'appelle Jean. Un vague bonjour de part et d'autre. Je crois bien que je ne l'ai même pas regardé vraiment, à peine vu.

C'est toujours comme cela : n'ayant jamais pu dépasser ma propre apparence, comment pourrais-je forcer celle des autres ?

J'ai quelques courses à faire. Il doit téléphoner. Nous partons donc en voiture avec mon frère. Commissions, téléphone, une boisson fraîche à la terrasse d'un café et quelques mots de politesse, puis nous rentrons déjeuner à la maison.

À table, le nouvel arrivant est assis en face de moi. Involontairement, je me mets à l'observer. En premier lieu, je lui trouve un air bizarre et j'en suis intriguée.

Très grand, un peu trop maigre, ça je l'ai vu auparavant, quand nous étions en ville. Très beau garçon, une chevelure brune qui s'allie à des yeux noirs ; d'une telle profondeur que j'y devine du bleu.

En tout cas, des yeux, un regard peu ordinaire. En vérité : quasi surnaturel.

Une personnalité frappante, en tout cas qui me frappe, et c'est bien rare. Voilà qu'il force mon indifférence, qu'il m'intéresse ce Jean. Je le détaille, maintenant : je suis fascinée !

Et je me rends vite compte qu'il est à son tour très troublé... Car malgré une bonne éducation évidente, une aisance manifeste. Une sorte de raideur de geste le gêne : il a presque de la peine à manger correctement. Je reprends mon masque de gaieté et de détente : tellement à l'aise dans les rôles que je m'invente suivant les circonstances : ne perdant jamais la face...

Brusquement, un éclair, ou plutôt une révélation : je ne joue plus, je suis moi-même devant ce garçon.

Pour la première fois de ma vie peut-être, je sens la vie qui m'entoure, comme si tout à coup le voile se déchirait !

De la vie, je ne connais, jusqu'à cet instant, que ce prolongement de moi que sont mes filles. Mais la vie des autres, celle des gens qui sont autour de moi, même de mes proches, cette vie-là m'est complètement étrangère, extérieure.

Le déclic qui se produit est extraordinaire : un autre a réussi à forcer mon isolement, à attirer mon attention qui se détourne enfin de moi. Quel prodige !

Il fait chaud, il fait beau. Nous partons tous ensemble, enfants, et adultes nous baigner. Nous allons toujours sur la même petite plage nous baigner.

Il n'y a pas grand monde. Installation sur notre petit coin de plage. Déballage des serviettes, et autres matériels indispensables.

Les enfants se précipitent dans l'eau.

Jean, quant à lui, ne me quitte pas des yeux. Je n'analyse pas encore très bien son intérêt, mais s'installe entre nous une sorte de fascination mutuelle, tout à fait incontrôlable. Et je suis heureuse comme je ne l'ai jamais été. Puis son regard me donne comme une sensation physique de brûlure.

Pour y échapper, je cours rejoindre les enfants dans l'eau. Cela me fait du bien. Je nage tant que je peux. Mais il faut bien que je sorte de l'eau. Et voilà que je fais encore une découverte : je vois que je suis belle pour Jean.

En fin d'après-midi, nous allons tous nous promener ensemble.

Les enfants sont attirés par un climat de bonheur ; ils ont envie d'y pénétrer, de partager. Ils n'ont pas voulu s'en priver.

Nous avons découvert dans les rochers une merveilleuse petite crique. Le ciel était presque bleu marine. La mer semblait à la fois limpide et impénétrable. La complicité s'installe très vite entre Jean et moi.

Je suis émerveillée, car je suis en train de commencer à comprendre ce que signifient des mots tels que partage, communion, confiance.

La beauté de ce qui nous entoure, l'émotion, je ne sais pas pourquoi, mais nous ne parlons pas. Nous nous contentons d'écouter les enfants, de les regarder jouer, être heureux.

Sur le chemin du retour, Jean me dit : « j'ai l'impression que nous sommes les parents, et que ce sont nos enfants ». Que répondre ? Rien, mais le bonheur qui se niche en moi réchauffe mon cœur ; le soleil pénètre tout mon être intérieur ; dans ma tête le ciel bleu prend sa place...

Le soir vient. Mon frère doit rentrer à Nice, avec Jean. Que faire pour retarder le moment du départ ?

Heureusement, je n'ai plus de cigarettes, et le village est assez loin, et je n'ai pas de voiture, et mon frère finit par me proposer de m'y emmener. Un dernier verre ensemble. Jean est plus détendu. Nous partageons, sans presque avoir pu parler ensemble, le même bonheur.

Tout à coup, je me souviens. Il doit y avoir un feu d'artifice ce soir, et aussi un bal en plein air. Pourquoi ne pas en profiter tous ensemble ? Ils pourraient ne repartir que le lendemain matin !

Aussitôt dit, aussitôt décidé. Nous irons au feu d'artifice, puis au bal.

J'ai eu l'impression, durant toute cette soirée, que tout le monde était dans la joie, que mon bonheur était communicatif.

Le feu d'artifice me paraît splendide. Tous réunis dans un grand stade. Il y avait un monde fou.

La nuit est splendide, un ciel plein d'étoiles, comme je n'en ai jamais vu. Mais, avais-je déjà regardé le ciel la nuit, savais-je même qu'il existait ? En tout cas, jamais feu d'artifice ne me semble si beau. Les fusées illuminent mon bonheur, les pétarades elles-mêmes ne sont rien moins qu'une majestueuse et douce symphonie.

Comme les gosses, j'attends la belle rouge, j'applaudis la belle bleue, je bégaie d'émotion et d'admiration devant le bouquet final. Et quand le silence s'installe à nouveau, quand la nuit reprend possession des étoiles, le feu d'artifice s'est installé dans ma cervelle et dans mon cœur qui n'en finissent pas d'éclater en fusée dont les rutilantes retombées vont se loger jusqu'au bout de mes doigts.

Quel est donc ce miracle ? Que m'arrive-t-il donc tout à coup ? Voilà que je sens la gangue de l'indifférence se détacher peu à peu de moi, comme s'effriter. C'est tout juste si je n'entends pas les miettes qui tombent par terre ! Je peux respirer à fond, ouvrir les yeux sans avoir peur, écouter sans être assourdie, voir sans crainte d'être vue.

Ce miracle s'appelle Jean. C'est tout bête. Je sais bien que c'est tout bête. Mais en vérité, je ne me pose pas tant de questions. Il est tout près de moi et j'aime sa présence. Il me fait du bien, et cela ne fait pas de mal de se faire du bien.

Il est plein de délicates attentions, et je n'ai pas l'habitude. Il est un peu timide, mais je le suis encore plus, et c'est très bien comme cela.

Je me rends compte quand même que le feu d'artifice est terminé. Il faut ramener les enfants à la maison. Il faut qu'ils se couchent, il est assez tard comme cela.

Une fois qu'ils sont couchés, j'espère qu'ils dorment. De toute façon, ma mère est là et nous pouvons donc sortir. Le bal en plein air a l'air sympathique. Je n'ai guère l'habitude d'aller au bal, mais en vacances, tout est permis, surtout aujourd'hui.

Mon frère, Catherine — mon amie, Jean et moi. Des couples dansent, rient, s'amusent. Tous les quatre, nous restons là, à regarder, intimidés peut-être, ou je ne sais trop pourquoi.

Il faut un bon moment à Jean pour qu'il se décide à m'inviter. Il se jette quand même à l'eau. Pour la première fois, il me prend dans ses bras. Quel chaos, quel charivari en moi ! Impossible de nous dire un seul mot. Nous dansons, muets comme des carpes, pétrifiés littéralement par le déferlement de nos sentiments, submergés par le trop-plein d'amour que nous ne pouvons canaliser, puisque nous n'en soupçonnions pas même l'existence. Si notre amour était une lame de fond, ce soir-là nous frôlons la noyade.

Jean me sert très fort contre lui. Ses lèvres effleurent mes cheveux. Je sens la douceur de sa bouche sur mon oreille. Enfin, il trouve ma bouche. Notre baiser est un terrible vertige. Les gens, la musique, le ciel, les étoiles, et puis Jean, plus, rien de tout cela ne compte. Jean, et moi, et puis Jean, et puis moi, et puis nous.

J'ai vingt-six ans. Je me suis mariée il y a presque onze ans. Et je découvre un amour de collégienne, un beau soir d'été au bord de la mer. Cela tient à la fois du roman photo, du feuilleton de télévision et de la chansonnette, tube de l'été.

Mais ce roman est mon roman. Pour une fois, c'est moi qui en suis l'héroïne, et cela change tout. Mes aspirations les plus profondes, celles que je traîne avec moi



depuis tellement longtemps, sans aucun espoir ni pour elles, ni pour moi, voici qu'elles refont surface, que d'irrélles elles deviennent réelles bel et bien, que de morte, je deviens vivante. C'est beaucoup plus encore qu'une résurrection : c'est ma création du monde à moi. En moi, les ténèbres et la lumière se séparent, et la lumière est bonne, et chasse le chaos informe et vide de mon cœur.

Rêve et réalité ne font plus qu'un. Je n'ai aucune résistance. Il m'emporte dans ses bras. Je ne sais pas comment nous nous retrouvons à l'endroit, tout à fait silencieux et désert maintenant, où nous étions avec les enfants pour regarder le feu d'artifice. Vertige encore, mais vertige délicieux. Intensité de la communion. Découverte ensemble d'un inconnu enchanteur. Révélation sublime. Abolition de toute barrière en nous et entre nous. Un monde surnaturel dans lequel je pénétrais avec délices.

Je ne sais pas encore ce que cache ce luxuriant paradis, de combien de pièges il est truffé. Je suis pour le moment délicieusement anesthésiée par ce bonheur beaucoup trop grand pour, qui me dépasse et auquel je ne sais si je pourrai survivre. D'où me viendrait la conscience que je me laisse tout doucement conduire vers un monde qui m'a toujours plus ou moins attirée, le MONDE DE LA FOLIE ?

Ensemble, Jean et moi, nous sommes bien. Nous parlons — de quoi ? Vraiment, je n'en sais plus rien, et quelle importance cela a-t-il ? — nous nous écoutons surtout. Nous nous comprenons. Notre communion est si parfaite qu'elle me fait penser au parler en langues raconté dans la Bible. Les apôtres étaient ensemble, priaient Dieu et tout à coup chacun d'eux fut rempli du Saint-Esprit et se mit à parler dans une langue qui lui était étrangère quelques secondes auparavant. Ce fut tellement extraordinaire que les gens qui les ont vus les ont cru ivres !

C'est exactement ce qui était en train de se passer. Jean parlait ma langue, je parlais la sienne. Un langage de l'esprit nous faisait découvrir le plus profond de nous-mêmes. Nous ne sommes véritablement qu'une seule âme, qu'un seul esprit : nous nous connaissons depuis toujours, plus que cela, depuis l'éternité. C'est une nouvelle naissance, en dehors du réel, comme une étoile qui s'illumine tout à coup en haut, dans le ciel.

Nous sommes tellement occupés à nous découvrir l'un à l'autre que notre sexualité est loin reléguée au dernier plan.

Nous n'avons plus aucune notion du temps. Mais mon frère et Catherine, eux, ne l'ont pas perdue. Ils nous ont cherchés un bon moment avant de nous trouver. Ils se sont inquiétés. Mais de quoi donc ? Nous sommes extirpés de notre rêve à coup de café noir bien serré ! Il nous faut bien ça.

Jean doit repartir maintenant. Quel méchant réveil brutal. Nous sommes hébétés, comme drogués.

Juste avant de partir, Jean me glisse un petit mot : « Je pars, mais je reviens demain soir à ce même café. J'y serai vers 9 h du soir. Perdu sans toi. Amour. Jean ».

Départ. Retour à la maison. Catherine est gentille. Elle ne me parle pas trop. Elle me laisse me récupérer. Je la mets d'ailleurs tout de suite au courant du rendez-vous du lendemain. J'ai besoin de son aide et de sa diplomatie envers ma mère pour me libérer.

Vingt-quatre heures, c'est court, mais c'est long !

Enfin, il est 9 heures. Catherine et moi sommes installées à la terrasse du café. Je le vois, là-bas, sur le trottoir d'en face. Tout seul. C'est sa solitude que je vois en premier, presque avant lui. Une solitude installée en lui, dont il est littéralement « lesté », imprégnant toute son attitude. Il ne voit rien, ni personne. Ce bout de trottoir est son île déserte et lui est un naufragé ne criant même pas au secours.

Je me précipite vers lui et il revit soudain. Hier, bonheur de la découverte, aujourd'hui, bonheur des retrouvailles.

Catherine est toujours devant son café. Nous la rejoignons. Jean est détendu, gai, à l'aise. Nous parlons tous les trois un moment, Jean et moi savourant la joie de notre joie, le bonheur de notre bonheur.

Ce soir encore, il y a bal en plein air. Heureusement d'ailleurs puisque c'est le prétexte que j'ai invoqué pour laisser les enfants à la maison et sortir avec Catherine.

L'envie de nous retrouver tous les deux, seuls, est la plus forte, et Catherine n'a pas besoin qu'on le lui dise.

Nous marchons, tous les deux, les mains étroitement liées.

Que la nuit est belle et bonne, que le silence de la nature est riche pour deux êtres qui s'aiment.

Jean me prend dans ses bras, me porte à bout de bras, je me sens petite et légère. Je noue mes bras, autour de son cou, comme si je ne voulais plus le lâcher. Nos baisers sont fous. Nous sommes fous, fous à lier, fous d'amour.

Nous trouvons un petit coin désert. L'herbe même nous invitait.

Nous nous allongeons, nous nous couvrons de baisers et nos lèvres ne se lassent pas de s'unir, dans des baisers comme des torrents de fraîcheur, et de courants si violents que nous ne pouvions résister.

Une étreinte où plus rien ne pouvait nous dissocier l'un de l'autre.

Jean commence à parler de lui : il a vingt-quatre ans, raconte tout ce qui lui vient à l'esprit : sur sa vie, le drame de l'accident de voiture, où son frère s'est tué ; lui a eu une grave fracture du crâne.

À l'annonce du décès de son fils, son père s'est pendu, dans la chambre de l'hôpital où il était interné.

Une vie bien perturbée : sa résolution de se suicider, las de vivre, dans un monde où il se sentait perdu... Sa joie de m'avoir rencontrée...

Moi aussi, je lui raconte tout de moi, ce que j'aime, ce que je déteste.

Je lui explique comment j'ai fait des erreurs terribles ! Quelles conséquences ont-elles eu pour moi ; mes pensées les plus secrètes : tout ce que je n'ai pu confier à personne !

« Bien des choses sont passées sur toi, mais tu es restée pure, rien ne t'a atteinte » me dit-il. J'en éprouve un immense réconfort et plaisir.

Je sens en lui une reconnaissance de mon être, son intuition quoique particulière tombe juste.

Je le trouve extrêmement fin, et d'une intelligence supérieure, ayant le sentiment extraordinaire que non seulement, il comprend, mais qu'il partage. Il me connaît déjà toute, je n'ai donc plus besoin d'avoir peur de me cacher. Bien sûr, sa psychologie est quelque peu spéciale, mais l'essentiel n'est-il pas d'être comprise ?

Il me cite une phrase de Montaigne très simple que je tiens encore pour une définition très vraie de l'amour :

« Pourquoi je t'aime, parce que c'est toi, parce que c'est moi. »

Et au-dessus de cela, il y a quelque chose d'inexplicable.

Cette nuit-là en pleine nature, le temps a passé si vite. Il est trois heures du matin, et je me rends compte que Catherine nous attend. J'aurais voulu à cet instant que rien ne nous sépare, ni l'espace, ni le temps. Il existe des moments de bonheur si intenses, que l'on voudrait y mourir.

Nous courons comme deux gosses qui ont peur d'arriver en retard à l'école. Persuadés que rien ni personne ne pourrait nous séparer.

Le bal est terminé depuis longtemps et Catherine s'est réfugiée dans sa voiture. Je suis un peu confuse, mais elle semble heureuse pour nous.

Nous rentrons vite à la maison : c'est ma mère qui n'est pas très contente de nous voir rentrer si tard.

« L'amour entre nous s'installe, ne fait que croître et s'embellir »

Comme cela est pénible, de me cacher, de mentir pour voir Jean, grâce à la complicité bienveillante de Catherine.

Nous avons pu passer, vivre des moments inoubliables. Un bonheur d'une telle pureté, que de simples mots ne peuvent exprimer !

Jean a trouvé une petite chambre d'hôtel et passe le plus clair de son temps à m'attendre. Et moi d'inventer mille et un prétextes pour le rejoindre le plus souvent possible.

Là, dans sa chambre, Jean m'écrivait des lettres brûlantes d'amour. Il a peur que je ne partage pas totalement notre amour.

Jean est le premier homme qui a compté dans ma vie de femme ; il est mon premier vrai amour. N'ayant jamais trouvé cette affinité psychique tant recherchée, elle est pour moi le symbole de pureté dans l'amour. Et sans cette pureté, ma vie de femme ne pouvait pas s'épanouir : telle était ma vérité.

Je pénétrais chaque jour plus en avant en sa compagnie, dans ce monde chaleureux de l'épanouissement de nos deux êtres.

Mais lui, a quelque peine à croire qu'il le seul à compter pour moi. Une fois, il me demande de lui « garder » une petite place dans son cœur même si elle n'est pas très confortable !

Alors que mon cœur lui était tout disponible, comme inhibé d'amour pour lui !

Les vacances se passent ainsi, rythmées par les baignades des enfants. Jouer avec eux dans l'eau et sur le sable. Merveilleuses fugues avec Jean.

Pour la première fois, que c'est étrange, ma sexualité est en éveil. Je ne rêve que de lui appartenir, totalement, sans restriction, sans fin. Il me parle de plus en plus souvent de l'enfant que nous aurons, de notre « petit Jean ». Et je suis comme lui, j'y crois de tout mon être, de toute mes forces. Mais pourrions-nous concevoir un enfant par la seule force, la seule densité de notre communion, aussi extraordinaire soit-elle ? Comme ce serait simple !

Il faut bien que je me rende à l'évidence : nous n'aurons pas de « petit Jean ». Jean est totalement impuissant. Je ne sais pourquoi, mais c'est ainsi. Mais qu'est-ce que cela doit changer ? N'est-ce pas à lui que je dois la découverte la plus extraordinaire qu'il m'a été donné de faire jusqu'à ce jour : la découverte de l'amour, et aussi la découverte de la vie vivante ? Je ne lui dois rien moins que la vie, et de toute façon je l'aime, je l'aime et rien n'y pourra rien faire !

Je serai donc sa femme, avec joie, avec reconnaissance, avec impatience.

Ensemble, tous les jours, nous remercions Dieu de la grâce qu'il nous accorde de connaître cette extase de la communion, de l'amour de l'esprit.

Je ne sais pas, comment m'en rendrai-je compte ? — qu'il m'entraîne avec lui dans sa folie, dans cet univers tellement attirant parce qu'en marge de la réalité mé-

diocre de mon existence, et tellement dangereuse aussi pour mon équilibre précaire.

C'est la fin des vacances. Il faut rentrer. Recommencer le travail. Revoir les visages oubliés. C'est dur !

Je sens poindre en moi la petite collégienne que je n'ai jamais été : la nostalgie s'installe, de la tristesse.

Jean ne travaille pas. Je suppose que sa mère subvient à ses besoins, et d'une manière importante, car il est complètement disponible, voyage beaucoup. Et il est habillé d'une sobre, mais coûteuse élégance.

Je m'arrange pour le voir le plus souvent possible ; Il m'arrive de passer la nuit avec lui.

Une nuit, ses baisers étaient tellement passionnés que les endroits les plus intimes de mon corps étaient meurtris. Comme il est terrible, éprouvant, de ne pas trouver l'apaisement qu'apporte l'étreinte complète de deux corps dans l'amour !

Tout d'un coup, il m'a mis les mains autour du cou en me disant : « Tu vois, si je serre très fort, tu m'appartiendras pour toujours. »

Mais je l'aime tant que je n'ai pas peur. Et surtout, je suis prête à tout pour lui appartenir. Je ne vois pas que c'est un miracle que rien n'arrive. Je ne vois pas que je suis en train de me mouler à la folie de Jean, imperceptiblement, sournoisement, de m'y cramponner comme à une bouée de sauvetage crevée, et qui prendrait l'eau sans que je m'en doute. Quel piège, quelle folie, quel amour !

Quelque temps plus tard, je m'aperçois qu'il présente des troubles assez importants. Dans la rue, il lui arrive de plus en plus souvent de devenir très pâle, dégoulinant de sueur, fiévreux. Un soir, il est dans un tel état de faiblesse que je dois le déshabiller complètement, et le coucher. Il ne sait plus où il en est, puis tout à coup il me dit « Si tu ne restes pas près de moi, je me jeterai par la fenêtre ».

Par moment, il a de très violentes douleurs dans le ventre. Bien sûr, je m'inquiète et l'envoie se faire examiner par un médecin à la clinique où je travaille. Je

ne peux l'envoyer de ma part et je ne donc pas interroger le médecin qui l'a vu. Jean ne me dit rien.

Ce n'est que plus tard que j'apprends que Jean se droguait, et que tous ces troubles n'étaient autres que les symptômes du manque dont il souffrait. Certainement, Jean pensait échapper à la drogue par l'amour, il croyait en moi, comme un remède miraculeux, comme en une délivrance enfin possible.

Jean avait cru que notre amour serait le plus fort, et lui permettrait d'aller plus en avant dans sa quête de l'infini, mais il ressentait son impuissance comme un signe divin, l'accès à la normalité lui était interdite. Sa soif de bonheur était trop difficile à étancher. J'étais son possible miracle. Mais le miracle ne s'est pas produit.

Quelques temps plus tard, il émit le désir d'avoir un entretien avec un ami à moi, qui était cardiologue.

Je n'ai jamais su ce qui s'était dit au cours de l'entrevue. Mais ce fut à la suite de cela que Jean manifesta l'obligeance d'un retour chez lui.

Brusquement, un beau matin, Jean m'annonça son intention de rentrer chez lui, seulement pour quelques jours m'affirme-t-il, juste le temps de se soigner et de régler quelques affaires. Mais surtout, il veut annoncer à sa mère qu'il a l'intention de faire sa vie avec moi.

Notre dernier après-midi est merveilleux. Il fait un temps splendide. Nous ne parlons que de notre avenir. Il reviendra tellement vite, et il aura suffisamment d'argent pour nous créer un foyer, à mes filles et à moi, et la vie sera tellement merveilleuse, et...et le temps de se séparer arrive. Il arrive toujours trop vite, le temps de la séparation, mais ce jour-là je ne l'ai vraiment pas vu venir !

Jean ne veut pas que j'aie à la gare. Il veut garder une image gaie de moi. Des gens sont autour de nous. Ni lui ni moi ne les voyons, ne les entendons. Je suis dans ses bras. Nous nous embrassons à perdre haleine, nous nous noyons l'un dans l'autre, sans fin.

Que la coupure est nette, tranchée : il s'éloigne à grands pas vaguement saccadés, de nouveau cette raideur dans les gestes, cette impression de voir un naufragé

solitaire. La solitude l'enveloppe immédiatement : elle le guettait certainement depuis toujours pour ne pas même attendre qu'il soit hors de ma vue.

Dans la même seconde, l'angoisse fait sa réapparition en moi : je sais que Jean et moi, nous ne nous reverrons plus jamais.

Le ciel si bleu de ce jour-là se couvre de gros nuages menaçants.

J'ai beau me répéter ce qu'il m'avait dit quelques minutes auparavant : « Notre but est le même. Rien ni personne ne pourra jamais nous séparer ». Ce leitmotiv rassurant tournicotant dans ma cervelle vide ne me rassure pas du tout. Au contraire, les mots se vident peu à peu de leur sens, pour ne devenir que des bruits insupportables, s'amplifiant, jusqu'à n'être plus que cacophonie immonde, discordante, affreuse.

Je suis toute seule au milieu de la rue, j'ai peur du bruit, j'ai peur des gens, j'ai peur de leurs yeux, j'ai peur de leurs questions, j'ai peur de moi. Je suis en train de me désagréger, de m'en aller en pièces, en morceaux. Je ne sais que faire des morceaux de moi, des morceaux de mon cœur, des morceaux de mon amour. Je ne suis plus moi. Je ne me reconnais pas en ces pièces détachées.

Quand j'ai réussi à me reprendre, Jean est loin, son train aussi, je suppose.

Je vérifie dans mon sac que j'ai bien son adresse, son numéro de téléphone. Je ne suis pas tout à fait perdue. Il n'est pas si difficile que cela d'écrire ou de téléphoner. Je suis un peu rassurée, un peu seulement.





# Pénétrer l'impénétrable !

Je réussis à tenir deux jours. Marcher dans la rue, manger, sourire, répondre à une question d'un malade à la clinique, supporter les enfants qui font du bruit sans les envoyer balader trop brusquement, toutes ces petites choses dont la vie de tous les jours est faite mobilisent toute mon énergie. Ne rien laisser voir, ne pas craquer, surtout ne pas m'écrouler, éviter les questions. Je me ratatine juste un peu plus. Mais tout va bien : j'ai encore le nez au-dessus de l'eau ! Je fais la planche.

Je n'aime pas les cabines téléphoniques publiques dans la rue.

Elles ne sont jamais bien fermées. Je ne m'y sens jamais en sécurité. Et puis il faut avoir de la monnaie, il faut que le téléphone ne soit pas en panne, il faut faire la queue très longtemps, il faut que le numéro demandé ne soit pas occupé.

Je me décide pourtant. L'écouteur est tout froid, mes doigts aussi. Ah ! Le numéro. J'espère au moins que le bout de papier est bien dans mon sac. Le voilà !

Je n'aime pas les téléphones. Ça y est, ça sonne. La sonnerie est grinçante, à l'autre bout, exaspérante. Qu'est-ce qui lui prend, à ce téléphone, de trembler comme cela ? Peut-être que c'est moi ?

Enfin, sa voix. C'est bien sa voix qui me répond, mais ce n'est pas lui, je veux dire, ce n'est plus lui. Jean n'est plus Jean. Des intonations dans la voix que je ne lui connais pas. Une impression de coupure, de séparation irrévocable, sans appel.

Et pourtant, de sa voix d'automate brisé, Jean me dit exactement les mots que j'avais envie d'entendre. Il doit se faire hospitaliser pour une dizaine de jours au plus, mais ce n'est rien de grave. Dans quinze jours au maximum, il sera de retour. Tout va bien.

Pourquoi donc ce froid qui me gagne, qui me rive au sol et m'ankylose les jambes ? Quelqu'un cogne à la vitre : il y a cinq ou six personnes qui attendent leur tour. Et je me cramponne comme une idiote à mon écouteur tout froid, tout vide.

Jean a raccroché après m'avoir gentiment dit « à bientôt ».

Il faut que je sorte de cette cabine, que je m'excuse d'avoir occupé si longtemps le téléphone. Combien de temps au juste ? Je n'en sais fichtrement rien. Et cela n'a aucune importance.

Je rentre chez moi, me rassurant comme je peux. Mais je m'aperçois que je n'ai pas compris le nom de l'hôpital dans lequel Jean doit entrer, à moins qu'il ne me l'ait pas dit, en tout cas, je ne l'ai pas.

C'est le début d'une longue série d'appels téléphoniques stériles et affreux.

Je n'ai que le numéro de téléphone de Jean chez lui et c'est sa mère qui me répond chaque fois, laconiquement « Il n'est pas là, il voyage ». Toujours les mêmes réponses, sans la moindre chaleur, sans la moindre compréhension. Dire que j'ai l'impression de m'adresser à un mur est bien peu dire... Un mur, au moins, ça se démolit ! Mais comment atteindre cette femme sur laquelle mes mots semblent glisser sans laisser aucune trace, comment lui faire comprendre que j'aime son fils, qu'il m'aime et qu'elle doit me dire ce qu'il en est ?

Combien de lettres ai-je écrites ? Qui les a lues, qui les a reçues ? Je ne l'ai jamais su et ne le saurai jamais.

Je me suis obstinée plus d'une année entière. Chaque lettre écrite, chaque numéro composé étaient autant d'espoirs renouvelés, déçus puis à nouveau espérant. Mais jamais aucune réponse. Rien. Rien. À croire que Jean a disparu de la surface de la Terre.

Jusqu'à quand vais-je m'accrocher à cette chimère folle qui me rend folle à mon tour ?

Pour rompre le cercle, je me décide à demander conseil à un de mes amis. Cet ami cardiologue, que Jean avait voulu voir, pour lui parler de notre amour, de nos projets d'avenir.

En réalité, je ne savais pas pourquoi, ni compris qu'à la suite de cette entrevue, le brusque départ de Jean.

Je crois que j'attends de cet ami bien autre chose qu'un banal conseil. Je vais le voir un peu, comme le faisaient les Hébreux de l'Ancien testament quand ils allaient voir et consulter le prophète !

En tremblant et en espérant tout à la fois.

Cette année de lutte dans le silence et la solitude a tellement exacerbé mon amour pour Jean que je suis comme dépossédée de moi.

Je ne m'appartiens plus. À force de vouloir communiquer, j'ai l'impression qu'existe entre nous deux une sorte de télépathie, de fil invisible nous reliant l'un à l'autre.

Mais malgré tous mes efforts, Jean ne joue pas le jeu. Et je veux savoir, comprendre.

Et mon « prophète », lui non plus, ne joue pas le jeu. Il faut absolument qu'il me dise que tout va s'arranger, qu'il le sent et qu'il me suffit d'espérer. Au lieu de cela, il me tance vertement, m'annonçant qu'il y a un bon moment qu'il pense que je suis embarquée dans une sale histoire, que Jean est « un vrai schizophrène » ! Je suis quand même ébranlée quelque peu.

Mon « prophète » est avant tout médecin, il sait de quoi il parle.

S'il a en fin de compte choisi de « sonder les cœurs » comme cardiologue, il voulait au départ être médecin des âmes. Et il avait commencé des études de psychiatrie.



# Schizophrénie

Schizophrénie. Un mot en forme de grosse araignée noire, velue, venimeuse.

Qu'est-ce que c'est, au juste, cette maladie ? Bien sûr, je suis infirmière et je ne la confonds pas avec la scarlatine, mais enfin, ce n'est guère précis dans ma tête. Il me faut à tout prix en savoir plus.

Peu à peu, les librairies et les bibliothèques remplacent dans ma vie les téléphones publics. Je grappille toutes les informations que je peux trouver sur ce monstre hideux qu'est la schizophrénie. D'articles de vulgarisation aux livres spécialisés en passant par le genre « la médecine à la maison », rien de ce qui se dit, s'écrit ou se pense sur le sujet ne m'échappe.

De nouveaux liens se tissent entre Jean et moi. Puisque la télépathie a échoué, pourquoi pas la schizophrénie ? Le téléphone est muet, mais les livres, eux, ne me refuseront pas la réponse.

De symptôme en symptôme, d'exemple en exemple, je démonte à ma manière ce monde épouvantable d'attraction recouvert par ce petit mot scientifique à souhait, la schizophrénie.

Je continue cependant à écrire à Jean, des dizaines de lettres. Où vont-elles ? Que deviennent-elles ? Le silence toujours, encore. Un silence de mort.

Progressivement, je me laisse atteindre, entamer, puis envahir par tout ce que je lis. Les mots deviennent images de plus en plus précises, de plus en plus installées dans mon esprit. J'ai de la peine à faire le distinguo entre ce que je lis dans un livre et ce que je lis en moi. Je veux tellement comprendre, tellement partager que je ne trouve rien de mieux à faire que de vivre comme Jean.

C'est le commencement des barbituriques, drogues bienfaitantes et pourtant tellement haïes. Je ne peux plus aller me coucher sans eux. Ils deviennent mes compagnons indispensables de la nuit, bientôt de la journée aussi.

Peur du noir. Surtout, ne pas éteindre la lumière. S'allonger seulement quand les cachets me saoulent au point que je ne tiens plus debout.

Peur de ne pas dormir tout de suite, immédiatement. Peur au point de rester éveillée pour être certaine que je vais bien m'endormir !

Des heures durant, je demeure tapie dans mon lit, coincée contre mon oreiller. Ma tête devient énorme, énorme. Elle enfle à n'en plus finir. Elle envahit toute la chambre. Je ne sais plus qui je suis, mais je sais que c'est ma tête et qu'elle va m'entraîner dans le vide, ce néant qui m'attire.

Tout à coup, la tête a repris taille et forme normales. Ouf ! Je me sens mieux. Mais qui sont ces guerriers, ils sont drôlement habillés, styles Henri IV, il me semble. Ils se mettent à me poursuivre, armés d'épées et de poignards. Je cours aussi vite que je peux, mais je bute d'obstacle en obstacle. Je trébuche à chaque pas. Ils me rattrapent. Ils sont vraiment vêtus d'une manière bizarre. Je me vois aussi très nettement, mais je ne vois pas comment je suis habillée. Je crois que j'ai pour tout vêtement la peur panique et l'angoisse.

Ils veulent me tuer. Mais moi aussi j'ai un poignard ? J'enfonce mon poignard dans la poitrine de ces hommes, les uns après les autres. Mais ils ne meurent pas. Ils me cernent et je n'ai plus d'issue. Ils veulent à nouveau me tuer, mais je ne comprends pas pourquoi, ils ne peuvent pas m'atteindre.

Mes jambes sont couvertes de sang. Les veines en ont éclaté les unes après les autres. Je suis toute entière couverte de sang. Je suis entourée de sang, des rivières de sang coulent et m'épouvantent.

Quand je réussis enfin à sortir de cette torpeur, je regarde d'abord mes jambes. Je n'y comprends rien : elles ne sont pas couvertes de sang, pas plus que mes vêtements. Ces guerriers épouvantables sont partis, mais pour combien de temps ? Je sais qu'ils reviendront et que recommencera l'épouvante.

Je sors de ces hallucinations vidée de moi, tremblante, épuisée physiquement, mais bien plus encore psychiquement. Ma résistance fond comme neige au soleil, mais quel soleil ! Un soleil noir, lugubre, qui me glace d'épouvante.

Je peux heureusement encore faire face à mon travail. Mes nuits de travail, pour pénibles qu'elles soient — j'ai vraiment beaucoup à faire — me sont presque un repos. Les malades comptent sur moi. Je dois leur faire du bien, les rassurer. Je trouve encore en moi juste ce qu'il faut d'énergie et de réserves pour le faire. Mais, après cela, je n'en ai vraiment plus, et quand je quitte la clinique le matin, je ne sais jamais comment je vais réussir à affronter cette nouvelle journée de « nuit blanche ».

Les somnifères m'aident à leur manière à lutter, mais dans le même temps, ils grignotent ma résistance nerveuse. Elle diminue comme une peau de chagrin. Combien de temps va-t-elle pouvoir durer ? J'aime mieux ne pas y penser. Je préfère prendre un ou deux cachets supplémentaires. Peut-être vais-je pouvoir dormir aujourd'hui ? Sinon, j'en prendrai encore un autre. Il me faut échapper à tout prix à ces visions de cauchemar qui me hantent, qui ne veulent pas me lâcher.

Et cette schizophrénie qui m'obsède, qui me colle à la peau, dont je ne peux plus me défaire, dont je ne souhaite même plus me défaire. Elle est ma perte, mais aussi mon seul lien avec Jean. Tout vaut mieux que le néant !

Une nuit, en salle d'opération, l'anesthésiste me dit à brûle pourpoint : « Mais qu'avez-vous donc ? On dirait que vous êtes éteinte ». J'étais pourtant bien certaine que, dans mon travail, au moins, rien de mon trouble ne transparissait. Est-ce que l'on va commencer à chuchoter autour de moi que je suis bizarre, drôle, que quelque chose ne tourne pas rond ?

À mon désarroi s'ajoute la peur des contacts, des échanges avec les autres. La panique de ne pas me conduire assez normalement, de donner prise au jugement brutal des autres, au rejet. Puisqu'il vaut mieux prévenir que guérir, c'est moi qui vais rejeter les autres, m'éloigner d'eux en premier. Je me mets à fuir le plus possible chacun et tout le monde. Je m'enferme un peu plus en moi. Je n'ai d'ailleurs pas beaucoup à me forcer. Je n'ai jamais été particulièrement liante. Cette fois, je

deviens seulement un peu plus sauvage, mais qu'importe. Le salut dans la fuite. Mais la fuite n'apporte pas toujours le salut.

De plus en plus, je veux pouvoir dormir, ne plus penser, ne plus sentir le vide, le vertige. De plus en plus, je m'abrutis de cachets. Aux somnifères s'ajoutent maintenant les tranquillisants, les relaxants, les... je ne sais pas très bien quoi, mais des cachets qui m'aideront, j'en suis certaine, à mieux passer la journée, puis la nuit, puis la journée suivante !

Bien sûr, je sais que ce n'est pas bien, que ce n'est pas une attitude responsable. Mais responsable de quoi, de qui ?

De mes filles, oui, d'accord. Nais ma mère est là, qui s'occupe d'elles. D'ailleurs, j'ai toujours travaillé la nuit et, à cause de cela, j'ai toujours dû dormir la journée. Elles n'ont jamais eu l'habitude que je sois là pour m'occuper d'elles, les préparer pour partir à l'école ou leur repasser leurs vêtements. Depuis toujours, elles ont une mamie qui fait tout, et une maman qui travaille et qui « doit se reposer » parce qu'elle est fatiguée. Elles savent bien qu'il ne faut pas faire trop de bruit et baisser la radio. Bien sûr elles me voient de moins en moins souvent, mais ont leur répète sur tous les tons « votre maman est fatiguée ». Elles me laissent me reposer du mieux qu'elles peuvent.

La conscience de ma responsabilité vis-à-vis d'elles commence, elle aussi à s'estomper progressivement. Certains principes bien ancrés en moi en interdisent la disparition complète, mais mes filles entrent à leur tour dans la grisaille, dans le flou. Je sais que je suis leur mère et qu'il faut que je « tienne le coup », mais je ne le sens plus vraiment.

L'idée de suicide, d'abord camouflée par l'envie de dormir, le désir de m'anéantir dans le sommeil de plus en plus souvent, de plus en plus longtemps, commence à poindre. Filigrane discret de mes pensées, elle ne tarde pas à devenir la trame de toute mon existence. Je n'ai plus de vie vraie en moi. Mon corps n'est plus que survie. Et cette survie est-elle vraiment utile ? Utile à quoi, à qui ? Oui, c'est vrai, mes filles existent, elles ont peut-être besoin de moi.

Je n'en suis pas très sûre. Je suis même sûre du contraire. Mais de quoi puis-je encore être sûre ? Puis-je encore être sûre d'être sûre ou de ne pas l'être ?

Cauchemars, lucidité, sommeil, vie, mort, désir, non-désir, tourniquet incessant, infernal.

Dieu, lui, pourrait peut-être quelque chose pour moi ? Mais lui aussi m'a abandonné. Je le prie comme je peux, j'implore sa délivrance. Est-ce lui qui ne m'entend pas, est-ce moi qui n'entends pas sa réponse, encombrée que je suis par ma demande ? Qui en dehors de Dieu pourrait me sortir de l'abîme ? Le silence. Rien. Je n'entends rien, je ne comprends rien.

Je n'ai plus aucun recours.

Un sursaut de ma volonté détruite me pousse à aller consulter un psychiatre. Je n'ai jamais vu de psychiatre de ma vie, mais on dit qu'ils font, sinon des miracles, du moins du bien à ceux qui vont les voir.

Ma décision est prise. Mais, quel psychiatre consulter ? Je n'ose en parler à personne. De toute façon personne dans mon proche entourage n'a jamais eu affaire à ce genre de spécialiste.

Des jours durant, je me demande qui aller voir, comment choisir. Puis un beau jour, j'entre à la poste et me plonge dans l'annuaire des P.T.T. Une liste de noms. Ils ne me disent rien, tous ces noms. Je n'ai jamais entendu parler ni de l'un ni de l'autre, de ces psychiatres figurant sur cette liste.

Je ne suis vraiment guère avancée.

Mais je vois qu'il y en a un qui se prénomme Jean. Maigre renseignement, me direz-vous. Certes, mais le tilt se produit. Je décide d'aller voir ce médecin dont je ne connais rien d'autre que le nom et le prénom.

Je prends rendez-vous et j'attends. Je ne sais pas très bien ce que j'attends. Mais j'attends quelque chose de quelqu'un et cela m'aide à passer les quelques jours qui me séparent de ma consultation. Si j'ai pu prendre rendez-vous, rien n'est perdu encore. Je ne suis pas encore tout à fait morte !





# Découvertes

Abrutie, mais espérant je ne sais quoi, je me rends au rendez-vous fixé.

Son bureau dans lequel il me fait entrer n'est pas très grand, mais dégage une impression de calme. Mobilier moderne, mais de bon goût. Un ordre rassurant. Je ne demande qu'à être rassurée. « Bonjour, Docteur. » Je suis vaguement inquiète. Il me paraît immense. Il est brun, avec des yeux très bleus (mais je ne les ai vraiment vus que plus tard). Il semble très sûr de lui, décontracté à souhait. Comment se fait-il alors qu'immédiatement je perçoive en lui comme un écho de mon propre manque d'assurance ? Je sens qu'il parade un peu, mais qu'importe l'essentiel est qu'il comprenne et qu'il puisse m'aider. Je n'attends rien de plus, mais rien de moins non plus.

Il est très froid : pas un sourire, pas un encouragement, apparemment, pas la moindre compréhension. Et pourtant, c'est cette froideur de glace qui m'a inspiré confiance. Instinctivement, je ressens en lui quelque chose de familier, de connu.

Je bredouille comme je peux mon histoire. Je me mets à trembler de tout mon corps. Parler de moi est toute une expédition. Cela me semble indécent. Je n'ai pas l'habitude. Je sors péniblement quelques mots, je crois passablement incohérents. Mais il finit par comprendre. Il faut dire qu'il y met une évidente bonne volonté. Sous son masque d'homme de science professionnellement détaché, quasi indifférent, passe quand même une chaleur qui m'encourage, un intérêt qui me fait du bien. Je ne sais si les conseils de ce médecin me seront de quelque utilité, mais avoir osé franchir le pas et parler enfin à quelqu'un de moi, réellement de moi m'est déjà une sorte d'apaisement.

Je ne garde qu'un souvenir très confus de cette première consultation, mais je sais que le sentiment de n'être plus seule à trainer mon boulet m'a fait du bien. Enfin, je sais que quelqu'un sait. Cela ne me débarrasse pas de mes cauchemars, de mon désir effréné de dormir, de ne plus penser, de ne plus être. Cela ne m'empêche pas de continuer à me bourrer de cachets. Cela ne supprime ni la peur ni la panique des autres. Je ne peux vraiment pas dire que cela va mieux, mais quelqu'un sait que cela va mal. J'ai osé le dire. J'ai osé transformer en mots les images qui me hantent. J'ai osé crier au secours. Si je ne vois pas encore les secours arriver, je sais au moins que mon appel est enregistré, entendu.

Je repars, je crois, avec une ordonnance et un rendez-vous fixé. Je dois me faire opérer de la glande thyroïde et cela reporte mon prochain rendez-vous assez loin dans le temps. Mais j'ai une date. Demain n'est pas fait de rien.

Une petite étincelle de vie est revenue en mai. Le trou béant laissé par Jean est toujours aussi noir et douloureux. Mais au milieu de mes obsessions venait parfois s'interposer une sorte de petit flash encourageant.

Je venais de prendre conscience que mon amour pour Jean me détruirait irrémédiablement.

Je rentre en clinique. À mon tour d'être soignée. En bonne infirmière, je ne supporte pas de dépendre de quelqu'un d'autre pour des soins.

C'est une opération délicate me dit-on. On m'enlève des nodules chauds sur la glande thyroïde. On ne me laisse qu'une petite partie d'un lobe de la thyroïde.

Tout se passe bien, mais je suis très fatiguée physiquement. Je dois partir me reposer. Je choisis une maison de repas à Sanary, en espérant y retrouver quelques miettes de mon amour de l'été. Je crois que je n'aurais pas dû, mais je ne peux faire autrement.

Avant de partir, j'appelle « mon psychiatre ». J'espère de lui je ne sais quel encouragement, je ne sais quel apaisement. Je vais le voir. Je réussis un peu mieux à me raconter, à laisser tomber un tout petit bout de la barrière qui m'enserme. Je crois bien qu'en réalité, je ne lui dit presque rien, mais je sens que je me mets en marche hors de moi, que je mets un pied hors du cercle infernal. C'est un tout pe-

tit pas, mais pour la première fois je ne fais pas du sur place, me piétinant sans fin au risque de me détruire moi-même.

Je pars donc à Sanary, munie d'une nouvelle ordonnance, de nouveaux encouragements et décidée à me faire du bien envers et contre tout, et surtout en dépit de moi.

Tout de suite, je sens que je n'aurais pas dû revenir ici.

Les lieux sont les mêmes. Le ciel, la mer, l'accent même des gens n'ont pas changé. Mais c'est ma vision des choses qui est tout autre. Le bleu du ciel est gris, le bleu de la mer est gris, l'accent même tellement chantant m'est insupportable. Le petit paradis de notre amour a disparu, il s'en est allé je ne sais où. J'espère le retrouver à chaque détour du chemin, mais il n'est jamais là.

C'est le mois de septembre. Un automne ensoleillé, mais venteux. Un vent qui me pénètre, me transperce. Quand je suis seule et triste, le vent attise toujours en moi l'angoisse latente, comme il ranimerait un feu de bois à partir de braises à peine rougissantes.

Chaque jour, je sens grandir, s'amplifier l'angoisse. Je la sens gronder comme un feu d'enfer. Je me cache. Je fuis le vent comme s'il était responsable. Je ne veux plus même regarder ni voir la mer, le ciel.

La grisaille m'envahit. Mon cœur se voile de noir, il est en deuil, en grand deuil. Le vide de l'absence prend possession totale de moi. Je deviens ce vide-là, je ne suis plus que vide. Le grand vent de septembre emporte les derniers lambeaux d'espoir auxquels je me cramponnais encore, auxquels je croyais encore. Mon cœur s'enlise, et moi je perds pied.

Où, quand, comment retrouverai-je un brin de terre ferme, juste de quoi poser le bout de mon pied ? Qui me tendra la main pour me sortir de ce borborygme ? Le peu de force que je possède me quitte, me fuie et j'ai absolument besoin d'aide. Il me faut une aide efficace, forte, solide.

En attendant, je prends des somnifères nuit et jour. Je lutte à ma manière contre le temps qui ne veut pas passer, contre les journées hostiles, contre l'indifférence du lieu, contre le vide de mon âme béante.

Le temps qui s'écoule est dur comme pierre, froid comme glace, morne, sans fin, d'une régularité exacerbante ! Je n'en peux plus de le regarder s'écouler. Je voudrais quitter vite ce lieu, ne plus le voir pour m'éviter d'y chercher sans fin mon amour perdu. Chaque pierre du chemin me blesse, chaque petit nuage dans le ciel se moque de moi, le vent dans les arbres est certainement en train de leur raconter mon histoire et je les entends se moquer de moi en bruissant doucement, le soleil même n'éclaire plus que débris et ossements d'une blafarde et intolérable lumière à laquelle j'essaie de me soustraire le plus possible.

Mais peut-on se fuir soi-même ? Je ne le peux en tout cas pas. Ma vie s'est arrêtée et je suis maintenant condamnée à continuer seule, sans lumière, sans aide, sans envie de continuer. Il me faut faire semblant d'être heureuse, d'être présente, d'être vivante !

Enfin, mon séjour tire à sa fin. Je sais bien que je vais me retrouver exactement la même chez moi, mais au moins je n'aurai pas constamment sous les yeux ce « paradis perdu » qui se transforme en enfer, qui n'est autre chose pour moi qu'un horrible constat d'échec : échec de mon amour, échec de ma vie, échec sans espoir, sans rémission, sans appel.

Je m'apprête à retrouver les miens, à retrouver mes filles. Elles seules sont encore capables de me faire vibrer, de me faire réagir. Je peux faire semblant pour elles. Elles sont mon salut pendant cette période. Pour elles, j'ai quand même hâte de rentrer chez moi.

À peine de retour à la maison, j'ai pris contact de nouveau avec ce psychiatre. Coup de fil, rendez-vous. J'ai besoin de lui maintenant, il devient le seul lien qui me relie à la vie réelle, qui peut-être soit capable de me sortir de cette sorte de vie végétative dans laquelle je ne me débats même plus, mais que je subis, résignée.

J'ai encore beaucoup de peine à lui parler, à lui expliquer, à lui faire comprendre. Alors, je suis son conseil : je lui écris. Je lui écris tout ce qui m'étreint, mon amour, ma peine, ma joie avec Jean, mon désespoir de l'avoir perdu, mon envie de mourir, mon désir de vivre quand même pour mes filles, mon impossibilité de vivre. Je ne sais pas très bien ce que je lui écris. Mais il devient peu à peu mon confident, celui qui peut tout entendre, tout comprendre. Je me livre à lui sans même

m'en apercevoir. Ces lettres me font du bien, me libèrent. Elles me deviennent indispensables. Je pense à tout propos « il faut que je l'écrive à mon psychiatre ! ».

Et « mon psychiatre » tient à la fois du prêtre dans son confessionnal, de la voisine à qui l'on raconte tous ses petits malheurs, et de la grande amie à qui l'on confie tous ses grands secrets.

Il est tout cela à la fois pour moi, dans ma tête. Je ne sais même plus qu'il ne s'agit que d'un homme comme un autre, nanti de ses forces et de ses faiblesses. Je le pare de toutes les vertus, de toutes les qualités. Il n'est pas besoin d'être fin psychologue pour deviner qu'il devient pour moi une sorte de père tout puissant, qui voit tout, qui comprend tout, qui sait tout, en qui je peux avoir entière et parfaite confiance. Ce père qui m'a si rapidement fait défaut.

Je vais le voir régulièrement. Il me prescrit aussi régulièrement des somnifères, bien sûr, mais également un médicament euphorisant. Quand je prends ce médicament, j'ai l'impression que mon esprit s'éclaircit d'un seul coup, que je me retrouve enfin. Mais ce n'est qu'une sensation très artificielle et dès que les effets retombent, ma forme aussi retombe et elle retombe d'autant plus haut. Une fois de plus, et très vite, je vois bien que les médicaments sont tout aussi nocifs que bénéfiques. Cela ne m'empêchera pas d'abuser très vite de ce médicament : il est tellement plus facile d'avaler discrètement deux ou trois petits cachets que de prendre sur soi, se dominer souvent sans succès pour ne pas faire de la peine ou décevoir les gens qui comptent sur moi.

Je continue à le voir et à lui écrire régulièrement.

Cependant, sous l'effet des tranquillisants je pense, je commence à pouvoir mieux parler, expliquer. Nos entretiens ne sont faits que de Jean. Il en est le centre, le seul et unique sujet. Je ne peux pas sortir de là. C'est Jean qui m'a amenée à la vie pour me précipiter dans l'abîme. Il me semble que c'est encore de lui que viendra mon salut. Et je n'ai qu'une seule ressource pour le faire sortir de son silence : parler de lui, parler sans fin, jusqu'à le rendre vivant à nouveau.

Brutalement, dans la presque quiétude d'une consultation « de routine », c'est-à-dire pendant que j'essaie de rendre une âme à Jean en le racontant de mon mieux, une petite phrase en forme de coup de poing : « Moi aussi, je m'appelle

Jean. Transposez vos sentiments sur moi ! » Est-ce vraiment « mon psychiatre » qui me dit une chose pareille ? À n'en pas douter !

Je suis une « cérébrale camouflée », du moins, je crois. En tout cas, sans hésiter aucunement, je me cramponne à ma cérébralité qui me dicte ipso facto de ne pas réagir. Je reste de glace. Je ne bronche pas. Et notre consultation se termine comme à l'accoutumée, par la fixation de notre prochain rendez-vous.

Entre temps, je ne résiste pas à l'idée subite et impérieuse de lui écrire un mot, court, seulement pour lui dire que j'aimerais mieux le connaître. Je lui ai tellement écrit et décrit mes états d'âme, peut-être pourrai-je en savoir un tout petit peu plus sur lui ?

Je vais un peu mieux et m'en rends compte au fait que je n'attends plus le rendez-vous suivant avec la même impatience comme si de cela seul dépendait ma survie. Je ne compte plus les jours qui me séparent du moment béni où je vais à nouveau pouvoir ouvrir le grand livre où est gravé pour toujours mon amour pour Jean, un amour qui ne faiblit pas, au contraire, qui s'affirme et s'étoffe dans le partage.

Je sens pourtant une différence en moi : la blessure profonde laissée par Jean en moi est en train de se débarrasser des monceaux de pansements et de gaze sous lesquels j'avais réussi à l'enfouir pour la protéger du regard moqueur ou compatissant des autres. Elle est bien loin d'être à l'air libre et je crois bien que la cicatrisation n'est pas encore commencée. Mais je commence quand même à sentir la chaleur du soleil et on dirait que, par moments, je vais un peu moins mal...

Le jour du rendez-vous arrive assez vite. Le « J'ai bien reçu votre lettre, merci » est banal à souhait et ne semble pas appeler de commentaires particuliers. Aussi, quand je m'entends dire « Comment voulez-vous que je vous soigne, si vous me regardez avec ces yeux-là ? », je suis interloquée, et c'est bien peu dire. J'ai des yeux verts, d'accord, mais qu'ont-ils donc de si particulier ? Dans l'instant, je sais, ils doivent être tout ronds d'étonnement, mais à part cela...

Alors, « mon psychiatre » s'approche de moi, s'assied tout près, et... et je ne sais ce qui m'arrive, la tête me tourne, je suis littéralement enlevée dans un baiser doux, puissant, étourdissant.

Je ne sais vraiment pas ce qui m'arrive, d'où cela me tombe. J'en ai le souffle coupé. De bouleversée, je deviens très vite confuse et quand je dis : « Je n'oserai plus vous regarder », cela traduit très exactement ce qui se passe en moi. Jusqu'à l'instant présent, « mon psychiatre », celui entre les mains duquel j'ai remis tout mon avenir, tout mon équilibre mental et psychique, celui-là ne saurait être tout à fait humain, un commun des mortels comme moi et, en tant que tel, il ne saurait en aucun cas se conduire comme tout un chacun.

En trois secondes, ma théorie s'écroule comme un château de cartes, « mon psychiatre » devient un homme comme un autre, et moi je ne sais plus où j'en suis. Je n'ai ni le temps ni le réflexe d'analyser la situation calmement, encore moins d'en tirer les moindres conclusions. Simplement, je fais une découverte explosive et fulgurante : il y a encore en moi une parcelle de « vie vivante » capable de répondre à l'amour.

Je ne suis pas en train de faire « mon transfert », en prenant Jean pour Jean, l'un pour l'autre et l'autre pour le premier. J'aime Jean et je le sais. Je sais aussi que mon amour pour lui est stérile, que je ne le reverrai plus jamais... Je découvre que je peux encore être heureuse d'être aimée. Rien n'est donc perdu.

Je n'ai aucune idée de ce qui va suivre. Je ne sais d'ailleurs pas du tout ce que je peux bien raconter, pendant la consultation du jour. Tout ce que je sais, c'est que j'ai quitté le cabinet de « mon psychiatre, Jean » sans avoir aucune idée de ce que j'éprouvais pour lui ni même si j'éprouvais quelque chose, mais au fond de moi, au plus profond, s'était niché un vague sentiment de bonheur. Plus exactement, ce moment marque pour moi l'instant où la vapeur s'est renversée, où j'ai commencé à remonter à contre-courant de mon désespoir, de ma tristesse que je croyais sans fin. Bien sûr, cela n'a rien à voir avec l'exposition exubérante d'amour que j'ai connu avec mon « premier » Jean, mais je suis moins malheureuse.

Au moment de partir, Jean me fixe un rendez-vous très proche le lendemain dans l'après-midi. Ma femme ne sera pas là, me précise-t-il.

Je vis ces vingt-quatre heures dans une sorte de fébrilité anesthésiée, ne sachant pas au juste ce qu'il convient de penser, de faire ou de ne pas faire, hésitant, supputant, décidant une chose, décidant le contraire immédiatement après, redécidant encore... Du beau fixe à la plus noire tempête, mon baromètre intérieur oscille tant et si bien que je ne sais plus qu'y déceler ! Mais je crois bien que tout dépendra de lui, tout de même.

Demain arrive, et je ne suis plus que giboulées de mars ! Midi passe et mon baromètre semble remonter un petit peu. 13 heures arrivent, et l'aiguille passe du côté du beau temps.

Le ciel est d'ailleurs tout bleu dehors et il fait une chaleur terrible. Le sort en est jeté : l'aiguille s'accroche au beau fixe, et moi, je sors de la penderie une robe que j'aime bien : bleu-marine, avec un petit col blanc et des broderies vives sur le buste. Elle me va bien et me donne, je crois, un petit air assez russe qu'il ne me déplait pas de cultiver un tout petit peu.

La chaleur de la rue me saute dessus. Il y a un soleil terrible, cruel, auquel mes yeux ont bien de la peine à se faire. Je vois à peine ce qui m'entoure. J'ai l'impression de partir en expédition sur une planète inconnue, au milieu d'une foule de personnages rouges et flous courant en tous sens. J'ai bien dix minutes de marche en perspective. Je me lance courageusement. Chacun de mes pas résonne en moi, me fait vibrer tout entière. Je ne sais pas très bien ce qui m'attend ni quel ressort me pousse ainsi. Je ne sais pas si je fais bien ou non, si j'ai raison ou tort. Je me contente de marcher aussi naturellement que je le peux en direction du cabinet de Jean.

La sonnette est vraiment très aigrette, aujourd'hui ! J'espère qu'il est là ! J'espère qu'il n'est pas là ! J'espère..., mais il est trop tard pour formuler le moindre souhait. La porte s'ouvre. Il est donc là !

Pour la première fois peut-être, je vois le bleu de ses yeux bleus. « Mon psychiatre » est devenu un grand jeune homme heureux comme un gosse, impatient. Pas de « Bonjour Madame » cérémonieux, aujourd'hui. Mais un « Viens, je te montre mon antre » impérieux et joyeux m'aiguille à l'opposé du cabinet de consultation que je connais.



L'autre est la chambre de Jean, ou plus exactement son refuge. Des sortes de tableaux, de paysages assez bizarres, aux formes heurtées et aux couleurs violentes sont peints directement sur la porte, sur les murs. Je ne sais si je trouve cela beau, mais c'est pour le moins surprenant. Ici, pas de mobilier cosu et rassurant, soigneusement choisi pour prouver le bon goût du propriétaire. Juste un divan dans un coin, enfoui sous une avalanche de petits coussins multicolores. Et ces peintures agressives. Et aussi le silence.

Nous nous retrouvons sur le divan. Il paraît que j'ai l'air « d'une petite écolière, avec ce col blanc ». C'est possible. Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que je n'ai jamais rien eu d'une vamp. Je suis plutôt petit gabarit : le 36 est bien souvent immense pour moi.

Jean n'y va pas par quatre chemins : il commence à défaire les boutons de ma robe quand il suspend tout à coup son geste pour me déclarer sans ambages : « J'ai l'étrange impression de commettre un inceste. On dirait que tu es ma fille et que je suis ton père. C'est assez grisant comme impression ! »

Je ne sais que répondre. Je ne réponds d'ailleurs rien et me contente de penser qu'il n'a que dix ans de plus que moi. Ce n'est pas si terrible que cela et je ne sais ce qui a réussi à faire germer une telle idée dans sa tête.

En tout cas, au bout d'un moment, c'est moi qui romps le silence et son immobilité qui commence à me devenir étrange. Et je dois lui proposer d'enlever moi-même ma robe. Pour le reste, il a repris ses esprits et s'en charge.

Il me dit cependant encore : « Tu as le corps d'une petite fille. Tu as une peau si douce : j'aime ton corps ! » Et de baisers en caresses, je vois que son trouble augmente. Il est vraiment très troublé, vraiment trop troublé, au point que finalement, son trouble a été si grand que sa semence a jailli avant qu'il puisse vraiment m'êtreindre.

Sa gêne n'a d'égale que sa confusion. Il me répète cinquante fois au moins « Tu ne m'en veux pas, au moins ? ». Un mélange de gamin pris en faute devant le placard aux confitures et de monsieur très comme il faut ayant avalé de travers son caviar sous l'œil du maître d'hôtel offusqué !

Lui en vouloir, moi, mais de quoi donc au juste ? Bien sûr, j'attendais bien quelque chose, mais je ne savais pas au juste quoi. Je ne me sens donc frustrée en rien, bien au contraire, je suis heureuse, heureuse surtout parce que je sens la pureté de sa sexualité. Je ne sais pas comment l'expliquer. Mais c'est cette pureté qui suffit à me combler.

Étonné, mais soulagé que je me sente heureuse tout de même, Jean s'excuse encore une fois : c'est bien la première fois qu'une chose pareille lui arrive, m'explique-t-il.

Peu à peu nous nous mettons à parler tous les deux. Jean quitte son rôle d'analyste et moi mon rôle d'analysée. C'est à mon tour de l'écouter me parler de lui, de sa famille, de ce qu'il aime, de ce qu'il est.

L'après-midi se termine. Aucune idée précise en moi. Je me rappelle tout de même que je suis venue me faire soigner et j'ai bien des difficultés à concrétiser ce qui se passe. Les événements me passent un peu au-dessus de la tête. Je sens seulement une vague attirance, un vague bonheur aussi en forme de brume de beau temps qui se dissipe aux premiers rayons de soleil. Mais je ne tiens pas du tout à ce que le soleil se lève trop vite. Elle est trop belle, cette petite brume si légère et mouvante, impalpable et si dense. On dirait que le trou noir laissé par mon amour pour Jean est moins noir, moins profond. Il ne me donne plus vraiment le vertige. Peut-être pourrai-je enfin un jour le regarder en face, sans en être démolie tout à fait, sans risque de m'y perdre.

C'est avec un petit sursaut tout de même que j'entends Jean me dire, en guise de conclusion : « Il est bien normal que nous nous attirions tous les deux, puisque moi aussi je suis schizophrène, comme toi ! »

Ça y est, voilà que la brume s'effiloche de toutes parts, que le trou noir redevient noir, que j'ai de nouveau le vertige. Je vois double, vraiment double : Jean le schizophrène et Jean l'analyste ne font plus qu'un, je ne sais plus qui est qui. Et moi, je ne suis pas schizophrène j'ai simplement voulu comprendre, partager vraiment. La grosse araignée a maintenant trois têtes. Et c'est « mon analyste » qui entre maintenant dans la danse.

Pensée rassurante s'il en est et effrayante encore plus. Où se trouve donc la norme, existe-t-elle au moins ? Où suis-je donc placée, moi, par rapport à cette norme ? Autant de questions que je ne peux résoudre et qui restent en suspens, entre Jean et moi, entre moi et moi.

Je me retrouve dans la rue, pour faire le chemin en sens inverse.

Il fait moins chaud, mais il y a encore beaucoup de monde dans les rues. Je marche à petits pas, comme d'habitude, peut-être juste un peu plus lentement. L'air est tout vibrant du bruit des voitures, chargé des voix des gens que je croise, des couleurs, des odeurs de la ville. Tout cela bruisse en moi, se mélangeant doucement à mes pensées hachées, décousues. Ma cervelle est à l'unisson de l'air ambiant, vibrant des impressions de l'après-midi, chargée de questions, de certitudes aussitôt incertaines, de pensées si fugitives que je n'arrive pas même à les attraper au vol. Une fait surface pourtant tout à coup : « Et si Jean était aussi impuissant ? » tout comme Jean ?

C'est que, malgré mes deux filles et mon mariage précoce, mon expérience sexuelle est bien limitée et incomplète. La découverte de ma propre sexualité s'est bien faite au travers de Jean, tout impuissant qu'il était. Alors, la question n'a que peu d'importance.

Ce que je veux, ce que je cherche moi, c'est une espèce de communion vraie qui abolirait les distances qui me séparent irrémédiablement des êtres. Je veux rompre le cercle infernal de la solitude, de l'isolement total. Je veux quitter mon île déserte.

De toute façon, le lendemain je retourne voir Jean et la question ne se pose plus. Il n'a rien d'un impuissant et je peux goûter à sa sexualité complète. De nouveau la vie se réinstalle en moi ; envahissant tout mon être, le réchauffant jusqu'au bout de mes ongles.

Si je n'en suis à pas à l'extase, je peux de nouveau dire que je suis heureuse. Je ne sais pas où tout cela doit me mener ni même si cela doit me mener quelque part. Mais je ne veux pas de questions en moi, rien que le bonheur du présent. Je vois maintenant se dédoubler les images, chacune prenant sa vraie place. Jean, le

premier, était le symbole de l'amour. Jean le second, est l'amour. Cette révélation me submerge tout à coup sans que j'y sois préparée. Il ne s'agit plus d'un petit bonheur de camouflage, mais d'un bonheur fulgurant, presque douloureux, éclatant, éblouissant tout.

Je trouve tout de même assez de sang froid pour dire : « Tu sais, je ne prends pas la pilule, il faudrait peut-être... ».

« Ne t'inquiète pas ; je suis stérile ! » Je ne m'inquiète donc pas, pas assez.

Quand Jean se met à se raconter, j'ai l'impression d'un barrage qui cède, comme s'il éprouve un besoin impérieux, après avoir été silencieux et réceptif pendant plus d'une année, d'en dire le plus possible. C'est qu'il faut avoir de sérieuses réserves pour pouvoir écouter l'autre sans renvoyer l'écho de ses propres expériences, sans créer d'interférence aucune. Apparemment, ces réserves, il ne les avait pas.

En tout cas, je ne m'étonne pas qu'après avoir écouté tant de choses venant de moi, il ait envie de me raconter sa vie !

Par petites touches légères, retenues, précises pourtant, Jean entreprend sa propre esquisse. À la manière des pointillistes, les détails masquant d'abord l'essentiel avant de le mettre en évidence, Jean se raconte, me parle, me parle longtemps et pas une seconde je n'ai envie de l'interrompre, de lui poser des questions. Je ne perds pas un mot, pas une idée, et pourtant j'ai l'impression d'être confortablement calée près de l'un de ces gros poêles en faïence tout doux, tout chaud, ronronnant imperceptiblement, dégageant une telle sécurité qu'il n'est pas même pensable de s'en éloigner d'un pouce. Un engourdissement délicieux m'enveloppe quasi sournoisement, je suis prise au charme et ne désire nullement m'en échapper.

Longtemps, Jean me parle de ses parents, de sa famille très simple, de son frère, de la mort de son frère qui a bouleversé toute sa vie, toute son enfance, de ses études. Son frère avait onze ans quand la leucémie le frappe et l'emporte brusquement. Jean me raconte le désespoir de sa mère, mais ne me dit rien du sien.

Toute l'affection de sa mère se retrouve canalisée sur lui. Elle le couve, l'étouffe un peu. C'est lourd à supporter. Adolescent, il n'en peut plus : il quitte la maison

pour faire médecine. La mort de son frère est-elle pour quelque chose dans cette vocation ? Je ne sais. Il ne m'en dit rien en tout cas.

À cette période, les filles ne l'intéressent pas. Son seul dieu est le sport. Plus tard, étudiant, ces filles le gênent plutôt, au point qu'il décide de se marier pour y échapper. Sa femme, fille de médecin, l'aide beaucoup, moralement et matériellement, pendant ses études.

Pourtant, son rêve à lui, depuis toujours et qui ne le quitte pas : être berger en Corse. La nostalgie du Midi lui colle à la peau et aussi, je crois, la saine simplicité de son enfance d'où le drame ne fût pas absent, mais surtout pendant laquelle il fût choyé à souhait et ne fut jamais obligé de jouer un rôle qui n'était pas le sien.

Il n'est pas si simple que cela de changer de milieu ; d'être contraint de soigner les autres sans avoir encore trouvé la clef de sa propre existence ! Peut-être le frère mort l'a-t-elle emporté à tout jamais dans la tombe ?

Son mariage est un échec sexuel. N'ayant pas trouvé d'épanouissement dans les liens conjugaux, il cherche ailleurs. Sa femme se contente d'ailleurs de cette situation. Il semble qu'elle considère les expériences de son mari comme des caprices d'enfant gâté à qui l'on ne refuse rien.

Je ne sais pas si je suis une « expérience » de plus ou non. Je me contente d'écouter. Pas une seconde je n'envisage le ridicule de la situation : l'analyste allongé sur le canapé se dégonflant de ses problèmes, disséquant devant moi ses difficultés conjugales et familiales et moi, l'analysée, en petite tenue, bouche bée, retenant mon souffle de peur de l'effaroucher ! Je n'ai pas un sens de l'humour immédiat et pas une fois je ne souris.

Simplement, Jean n'est plus un meuble, mais un être de chair et de sang comme moi, un être de bric et de broc comme moi. Une seule pensée durant cette après-midi : « que ne suis-je psychanalyste pour lui donner la réplique ! ».

Mais je ne suis pas psychanalyste et j'écoute la suite. Jean me dit qu'il pense avoir aimé sa femme, au début du moins, mais qu'il ne croyait plus à l'amour, qu'il n'est qu'un solitaire. Que c'est étrange d'entendre cela de sa bouche. Le croit-il vraiment ? Comment n'a-t-il pas conscience qu'il n'est qu'un homme et qu'un sen-

timent aussi naturel et humain que l'amour pourrait l'atteindre tout à coup ? Pense-t'il que Freud le protège et qu'il ne sera de toute façon que spectateur de sa propre vie comme il l'est de celle des autres ?

Il a voulu divorcer, mais cela n'a pu se faire. Sa stérilité fut-elle à l'origine de l'incommunication ? Il ne me le dit pas et je ne pose pas de question. En tout cas, la solution de la dernière chance fût l'adoption de deux enfants, deux garçons. Il en parle avec un peu d'indifférence. Mais cela ne l'empêche pas d'avoir des aventures, brèves de préférence et qui n'engagent à rien.

J'arrive dans sa vie au moment où il pensait se « ranger », mais l'être vivant n'est-il pas en perpétuel devenir ?

Notre histoire vient à peine de commencer. Elle pourrait se terminer très vite : c'est le début des vacances, je pars de mon côté, lui du sien. Je ne présume pas de l'avenir, proche ou lointain. Je ne sais pas même ce que me réserve l'été avec les vacances qui commencent.

Pour ma part, c'est inattendu. Le premier jour où je m'apprête à rejoindre la « grande bleue », munie comme il se doit de maillot, serviettes, crème solaire et d'une sérieuse envie de farniente, je suis tout bêtement renversée sur le trottoir par une voiture dont le chauffeur a dû oublier que la chaussée lui était réservée.

Je suis avec ma mère et Claire, ma fille cadette. Sur le coup, et bien que j'aie reçu le choc le plus violent, je ne sens rien et c'est ma mère que les pompiers font allonger immédiatement. Claire n'a que quelques égratignures et ma mère guère plus. C'est elle qui m'a trouvé un regard bizarre et fait allonger à mon tour.

Je me retrouve à l'hôpital d'Antibes. On me recoud la plaie que j'ai derrière le crâne et me revoici au service chirurgie, où heureusement je retrouve ma mère. C'est elle encore qui demande à ce que je passe une radio : elle a raison puisque l'on détecte une fracture de l'occipital, un gros trauma crânien avec hémorragie interne.

On me dirige bien sûr sur le service de réanimation dans lequel je passe une semaine et demie. De tout cela, je ne garde aucun souvenir. Je sais maintenant que je fus très bien soignée, grâce en particulier à de fortes doses d'A.C.T.H.

Quand je sors de mon inconscience, je retourne au service chirurgie. Ma première idée est de faire un petit mot à Jean. Je ne peux toujours pas bouger, mais je réussis à lui écrire.

C'est mon infirmière qui m'apporte sa lettre, pleine de tendresse et de joie, de mots simples et vrais, qui me touchent. « J'ai hâte de revoir ton joli petit minois ». Il m'attend. Et moi, je ne suis plus seule.

Dès mon retour de vacances, nous nous retrouvons, poussés par une force irrésistible dont nous n'avions pas conscience, ni l'un ni l'autre. La joie pénétrante, le bonheur violent jusqu'à la souffrance. L'Amour, avec un grand A, celui qui aime donner plus que recevoir. L'échange vrai, l'épanouissement total, la communion morale, psychique, sexuelle. Tout n'est que bonheur intense, révélation délicieuse. Je ne me lasse pas d'aimer, d'être aimée.

Jean me dit « Tu es la première femme en qui je trouve cette extase et cet épanouissement total de la sexualité ». Moi aussi, je découvre cela. Ce n'est plus Jean, l'impuissant, qui me caressait pendant des heures, mais Jean, le viril, avec qui l'acte d'amour est complet. Je sais maintenant que la sexualité doit intéresser tant l'esprit que le corps, qu'il s'agit de se donner avant même de recevoir. Alors, et alors seulement, l'acte sexuel devient un acte religieux d'une très grande pureté. C'est de cette pureté que naît notre épanouissement, notre communion sans limites.

De jour en jour, notre amour s'installe, croît et embellit, nous envahit. Nous sommes heureux, d'un de ces bonheurs qui ne se décrivent pas, mais qui se vivent un instant après l'autre, qui puisent en eux-mêmes forces vives et renouvellement sans fin. Je vis ces moments-là comme une parenthèse infinie, ouverte miraculeusement et ne devant jamais se refermer. Je ne me demande même pas de qui ou de quoi je devrais avoir peur. Et peur de quoi, d'ailleurs ? Mon bonheur est inconscient, et mon inconscience bienheureuse...

Je suis bien, si bien, que je me contente de cette sensation de bien-être, étrange et si vite familière. Je suis comme ces randonneurs imprudents qui se laissent surprendre par l'orage par amour de la nature : le site est tellement merveilleux vu

du sommet qu'il n'est pas même assombri par les lourds nuages noirs annoncia-  
teurs de l'orage !

Je ne vois pas les nuages, je ne sens pas l'atmosphère se charger d'électricité, je ne vois même pas le premier éclair. Ce n'est que le coup de tonnerre qui suit qui me fait sursauter. Et quel coup de tonnerre : « Nous ne devons plus nous voir, cela ne nous mène à rien ». Qui a dit cela ? Pourquoi ? Je ne réponds rien. Je ne pense rien. Je ne comprends rien. Ma tête est vide.

Nous nous séparons, ce soir-là comme les précédents, mais Jean ne me donne pas rendez-vous à l'hôtel, comme d'habitude, mais à son cabinet.

Alors, je comprends et je sais que c'est la fin de notre histoire. Je comprends que Jean a peur, peur d'être surpris, peur pour sa situation. Le « contexte social », les risques, tout cela m'avait échappé et cela ne me gênait pas du tout d'aller à l'hôtel. Mais Jean a peur, et la peur prend le dessus. Je ne peux pas lutter contre et je n'essaie même pas. Je ne connais pas encore la vraie personnalité de Jean, faite de flux et de reflux, d'indécisions, d'hésitations.

« Nous ne devons plus nous revoir ». « Viens à mon cabinet ». « Cela ne nous mène à rien ». « Cela ne nous mène à rien ». « Viens à mon cabinet ». « Nous ne devons plus nous revoir »... Ritournelle angoissante, mots vides de sens, mais chargés de menaces, danse macabre autour du feu de camp. Et c'est ma tête qui est en feu, qui brûle toute entière. Maitriser l'incendie, le cacher à tout prix, être et agir comme à l'accoutumée, ne rien montrer, voilà à quoi passe toute mon énergie en attendant d'aller à son cabinet.

Je ne pense pas échapper à l'explication, en n'allant pas à ce rendez-vous. Je ne pense pas non plus qu'il est un peu facile de me convoquer « à son cabinet » comme un magistrat au Palais de justice.

Je ne pense à rien de tout cela. Je m'habille et je sors. Je vais voir Jean pour la dernière fois, je le sais. Je n'y peux rien. Dans la rue, je voudrais hurler, crier, mais je le peux pas. Je m'applique seulement à ne pas me tordre les pieds sur les pavés, à traverser quand le feu est vert, à saluer avec le sourire les deux ou trois connaissances que je croise sur mon chemin. Tout cela prend dix minutes au plus et je me



retrouve devant Jean, dans son cabinet luxueux, cosu, rassurant aujourd'hui pour le psychanalyste qu'il s'applique à redevenir.

Jean est debout, à contre-jour. Je ne distingue pas très bien les traits de son visage. Je suis assise dans un de ses grands fauteuils. Je dois y être minuscule. En tout cas, sa voix me parvient de très, très haut. J'entends des bribes d'explications : « ma femme », « ton mari », « mes enfants », « ma situation ». Puis je n'entends plus rien. Je me fais la plus petite possible pour que les mots ne m'atteignent plus. Je ne veux pas avoir mal. Je veux disparaître, me fondre dans ce fauteuil d'où Jean m'extirpe sans crier gare, pour m'embrasser comme un fou, comme s'il ne m'avait rien dit, comme si de rien n'était. « Je ne peux résister, tu m'attires trop » me dit-il simplement.

Les explications sont loin. Elles doivent bien trainer sous un meuble quelconque, mais ni lui ni moi ne voulons les mettre au jour. Nous nous aimons sur le sacro-saint divan de son cabinet, sans restriction aucune, sans retenue. La violence de ses propos fait place à la violence de son amour.

À partir de ce jour-là, je sais que je ne trouverai jamais chez Jean la sécurité psychique dont j'ai tellement besoin. Je l'aime et je sais qu'il m'aime aussi. Mais je sais également qu'il a peur et que ce dont il a le plus peur, c'est de son amour pour moi. Il craint d'être pris au piège.

Nous continuons à nous voir, à nous aimer, mais Jean commence à espacer nos rendez-vous sous un prétexte ou un autre. Et ce faisant, il me rejette chaque fois un peu plus avant dans ma solitude, et donc dans mon angoisse.

L'image de l'amour de mon « premier Jean » qui ne s'est jamais tout à fait effacée se superpose à nouveau à mon amour pour Jean. Je crois même continuer à l'aimer à travers mon amour présent. Et si mon amour présent se dérobe, tout s'écroule à nouveau. Je m'étais fabriqué un équilibre précaire, mais sa dégringolade subite me laisse encore plus sans défense que la première fois.

Voilà que le trou noir et béant que je croyais bien avoir comblé à tout jamais refait surface. Les séquelles de ma fracture du crâne et la fatigue accumulée amoindrissent ma résistance, et j'ai l'impression d'être possédée par mon premier amour maladif, qui ne peut que me rendre malade.

Je voudrais bien en parler à Jean. Il est psychanalyste, après tout, et il doit pouvoir m'aider. Mais comment le pourrai-je ? Il est de lui-même passé de l'autre côté de la barrière et m'enfoncé au lieu de me sauver. Il a fait comme ces sauveteurs imprudents qui, présumant de leurs forces, vont à la rescousse d'un noyé : nous sommes deux maintenant à nous noyer ! Jean par sa peur du scandale et moi par épuisement.

Il continue bien sûr à me prescrire les somnifères dont j'ai besoin, mais il ne peut rien faire d'autre.

Je recommence à lutter toute seule, avec l'énergie du désespoir pour qu'au moins je puisse faire face à la vie courante, au travail, à la maison. Mais c'est maintenant en vain que je lutte. Les premiers troubles psychiques apparaissent dont tout le monde s'empresse d'en imputer la responsabilité à mon récent accident, à la fracture du crâne. Je sais bien, moi, que de toute manière, ces troubles seraient apparus tôt ou tard, avec ou sans accident, qu'ils correspondent à un déséquilibre réel et profond. Mais tant mieux si, en particulier, ma famille met mon état sur le compte de cet accident.

Je ne suis plus en état de travailler : il faut bien me rendre à l'évidence. Faiblesse, anorexie, insomnies, tremblements me l'interdisent, et la non-perception de ce qui m'entoure ne m'y encourage pas.

J'avais recherché la force et la sécurité qui me manquaient, et c'est une faiblesse bien plus grande que la mienne que j'ai rencontrée. Le mage s'est laissé prendre à son propre piège, et moi je me suis laissée prendre par le mirage du mage...

J'ai tout juste assez de conscience pour savoir qu'il faut impérativement que je me fasse soigner. Mes deux filles sont là et elles ont besoin de moi. Puisque « mon psychanalyste » n'a pas réussi à me faire sortir de l'impasse, je n'ai guère le choix des moyens. Je décide donc d'entrer dans une clinique psychiatrique. Jean accepte d'ailleurs cette décision. J'entre donc dans une clinique psychiatrique. Jean n'est plus chargé de me soigner, mais un psychiatre d'un certain âge qui appliquait, et faisait appliquer, des méthodes archaïques.

Fort heureusement pour moi, je rentre librement dans un service libre !

Premier interrogatoire (je ne peux m'empêcher d'utiliser des termes plus usités en langage de prison !) : histoire de me mettre en confiance, je présume, mon psychiatre était entouré d'une vingtaine d'étudiants me détaillant de la tête aux pieds avec une telle discrétion que je suis littéralement pétrifiée. Impossible de parler, de répondre même à des questions aussi simples et précises soient-elles. La panique n'a d'égale que mon mutisme. En tout cas, je n'ai jamais su quelle étiquette on a collé sur mon dossier, dans quelle catégorie de malades j'ai été cataloguée.

Mon traitement est rapidement mis au point : Largatil, Moditen, neuroleptiques majeurs et Artane. Et pour être bien sûr que j'ingurgite le tout sans histoire, j'ai droit, non pas à mes cachets accompagnés d'un verre d'eau sous l'œil inquisiteur de l'infirmière, mais à une mixture infecte contenant et les cachets et l'eau, intimement mélangés, avant chacun des trois repas de la journée.

Comme apéritif, il n'y a vraiment rien de mieux. Je n'aurais jamais cru que ce soit la meilleure manière de faire manger une anorexique.

Mais les infirmières sont là, pour veiller à ce que je mange bien. Trois fois par jour, c'est la même histoire : j'avale ma « potion », je suis prise de nausées et je dois aller à table où, bien sûr, je ne peux rien avaler. Trois fois par jour, c'est la même histoire : une infirmière se plante à côté de moi pour m'encourager à manger, qui très rapidement se fâche, me gronde comme une gamine, me punit : je dois aller manger toute seule dans ma chambre où là, j'ingurgite de force le repas du jour.

Tous mes repas sont suivis de vomissements. Après quelques jours de ce régime, on se décide à faire quelque chose ; je suis dispensée des repas si j'accepte de boire du café au lait (la seule chose qui passe), avec quelques tartines.

Mais un jour, alors que j'ai vomi même le café au lait, ma sœur était dans le parloir (!) et m'attendait. Pour se venger du fait que « je fais exprès », l'infirmière charge une stagiaire de monter la garde devant le parloir, de peur, je présume, que je mange en cachette de la nourriture amenée par ma famille.

Mais je suis complètement droguée, cotonneuse à souhait et incapable de la moindre réaction. Je vis en automate.

La sieste est obligatoire et j'en suis heureuse. Cela me fait du bien de me retrouver sur mon lit, tranquille, échappant à l'œil inquisiteur de l'infirmière et à ses réflexions acerbes.

Mais, dès la fin de la sieste, fini la liberté : il est interdit de rester dans sa chambre. Nous sommes toutes parquées dans une seule pièce et nous devons faire des travaux manuels. Je n'ai jamais été manuelle pour deux sous et pourquoi faudrait-il donc que je me découvre tout à coup une vocation pour le crochet, le tricot ou la couture ?

J'aimerais bien lire, mais j'en suis bien incapable. Ils n'ont jamais réussi à me faire faire quelque chose.

Toutes les femmes qui sont autour de moi sont là depuis plusieurs mois pour un petit nombre, depuis plusieurs années pour la plupart. Encourageant ! Je m'effraie un peu à les entendre parler de leurs angoisses, de leurs dépressions, de « leur maladie ». J'ai l'impression qu'elles s'y installent, dans leurs maladies et qu'elles n'ont pas du tout envie d'en sortir. Tout semble d'ailleurs fait, dans cette clinique, pour que les malades soient de bons clients, fidèles...

Toutes ces dames se réfugient avec volupté dans leurs maux et dans ce grand sein maternel que représente pour elles la clinique... Et si j'allais en faire autant, si tout, à coup, je ne voulais plus guérir, mais seulement me protéger, me mettre à l'abri, fuir et les autres et moi-même... Quelle tentation. Et ces drogues qui laissent sans ressort, sans énergie, vidé de vie.

Jean m'a dit une fois : dans le monde où l'on vit, la folie est le seul refuge possible ! Je pressens qu'il a tort, qu'il se trompe. Il me semble que si je réussis un jour ou l'autre à être en accord avec moi, à vivre en harmonie avec tout ce monde inconnu que je porte en moi et qui est moi pourtant, alors il n'y a aucune raison de fuir, de se fuir. D'autant que je sais bien que je ne m'échapperai jamais à moi-même.

La mort, peut-être ? Je l'attends comme une délivrance de mon corps charnel. Elle ne me fait pas peur. Au contraire.

Je partage ma chambre avec une dame d'origine russe. On lui donne une quantité invraisemblable de comprimés. Quelques fois, quand je ne peux vraiment plus supporter l'ambiance de cette salle à travaux manuels, je me faufile dans ma chambre sans que l'infirmière ne me voie. Ma compagne de chambre est autorisée à y rester, elle et nous nous y retrouvons. Elle me dit à chaque fois : « Ne t'approche pas des fenêtres. Ils sont tous là, avec leurs fusils, ils nous tueront ».

Elle vit dans un monde de peur, d'hallucinations perpétuelles. Mais elle est très gentille avec moi, quand elle me voit. Plus d'une fois, elle m'embrasse avec affection sans me dire un mot, mais ressentant que moi aussi je lutte et me débats du mieux possible contre mes angoisses et contre l'agression permanente de ce monde quasi carcéral dans lequel nous vivons.

Heureusement, ma situation de malade libre en service libre me confère un énorme privilège : le mardi, à 14 heures précises, j'ai le droit de quitter la clinique pour l'après-midi. Mon jour de sortie, avec quelle impatience je l'attends.

Le cabinet de Jean n'est pas bien loin et pourtant j'y cours chaque fois, pour le voir quelques minutes de plus. Par bonheur, c'est le jour où il ne donne pas de consultations. Nous n'avons pourtant pas beaucoup de temps parce qu'à 16 heures, Jean doit se rendre à un centre de jeunes filles inadaptées dont il s'occupe. Là encore, je ne me rends pas compte du ridicule et du dramatique de la situation : je sors de ma clinique psychiatrique pour me jeter dans les bras de Jean, psychiatre qui ne me pose jamais de questions quant à mon traitement ou à mon mieux éventuel (il n'a vraiment pas l'air de se sentir responsable de quoi que ce soit) alors que lui file tout de suite après proposer ses soins et son aide psychologique à des jeunes filles inadaptées... Je me demande si parfois il a le sentiment que quelque chose cloche dans tout cela.

En tout cas, nous ne parlons presque pas, pendant ces deux courtes heures hebdomadaires. Nous n'en avons pas le temps. Nous sommes bien trop occupés à nous retrouver, à nous découvrir chaque fois un peu plus. Notre besoin d'étreinte est quasi incontrôlable. Notre amour est encore uniquement cantonné à la sexuali-

té. Quel déchirement, chaque mardi en fin d'après-midi quand il doit partir et que je dois réintégrer la clinique.

Cela fait d'ailleurs deux mois et demi que je suis dans cette clinique et, hormis l'abrutissement complet provoqué par les drogues, je ne vois pas un grand changement s'opérer en moi.

Plusieurs fois, ces derniers dimanches, mes filles sont venues me voir et j'ai senti leur inquiétude, leur peine de me voir dans cet état, coupée des autres et même d'elles, dans ce parloir gris et froid.

J'ai peur qu'elles soient trop traumatisées. Et puis, je ne guéris pas vraiment, à moins que ma réaction ne soit un début de mieux. En tout cas, je vais voir le psychiatre et lui dit mon désir impérieux de quitter la clinique. Comme il fallait s'y attendre, il s'oppose à ce qu'il appelle « ma sortie prématurée » et, devant ma volonté bien déterminée, il me lâche en guise d'au-revoir : « Vous verrez, dans une semaine, vous serez obligée de revenir ! ». Il m'attend toujours !

Il me prescrit un arrêt de travail et un traitement complet pour deux mois.

Je rentre donc à la maison munie de médicaments, mais dans un état ressemblant beaucoup à celui qui m'avait conduite à la clinique.

C'est le mois de mai. Il fait beau, je crois, mais contrairement à l'habitude, je n'ai aucune envie de m'acheter une ou deux de ces petites robes légères qui m'aident en général à attendre sans trop d'impatience les vacances, le soleil et la mer. Je ne pense même pas à vaincre la torpeur qui m'étreint. J'ai tellement peur de demain que je me refuse à envisager même qu'après-demain existera.

Heureusement, je ne travaille pas. Mais c'est une arme à double tranchant : je n'ai plus à faire face, quoi qu'il arrive. Je sais bien qu'à la maison, ma mère s'occupe de toute façon du ménage, de la cuisine, des filles, de moi. Mes malades sont les seuls qui, jusqu'à présent, dépendaient réellement de moi, de moi seule. L'hémorragie subite d'un opéré de la journée ou l'urgence se présentant à deux heures du matin ont toujours eu la priorité sur mes états d'âme, mais il ne s'agit vraiment plus d'état d'âme et, de toute manière, je n'ai plus de malades plus malades que moi à soigner. Je m'installe dans une vie quasi végétative, plongeant de sommeil en

sommeil, naviguant de rêves en cauchemars, abruti de tranquillisants qui ne réussissent jamais à me tranquilliser complètement, de somnifères qui me laissent la tête embrumée et la langue pâteuse, quand ce n'est pas inconsciente dans la salle de bain ou au pied de mon lit.

Mais tout le monde sait bien à la maison que je « suis fatiguée » et que les séquelles de ma fracture du crâne s'avèrent plus importantes qu'on aurait pu le supposer au départ.

Cette conspiration familiale involontaire me laisse tout loisir de tisser mon cocon, de vivoter à demi. Je me nourris exclusivement du café au lait et des biscottes beurrées que me prépare ma mère ou l'une de mes filles. Je vis hors du temps qui me dicte en temps ordinaire que c'est « l'heure du repas » ou « l'heure d'aller travailler ».

Je fume beaucoup : la cigarette que j'allume à tout bout de champ en tremblant un peu et que j'oublie aussitôt jusqu'à ce qu'une voix amusée ou agacée selon le moment me crie « attention à ta cendre » me donne une impression de sécurité. Je regarde longtemps la fumée de la cigarette qui monte tout droit puis tout à coup, sans que je sache trop pourquoi, se met à tourbillonner sans fin jusqu'à ce qu'elle s'effiloche au moindre courant d'air.

Je n'agis plus, je ne vis plus : je me réfugie.

Et pourtant, dans ce méli-mélo chaotique auquel je n'ai pas même l'impression de participer, je continue à voir Jean, à me rendre à son cabinet dès qu'il me fait signe. Je me laisse porter au gré du vent par mon entourage, par ma famille en particulier, mais, dès qu'il s'agit de Jean, j'émerge, je sors de ma torpeur. J'ai le courage de prendre un bain, de me coiffer longuement, de chercher et de trouver la laque, de me maquiller de m'habiller et de sortir.

Les jours s'écoulaient presque tranquillement. Je n'essaie même plus de me dépêtrer de moi. Je me laisse couler dans l'absence d'obligations, dans le néant du temps qui s'écoule à mon insu, mais jamais assez vite pourtant à mon gré, puisque c'est cet écoulement du temps qui amène une nouvelle rencontre avec Jean.

Un jour, je reçois une convocation d'un expert désigné par le Tribunal. Ah oui, ma fracture du crâne ! Après maints cafés au lait, et cigarettes, je suis enfin prête. Ma mère est convoquée en même temps que moi. Heureusement, c'est elle qui trouve le taxi et nous y voici. Questions, réponses vaseuses à souhait et, puisqu'il semble qu'entre autres choses, ma fracture du crâne ait engendré des troubles psychiques, désignation d'un nouvel expert, psychiatre cette fois. Il s'agit du Docteur Jean X...

Je n'en reviens pas. Mon expert, c'est Jean ! C'est à lui de statuer sur mon sort, de jongler avec les pourcentages d'invalidité permanente partielle, totale ou temporaire, de *pretium doloris* et autres termes barbares derrière lesquels se cache la somme qui me reviendra en dédommagement.

Jean m'expertise donc et fait son rapport. Le tribunal m'accordera un peu moins que ce qu'il avait indiqué.

Le mois de juillet se profile à l'horizon. Cette année, puisque je suis toujours en arrêt maladie, nous partons deux mois à la mer.

Jean renouvelle mon traitement, tout en supprimant le Moditen. Je sors un petit peu des nuages, je recommence à voir, ou plutôt apercevoir les gens qui m'entourent.

Il n'empêche que c'est ma mère qui prépare les valises. Et les filles sont assez grandes pour aller acheter toutes seules leurs deux-pièces.

Nous partons pour Nice. J'y retrouve des frères, des belles-sœurs, des nièces et des neveux, et puis la plage, le soleil et la mer. Les enfants sont heureux de se retrouver et moi, je passe le plus clair de mon temps à me faire bronzer. La proximité de l'eau et la chaleur m'ont toujours transformée en une sorte de petit lézard. Je me plonge cinq minutes dans l'eau, le temps de faire trois brasses et je rejoins mon petit coin de plage, je m'enduis soigneusement d'un produit quelconque pour bronzer, j'allume une cigarette et je m'allonge.

Le nez au ras des orteils des gens qui m'enjambent, la tête pleine de ce bruit si particulier des plages fait du bruit des vagues, des cris des enfants qui ont peur de l'eau et des rires des jeunes qui jouent au volley, je me laisse aller à ma chère rêve-



rie. En guise de café au lait, je mange un pan-bagnat dont je raffole. Il fait beau et chaud et les gosses restent des heures dans l'eau. Cela me laisse le temps de ne rien faire et j'aime avoir du temps pour ne rien faire, justement.

En rentrant de la plage, cérémonie des glaces : j'en achète une à chacun et cela nous prend un bon petit moment.

Le soleil semble faire fondre la carapace qui m'entourait. Non seulement je vois mes filles et leurs cousines s'amuser, mais je commence à avoir envie d'en faire autant, comme une gamine. Du coup, il m'arrive de sortir, d'aller même danser. J'aime les danses bien rythmées, elles me donnent l'impression de danser toute seule.

Mon regard doit s'éclaircir lui aussi, tout comme mon cerveau. Il m'arrive même de me faire draguer par des petits jeunes. C'est drôle et cela me fait bien rire.

Quand les vacances se terminent et qu'il faut songer à préparer les bagages, je peux mettre la main à la pâte. Je ne suis peut-être pas d'une efficacité à toute épreuve, mais je suis au moins capable de voir ce qu'il y a à faire. C'est un immense progrès et il me semble que je vais mieux.

En même temps que les vacances, mon arrêt maladie touche à sa fin et je vais recommencer à travailler. Cette perspective ne me déplaît pas. Rétablir le contact avec mes malades me permettra sans doute de me retrouver moi-même plus rapidement. Et puis, je vais être à nouveau obligée d'être présente, de corps et d'esprit, de prendre des décisions, d'être efficace. Je suis contente de retrouver bientôt le rythme normal de mon existence : sommeil le jour et travail la nuit, ponctué des coups de sonnettes des malades, des urgences et des soins divers.

Je me réjouis aussi, sans trop oser y songer, de retrouver Jean. Les quelques cartes reçues, brèves, m'ont toutes affirmé la même chose : lui aussi a envie et hâte de me retrouver. Alors, vivement la fin des vacances et le retour.

Je n'ai guère le temps de voir la grisaille naissante de septembre : je suis reprise par la vie normale et cela m'absorbe entièrement. Je travaille deux nuits sur trois, douze heures d'affilée et comme je suis encore assez fatiguée, le rythme est difficile

à reprendre. Pourtant, quand j'enfile ma blouse blanche j'ai le sentiment de devenir autre, d'être plus forte, plus responsable que je ne le suis dans la vie de tous les jours. Je perds aussi la conscience du temps qui s'écoule et qui me fait tellement peur quand je suis à la maison.

Jean est content de me revoir. Je grignote sur mes heures de sommeil pour aller chez lui, passer quelques heures avec lui. Nais, assez rapidement, je sens qu'il recommence à se défendre, à espacer nos rendez-vous. De nouveau, il a peur, à moins que la peur ne l'ait jamais quitté ! Je suis triste, mais de nature assez peu combative. Je ne lui dis jamais rien ; mais je viens dès qu'il me fait signe.

Aujourd'hui, par exemple, j'ai rendez-vous avec Jean. Nous sommes le 5 décembre. Quelle importance cela a-t-il ? Aucune, en tout cas pour le moment. Mais il n'empêche que nous sommes le 5 décembre et que je suis chez Jean. Je suis bien déçue quand il m'annonce qu'il a un rendez-vous important dans quelques minutes et qu'il ne peut manquer sous aucun prétexte. Il doit aller voir un agent immobilier pour décider de l'achat de deux appartements contigus, l'un pour son domicile, l'autre pour son cabinet. Je suis d'autant plus déçue que je viens de m'acheter un ravissant petit ensemble culotte et soutien-gorge en broderie anglaise bleue et que... Mais à quoi pensais-je donc et pourquoi l'ai-je dit ? On a de ces idées parfois, et quel poids peut donc avoir un petit peu de broderie anglaise bleue contre l'achat de deux appartements tout neufs, très luxueux et très chers ? Jusqu'à ce jour, je vous aurais répondu : aucun.

Mais je sais maintenant que rien n'est réellement futile et rien n'est réellement très important.

Toujours est-il que Jean veut admirer derechef le petit ensemble et qu'en quelques secondes, il oublie son rendez-vous tellement important, ses deux futurs appartements et son agent immobilier.

Notre étreinte n'est pas très longue, mais tellement intense, lumineuse que je sais ce que signifie l'extase d'être pleinement comblée. Nous sommes comme terrassés, abasourdis et il nous faut un bon moment avant que l'agent immobilier ne se rappelle à notre ban souvenir, et encore un bon moment avant que Jean ne se décide à se rendre tout de même à ce rendez-vous, avec tellement de retard. La

réalité nous sépare brusquement, mais une fois dehors, dans la rue, je suis encore toute émerveillée, chamboulée complètement sans trop savoir pourquoi. Si j'osais, je danserais dans la rue, je bousculerais les gens sur le trottoir, je chanterais à tue-tête n'importe quoi. Mais je n'ose pas et je marche gentiment, posément, comme il convient à une jeune femme qui ne doit pas se faire remarquer.

Ce soir, je ne suis pas de repos. J'ai juste le temps d'engloutir un bol de café au lait accompagné des rituelles biscottes beurrées et je me retrouve à l'heure à la clinique, pour prendre mon service. Il y a plusieurs opérés de la journée qu'il faut surveiller attentivement, une urgence arrive à un moment creux et vers le matin, il faut commencer les soins de la journée, avant que les infirmières de jour ne prennent leur tour. Une nuit crevante. Je suis exténuée et je rentre le matin à la maison pour me plonger avec délice dans les bienfaits du sommeil.

Le coup de sonnette de mes filles rentrant de l'école me réveille. Il doit être aux alentours de cinq heures. Je suis crevée et encore étrangement sous le coup de mon après-midi d'hier. Ma pensée a du mal à s'en détacher. Il le faut pourtant : je travaille encore ce soir et je dois me lever, me préparer. Encore une nuit fatigante en perspective.

Les jours passent et se ressemblent, ou plutôt se ressembleraient si un petit détail ne venait en perturber le cours tranquille.

Le jour de mes règles arrive et elles n'arrivent pas. Je suis d'habitude d'une régularité d'horloge et je suis intriguée. Jean est stérile et je n'ai de rapports sexuels qu'avec lui, donc rien à craindre de ce côté-là. Je n'ai rien d'autre à faire qu'à attendre : ce sera juste un petit retard, la fatigue, je pense.

Mais le petit retard devient grand, se prolonge et je suis bien obligée de m'en préoccuper. Peu à peu s'installe dans ma tête une idée complètement folle, farfelue, inconcevable : je suis enceinte. Je suis enceinte et ne puis l'être que de Jean. Je sais pourtant bien que c'est impossible, qu'il est stérile. Oui, mais c'est bien pour cela que nous n'avons jamais pris aucune précaution. Et si c'était un miracle ?

Je ne vois que la solution du miracle... Il y a tellement longtemps, des années, que je n'ai plus aucun rapport avec mon mari. Nous habitons encore ensemble,

mais faisons chambre à part et je sais bien, moi, que seul Jean... Mais je n'ose pas même concrétiser ma pensée par des mots qui peut-être viendraient tout détruire.

Jamais je n'ai pensé que je pourrais être enceinte de Jean. Mais cette pensée s'ancre si bien en moi, s'impose avec une telle force à mon esprit que je n'en peux plus. Il faut que je parle à Jean, que je lui explique ce qui se passe, au risque de passer pour folle !

Mais justement, Jean est parti pour quelques jours de vacances pour les fêtes de fin d'année et je ne sais pas exactement quand il doit rentrer. Je sais simplement qu'il a promis de me téléphoner à la clinique dès son retour. Aussi je passe mes heures de garde à guetter le téléphone. La collègue qui fait la nuit avec moi n'y comprend plus rien : elle sait depuis toujours que j'ai peur du téléphone et que, dans la mesure du possible, c'est à elle que revient le doux privilège de recevoir les communications. Mais tout à coup, je me mets à courir à la moindre sonnerie, confondant plus d'une fois la sonnette d'un malade et la sonnerie grêle du téléphone. Chaque communication me laisse un peu plus déçue, impatiente et anxieuse. Il ne m'appellera donc jamais ? Et ma nuit se termine, et ce soir je suis de repos ! Je n'ai jamais autant désiré travailler qu'en ce moment !

Enfin, Jean appelle. Je suis bien entendu occupée auprès d'un malade et c'est ma collègue qui décroche, qui fait attendre, qui vient me chercher. Heureusement, elle prend la suite et me remplace auprès du malade.

Je cours comme une folle dans les étages, j'ai l'impression que je vais réveiller la clinique entière... Mais, pour une fois, peu m'importe, rien ne m'importe hormis parler à Jean le plus vite possible, lui dire, lui expliquer.

Mon cœur bat la chamade et je ne sais si c'est de la course dans les escaliers ou d'émotion, de cette impatience tellement contenue que je sens que je vais éclater tout entière, exploser au premier mot...

« Oui, je vais bien, merci. »

« Non, je ne suis pas trop fatiguée. »

« Oui, je suis contente de t'entendre, et justement, j'ai quelque chose à te dire, quelque chose d'important... »

Impossible d'aller plus loin, d'en dire davantage, d'expliquer pourquoi ma voix se met ainsi à trembler ridiculement, d'articuler le moindre mot.

« C'est entendu, demain à cinq heures... »

De retour à la maison, et malgré la double dose de somnifères, je ne peux pas fermer l'œil de la journée. Il y a du bruit dans la maison, dans la rue. Vraiment, ce feu rouge sous la fenêtre de ma chambre est insupportable ! Et puis il fait trop chaud si je ferme la fenêtre, je ne peux plus respirer. Et puis, je ne peux vraiment pas dormir. En désespoir de cause, je me prépare un bain bien chaud, j'y reste très longtemps. La buée inonde le carrelage turquoise.

Je me perds dans la contemplation des gouttes qui se forment, grossissent puis glissent en prenant de la vitesse le long des trainées mystérieusement sinueuses. J'essaie bien de fixer mes idées, de répéter à l'avance ce que je vais dire à Jean, mais mes pensées sont brumeuses comme la vapeur qui m'entoure, se liquéfiant au contact froid et dur des mots, concrétisation toujours trop malhabile de ce que je sens.

Je ne peux tout de même pas passer mon après-midi dans la baignoire. D'ailleurs ma mère frappe à la porte, s'inquiétant d'un éventuel malaise.

Trois heures arrivent, puis quatre. Je suis prête depuis longtemps. Je pars trop tôt, je marche lentement m'appliquant à dominer du mieux possible mon impatience. J'inspecte toutes les vitrines de tous les magasins qui se trouvent sur mon passage. Malgré tous mes efforts, je suis tout de même en avance et je fais trois fois le tour du pâté de maisons. Enfin, il est cinq heures et je fonce dans l'escalier !

Jean est là. Il m'attendait. Il est content de me voir et moi aussi, bien sûr. D'abord, nous retrouver, nous sentir, nous reconnaître.

Ce n'est qu'après un bon moment que nous commençons à nous raconter, à parler. Dix fois au moins, je tente de placer mon « Tu sais, il faut que je te dise... », mais nous avons tellement de choses à nous dire, à partager que chaque fois, je parle d'autre chose, et j'écoute, reconnaissante du répit accordé. Au fur et à mesure du temps qui passe. Mon courage fléchit et s'estompe, bientôt il n'en restera rien. Heureusement, c'est Jean qui vient à mon secours en me demandant « ce qu'à propos, je peux bien avoir de tellement important à lui dire ».

Je suis prise de court, soudain et balbutie lamentablement cette petite phrase : « Je suis enceinte ».

Un énorme silence en forme de point d'interrogation nous paralyse tous les deux. Étonnement, surprise, incrédulité, ironie, douleur, envie de rire et de pleurer : le visage de Jean est le reflet de tous ces sentiments à la fois. Il ne sait que penser et encore moins que dire. Manifestement, il attend la suite, ou bien il n'a rien compris, ou encore il me croit folle.

En tout cas, il me faut faire ou dire quelque chose, expliquer mieux. Je m'entends dire « Tu sais, je crois bien que je suis enceinte » pour la deuxième fois. Je suis incapable de sortir de ces quelques mots, de formuler autrement cette petite phrase que je porte en moi depuis des jours et des jours. J'ouvre la bouche à nouveau et... me rends compte que je vais recommencer, utiliser encore les mêmes mots secs, la même phrase trop courte. Je ne sais plus que dire et je me tais.

Le silence à nouveau nous isole, nous sépare. Alors, je m'accroche au regard de Jean, à ses yeux tellement bleus : aujourd'hui, je m'y cramponne tant et si bien qu'il finit par me regarder vraiment lui aussi, à me détailler même, à me voir enfin ! Sa voix est toute drôle, déformée, mécanique et parfaitement détachée pour me dire : « C'est impossible. Tu sais bien que je ne peux pas avoir d'enfants ! » Un regain de vie teinté d'une gentille moquerie pour ajouter : « mais avec qui as-tu donc couché ? » Il ne croit même pas à la question qu'il pose, comme par inadvertance et somme toute pour se donner le temps de la réflexion.

Je ne dis toujours rien et Jean n'attend d'ailleurs pas de réponse. Il poursuit, comme pour lui-même, à voix basse et lente : « J'avais bien fait faire des examens, il y a une dizaine d'années... On m'avait dit que je n'avais qu'une chance très minime d'avoir des enfants... Mais, depuis que je suis marié, et cela fait un bon moment, je n'ai pas eu d'enfants... C'est donc bien que c'est moi qui suis stérile, n'est-ce pas ? »

La fin de sa phrase traîne dans l'air, vibrant interminablement. Le silence devient cette fois complice, communion dans l'incertitude. Et c'est dans ce silence mouvant, bruissant, palpable à force d'intensité que disparaît de mon esprit de manière définitive l'image de mon « premier Jean », amour falot et irréel. Devant la

question posée, je sens que les images jusqu'à présent inséparables et superposées se détachent l'une de l'autre, se dissocient nettement et l'une des deux tombe en poussière, devient inexistante. Pourquoi ce sentiment de libération et de victoire ? Comment Jean a-t-il fait pour pousser ce double fantoche dans le vide ? Encore maintenant, je l'ignore.

Il ne faut à aucun prix que le silence ne se retourne à nouveau contre nous, qu'il devienne ennemi. Il suffit de le briser... Nous nous y efforçons, ouvrant la bouche au même instant pour dire chacun quelque chose comme « Il faut attendre. Peut-être que... » Peut-être que quoi ? Nous n'en savons rien, mais Jean a retrouvé sa voix et je ne bégaie presque plus. Nous sommes presque sauvés ! Il suffit maintenant de ne voir les choses ni en noir, ni en rose, ni en bleu, de se faire confiance, d'attendre... et de s'aimer.

Nous nous quittons sur ces résolutions sages et possibles à tenir. Pour ma part, je ne sais rien de plus qu'au début de l'après-midi, mais je ne suis plus seule à porter ce secret écrasant et magnifique.

Nous nous retrouvons beaucoup plus fréquemment, presque tous les jours. Jean est hésitant. Chaque jour, on dirait qu'il n'ose espérer, mais ne peut pourtant pas se décider à douter définitivement. Combien de fois me dit-il en riant que je fais une grossesse nerveuse !

Jean ne m'en dit rien, mais je sens passer en lui les questions, les suppositions, les doutes, les craintes, parfois la joie. C'est lui qui finalement m'envoie chez un des ses amis gynécologue pour vérifier l'existence de la grossesse et définir si elle est nerveuse ou non.

L'examen lui-même confirme que je suis enceinte. Il ne reste plus qu'à déterminer la date de la fécondation. Je tremble un peu. J'ai envie de l'interrompre pour lui dire « Je sais bien, c'est le 5 décembre », mais je n'ose pas.

Il me dit enfin que je suis enceinte de deux mois et demi, et que j'ai dû être fécondée aux alentours du 7 décembre. Deux jours de décalage. Je ne discute pas. Quelle importance cela a-t-il ? Une seule chose compte : je suis enceinte de Jean !

Je quitte le gynécologue un peu sonnée, la joie m'envahissant toute entière, ne laissant pas la place à la réflexion. Je suis enceinte de l'homme que j'aime, c'est tout ce que je peux penser, ou plutôt vivre dans cet instant. Comment pourrai-je penser à la réaction de Jean, à celle de mon mari, aux conséquences matérielles inévitables ? Mais je suis inconsciente, et inconsciente de l'être !

Jean m'attend. Je sais bien ce que cache son air superbement détaché et impassible : il est impatient de savoir ce qu'a dit son ami le gynécologue !

Il y a même de la crainte dans son regard. Autant de crainte en lui que d'assurance en moi. Je suis bien certaine d'être la mère et que lui est le père, mais comment peut-il avoir cette même assurance ? À l'instant même où je lui confirme que j'attends un enfant de lui, la joie qui fuse en lui est immédiatement jugulée par le doute, un doute terrible dont il ne pourra jamais être maître, et qui empoisonnera sa vie encore plus que la mienne dans l'avenir.

Pourtant, quelques secondes passent et il est comme un gamin qui a tellement attendu Noël qu'il ne peut croire que c'est vraiment le moment de défaire les papiers multicolores qui enveloppent ses cadeaux ! La vérité s'insinue en lui, ma joie devient sienne et tout d'un coup il sait, il sent, il croit que tout cela est vrai.

Mais décidément il a les pieds sur terre, plus que moi en tout cas ! Il ose tout juste parler de « notre enfant » qu'il envisage, lui, les difficultés qui me guettent. C'est avec une gravité bien inhabituelle chez lui qu'il me dit : « Tu sais que je n'ai jamais eu d'enfant. Ce serait tellement extraordinaire pour moi d'être père... Mais tu es dans une situation très difficile... » Sa voix s'étouffe : « Si tu veux, tu peux aller en Suisse... » Sa voix tremble maintenant, il a peut-être peur de ce que je peux répondre : « Moi, je désire cet enfant, mais bien sûr, je te laisse le choix... »

Je sais bien que j'ai le choix. Je sais bien que c'est à moi de décider. Mais si j'aime Jean pour lui et non pour moi. Ai-je même le droit, à supposer que j'en aie envie, de lui enlever la première et peut-être seule chance qu'il ait d'avoir un enfant ?

Quand j'y réfléchis, je me demande quelle aurait été ma vie si j'avais agi autrement.



Parce que j'ai agi. J'ai choisi librement mon avenir dans une sorte de pari pascalien, lourd de responsabilités et l'existence m'apparait comme une épouvante contradiction d'une grande absurdité.

J'ai parlé à mon mari, très franchement lui disant que j'étais enceinte et que je désirais cet enfant. En lui disant aussi que notre mariage n'avait plus aucune raison d'être, puisqu'il n'y avait aucun lien affectif entre nous. Et dans un foyer désuni, les enfants ne peuvent pas être heureux. Dans ces conditions la seule issue est le divorce. Pendant longtemps j'y avais pensé, mais aucun fait majeur ne pouvait le justifier, et vis-à-vis de mes filles je n'ai jamais agi sans réfléchir ; je voulais qu'elles ne manquent de rien.

Et là, je savais que je pouvais m'y engager : j'allais recevoir une indemnité assez importante pour l'accident. Dieu a pourvu pour moi. Cet argent arrive pour me permettre de divorcer et rebâtir un foyer.

Mon mari a accusé le choc ; surtout pour les apparences sociales, qui comptaient beaucoup pour lui. Il s'est rendu à l'évidence. Je ne dis pas qu'il aurait refusé d'endosser la paternité de l'enfant que j'attendais, mais c'est moi qui n'ai pas accepté.

Je dois quand même lui rendre justice. Si notre mariage a été un échec, il a tout fait pour que nous réussissions notre divorce avec la plus grande discrétion possible, en convenant d'un arrangement à l'amiable. J'avais obtenu l'assurance qu'il ne ferait rien pour m'enlever mes filles qui m'étaient très attachées. Sans cette garantie, malgré mon amour et mon bonheur de donner un enfant à Jean, j'aurais reculé et choisi Genève. Je ne voulais en aucun cas sacrifier Claire et Cathia.

Pour elles aussi le divorce a été une libération, car l'atmosphère à la maison était trop lourde, trop tendue pour qu'elles puissent s'épanouir pleinement.

Je ne leur ai rien caché, c'est peut-être pour cela qu'elles étaient heureuses d'attendre un petit frère. N'étant pas prisonnière des contraintes sociales, je ne les culpabilisais pas. N'est-il pas écrit que tout est pur pour celui qui est pur ? Elles étaient heureuses et c'est bien la preuve que j'avais réussi à leur faire comprendre l'essentiel. Peut-être à une époque cela eut été plus difficile, mais à l'heure actuelle,

l'hypocrisie bourgeoise n'est plus de mise, du moins pour moi, parce que j'ai bien dû comprendre par la suite qu'il n'en était pas de même pour tout le monde.

C'était une lourde responsabilité de rebâtir un foyer toute seule. La plus inquiète fut ma mère qui se trouvait à Paris au moment où ces événements ont eu lieu. Mais elle était seule, j'allais lui rendre une famille ; quant à l'enfant, je lui ai dit qu'il avait été conçu dans l'amour et elle a vu surtout l'énergie et le bonheur qui émanaient de moi. Elle a repris confiance et s'est jointe à nous pour bâtir avec ce petit fils qu'elle n'avait pas désiré et qui est devenu par la suite son plus grand amour.

Comment expliquer la merveilleuse patience de ma mère qui a déjà élevé ses propres enfants et qui se met courageusement à élever ce nouvel enfant conçu dans l'adultère, sinon par son bel instinct maternel devant cette petite chose qu'est un enfant qui vient de naître ? Elle se sent toute émue et lui assure dès lors la vie la plus facile et la plus douce possible.

Il faudrait écrire un roman tout entier sur l'aventure qu'a été l'affection de mon fils avec sa mamie... Mais ce n'est pas le propos du récit.

Nous étions donc toutes prêtes à accueillir ce petit bonhomme qui allait arriver. Il y avait de l'impatience et de la crainte aussi. Mes accouchements étaient difficiles, comment se passerait celui-là ? Le médecin n'avait-il pas dit le danger que représentait pour moi un nouvel enfant après l'ablation quasi totale de la thyroïde. Mais ces soucis, ce sont plutôt ma mère qui les portait, j'étais remplie de la certitude que tout irait bien.



# Période d'attente de bonheur

Je me souviens de cette période avec beaucoup de tendresse. Jean était complètement transformé, Il ne se défendait plus, il était lui-même et se laissait aller. Nous avons passé des moments merveilleux, tant il est vrai que l'attente de l'enfant aimé est une attente à deux. À cette époque, les formalités de mon divorce commençaient et je ne m'étais pas encore installée chez moi. Jean m'invitait chez lui à l'occasion des absences de sa femme, qui s'absentait pour les vacances scolaires, nous étions libres et heureux.

Je me souviens des journées passées ensemble. Nous parlions beaucoup, complètement détendus et lui, si sérieux d'habitude, riait de bon cœur des histoires assez étranges que je lui racontais sur ma famille et ses origines.

Il est toujours difficile à un « indigène » de comprendre ce que peuvent ressentir ceux qui, comme nous, enfants d'émigrés, n'ont pas d'attaches visibles.

Nous étions deux gosses, nous riions, moi en racontant, lui en m'écoutant. Cela avait un goût de nostalgie russe mêlée de sang révolutionnaire. Il n'arrivait pas à imaginer ma grand-mère en espionne, fomentant la révolution auprès de mon grand-père gouverneur général.

Cela le faisait rire, mais peut-être son intérêt tout neuf était-il dû à nos deux sangs se mêlant en moi et que ce bouillonnement d'horizons lointains dans un fils le fascinait. Il me disait souvent : « Si notre petit Jean a l'intelligence de ton père et la mienne, ce sera un petit génie ». Jean était passionné par les arts et la littérature, et mon père, comme je l'ai déjà dit, était versé dans les mathématiques. Jean était

aussi fasciné par tout ce que je lui disais sur mes frères et sœurs. Nous sommes une famille d'originaux dont aucun n'a choisi le même chemin.

Mais sa fascination ne vient-elle pas de sa propre solitude ? Il semblait s'ouvrir à la vie dans ce qu'elle a d'excessif ou passionné chez les Russes, au point de bousculer ses habitudes, ses façons de voir étriquées et son freudisme rassurant. Il avait voulu voir les gens vivre, et chez nous il fallait plutôt fermer les yeux pour ne pas être emporté par la vie. Mais pour Jean, nous semblions venir d'une autre planète, et peut-être était-ce vraiment le cas.

Le fait d'avoir connu la révolution dans notre sang nous a fait comprendre la relativité des choses. Riches, honorés aujourd'hui, pauvres, traqués le lendemain, nous attachions peu de crédit aux richesses terrestres. Combien en ai-je connu de ces comtes russes qui, après avoir vécu dans l'opulence, vivotaient à Nice dans la misère, là résidait peut-être la différence fondamentale entre Jean et moi, même s'il l'oubliait pour un temps, la conjoncture sociale ne pouvait le laisser tout à fait indifférent.

En ces jours merveilleux nous étions loin de nous douter l'un et l'autre où nous mènerait cette aventure et comment nous y ferions face.

Ayant le beau rôle, j'ai tout risqué, et c'est ce qui me rend moins amère. Lui, il vivait, heureux, l'attente de ces journées merveilleuses, où nous étions couchés dans un grand lit. Il aimait être allongé. Moi aussi, que ce soit pour rire, boire ou manger.

Et aussi pour s'aimer. On ne s'en lassait toujours pas et nos étreintes étaient de plus en plus belles comme si nous avions le sentiment qu'elles nous étaient comptées. Il me disait : « C'est incroyable, jusqu'où cela va-t-il aller, on trouve chaque jour quelque chose de plus merveilleux ! ». J'avais l'impression de gravir toujours plus haut la montagne du bonheur. Ces moments-là ressemblaient aussi à un voyage astral qui nous transportait sur une autre planète, monde irréel propice à une totale sérénité.

Nous ressortions de cette extase comme évanouis, enveloppés d'un halo d'amour, et il nous fallait un certain temps pour revenir sur terre, pour parler et rire comme des gosses à nouveau. Je ne trouve pas que ce soit pathologique de gar-

der en soi l'étonnement de la découverte propre aux enfants. Et notre accord venait du fait que nous étions restés purs tous les deux. Nous avions ensemble une expérience riche, et nous nous retrouvions dans cette pureté première. La vie n'est pas toujours très belle à cause du vice, de la puissance et de l'argent, beaucoup perdent leur pureté originelle.

Tout cela est passé entre nous et ne nous avait pas atteints. Nous étions deux êtres purs qui s'aimaient. Il n'y avait pas entre nous de fausse pudeur ni de recherche sexuelle perverse. Car la sexualité pure et simple est un don naturel de soi dans l'amour, il ne peut exister de perversité. C'est dans cette simplicité que j'ai trouvé la véritable extase.

Les gens qui cherchent satisfaction dans des recherches sophistiquées et perverses ne peuvent jamais réussir. L'amour n'est pas une chose qui s'apprend, mais qui se découvre. Dans le véritable amour, tout est simple et naturel et tout ne peut que rester pur.

Jean me disait : « Tu es une véritable geisha blonde, si douce, si tendre ». C'est lui que m'inspirait mon comportement. Mon amour pour lui m'avait ainsi transformée. J'aimais le corps de Jean. Pour la première fois, la nudité ne m'inspirait aucune répulsion. Il me semblait découvrir le corps d'un homme, celui de mon bien-aimé. Jean partageait ce même état d'esprit et je le ressentais profondément. Se délectant l'un de l'autre dans cette même découverte, je l'appelais souvent « Mon gros bébé ». Et j'exprimais ainsi ce qu'il y avait de plus pur en moi.

Avez-vous lu le Cantique des cantiques, merveilleux chant d'amour ? « Ma bien-aimée est à moi, et je suis à ma bien-aimée ». C'est ce que nous vivions, à cela près que nous n'étions plus deux, mais trois.

Un jour, que nous nous étions un peu trop aimés, je sentis soudain une grosse boule se former du côté de mon ventre. « Touche, Jean, j'ai l'impression que bébé n'est pas très content ». Il était affolé, son visage blêmit, il tâta mon ventre avec angoisse. Puis, rassuré, il me dit dans un pâle sourire : « Tu vois, tu me donnes déjà des émotions, il faudra être sages dorénavant ».

Il avait l'impression qu'il ne pourrait plus me toucher quand bébé vivrait en moi, qu'il le sentirait bouger dans mon sein. Il avait le sentiment que cela avait

quelque chose d'indécent. Jamais il n'avait touché une femme dans cet état-là et il pensait qu'il serait profondément choqué.

Comme il se trompait ! De jour en jour, il me trouvait plus belle dans mes rondeurs. Il sentait que j'étais tellement heureuse de porter « son fruit » que, sans se l'avouer, il me considérait comme sa véritable épouse.

La vie continue, et mes gardes de nuit me fatiguent de plus en plus. En chirurgie, les urgences et les soins à donner aux opérés sont très accaparants. La clinique était spécialisée en chirurgie osseuse, ce qui impliquait une grande surveillance postopératoire. Plus une surveillance « maternelle », car nous avions énormément de mamies qui venaient pour un col du fémur et qui perdaient plus ou moins la notion des choses et des gens. Il fallait beaucoup de patience avec elles.

Le plus terrible était une défection de dernière heure : on se retrouvait seule avec la responsabilité de toute la clinique. Je me souviens d'une nuit en particulier, je devais être dans mon huitième mois, j'eus à m'occuper d'un opéré qui était en pleine crise de délirium. C'est assez fréquent chez les éthyliques, mais là, j'ai bien cru que je n'en viendrais pas à bout.

Les calmants étaient sans effet. À chaque instant, il arrachait ses perfusions et je devais repiquer. C'était un véritable cauchemar, d'autant plus qu'il n'était pas seul. Soixante malades attendaient, qui manifestaient leur mauvaise humeur, parce que je n'accourais pas assez vite à leur chevet. Le lendemain matin, j'étais exténuée.

Après douze heures dans ces conditions, n'importe qui aurait les nerfs à fleur de peau, et à priori une femme enceinte.

Je commençais à sentir la fatigue. Jean l'avait remarqué. Nous étions en juillet. Sa femme et ses enfants adoptifs étant partis, il voulait jouir totalement avec moi de sa disponibilité. Aussi a-t-il insisté pour que je m'arrête. Et pendant quelques jours, nous avons vécu comme un couple normal.

Il venait à la maison pour souper le soir, comme tous les maris du monde. J'étais entre temps installée chez moi, dans cette maison que j'ai préparée avec tant d'amour. C'était un plaisir pour moi de lui préparer à manger. J'aimais le regarder manger. Il me disait : « Tu n'as pas faim, pourquoi me regardes-tu ainsi ? »

Mange aussi ! » Mais j'étais tellement bouleversée que j'avais du mal à ne pas attendre qu'il ait fini. J'aimais ses moindres expressions, il était gourmand et se régala de bon cœur, comme les enfants, avec toute la simplicité de ceux qui ont découvert le partage de la nourriture. Et pourtant, je n'étais pas cuisinière. Chez moi, ma mère a toujours tenu ce rôle, et là je prenais le relais et je me faisais plaisir à lui mijoter de bons petits plats pour le regarder, ensuite, avec son visage de gosse heureux.

Après, nous allions nous coucher, comme tous les couples du monde. Il me prenait et, fait étrange, bébé ne se manifestait pas pendant nos étreintes, mais ensuite, quelle sarabande ! Jean sentait ses petits pieds qui me martelaient le ventre et il était profondément ému.

Il aurait voulu participer d'une manière ou d'une autre à ce mystère de la Création qui se préparait en moi : il posait sa main sur mon ventre pour y sentir encore la vie.

Mais quelquefois, il était très inquiet du contraire. Il ne pouvait imaginer que cette vie arriverait à terme. Il pensait que bébé serait mort en naissant... Il espérait la naissance de cet enfant dans un sentiment confusément mêlé de crainte. Pour ma part, j'étais confiante, j'étais sûre que je lui donnerais un petit Jean qui aurait ses yeux.

Il fut difficile de se séparer cet été-là. Jean se perdait en recommandations. J'allais rejoindre mes filles, lui ses enfants adoptifs, mais le fruit de nos amours était encore pour nous un grand mystère. On dit qu'une femme a besoin de beaucoup de tendresse et de la présence attentive de l'homme qu'elle aime pendant cette période d'attente. J'avais eu mon lot de tendresse et je n'en demandais pas plus, pensant n'avoir pas à en exiger plus.

Je n'ai jamais songé à détruire mon foyer, mon bonheur me suffisait amplement, d'autant plus que j'allais aussi rejoindre les miens à Nice. J'étais heureuse.

Je profitais de l'eau au grand scandale de certains. Je me souviens qu'un jour une dame très prévenante parut tellement étonnée de me voir nager qu'elle m'en fit la réflexion : « Nager, Madame ? Mais ce n'est pas prudent ! » J'ai souri, et je

me sentais belle, car j'étais heureuse. Tous les mystères de la vie devraient être vécus dans cette plénitude.

Par mesure de prudence, tout de même, nous sommes rentrées plus tôt que prévu. J'avais surtout peur de mettre au monde mon fils loin de Jean. Il m'avait promis d'être là pour le cinq septembre.

Bébé est arrivé un peu plus tôt : le 29 au soir, il était là.

Je ne saurais décrire ce qui s'est passé en moi exactement cette nuit-là. J'ai veillé toute la nuit pour voir et découvrir mon fils.

Parce que c'était un fils. Le pressentiment qui ne m'avait pas quitté tout au long de ces neuf mois s'était avéré juste. J'avais un fils, un fils de Jean. Pour l'instant, c'était encore une petite boule cyanosée, il avait quelque peu souffert.

Une touffe de cheveux noirs, comme Jean pensais-je. Je regardais désespérément ses yeux dans l'espoir de les voir s'entrouvrir : avait-il les yeux bleus ? Question idiote quand on y pense, tous les bébés ont les yeux bleus à la naissance, mais je voulais tellement de toutes mes forces qu'il ressemble à son père. Les cheveux, je les voyais. Ce n'était pas un blondinet, mais ses yeux... Plus tard, j'ai su qu'ils étaient bleus. Cette nuit je me suis contentée de l'admirer.

Les jours me parurent longs jusqu'au cinq. Bébé était très sage.

Je passais des heures à le contempler. J'avais déjà été mère, mais je ne pense pas que j'ai éprouvé la même chose pour mes filles. Peut-être étais-je trop jeune ou peut-être, n'aimant pas leur père, je ne les considérais que comme un prolongement de moi-même.

Ma fille aînée avait pu se glisser jusqu'à moi, car paraissant plus que son âge, les infirmières ne lui avaient pas posé de questions. Mais la cadette piaffait d'impatience ! Elle voulait voir son petit frère, elle se sentait frustrée de ne pas avoir le droit de venir jusqu'à lui. Elle a le sens de la propriété, elle rôdait dans les couloirs. Et puis un soir elle a pu venir grâce à la complicité d'une infirmière un peu indulgente. Elle était médusée : « Mon petit frère ». Il n'y eut pas d'autre commentaire, mais je pense que dans sa tête les idées se bousculaient. Moi j'attends Jean, il me semble qu'il n'arrivera jamais.



Le cinq. Je téléphone : « Allo, Jean ». Ma voix tremble d'émotion. « Tu as un fils ». Silence au bout du fil. Je pense qu'il est trop bouleversé pour dire quoi que ce soit. « Viens tout de suite », ajoutai-je.

Quelques instants après, il était là.

Jean n'avait jamais voulu mettre les pieds dans une maternité. Il trouvait toujours une bonne excuse pour ne pas visiter les nouveau-nés de sa famille, je pense que cela lui faisait un peu mal. Bien sûr, durant ses études avait-il dû en voir quelques-uns, mais, jusqu'à présent, il avait refusé cette réalité de la naissance,

Il était là, tout godiche, dans ses vêtements trop grands, on avait l'impression qu'il avait peur de casser quelque chose. Il a fini par dire : « et c'est toi qui a fait cela ? ». Il n'en revenait pas.

J'ai dû le lui mettre dans les bras, car il n'osait pas le toucher. Je pense que beaucoup de pères ont cet air emprunté quand ils prennent pour la première fois leur enfant dans leur bras, cette chose qui s'est faite toute seule, bien qu'ils y soient pour quelque chose. Mais dans le cas de Jean, l'émotion était double : il ne pensait jamais avoir une fois à tenir dans ses bras un être de chair qui serait un peu de lui.

Plus tard, il m'a dit, « Il y avait un vide dans ma vie, ce vide tu l'as comblé ; tu m'as donné un fils, sans cela j'aurais toujours ressenti un manque au fond de moi ». Pour l'instant, sous l'effet du choc, il ne peut rien dire. Je lui dis doucement : « Regarde, il a tes yeux ».

Autre visite qui m'a marqué durant ce séjour, celle de ma sœur. Nous n'avons que trois ans de différence. Élevées ensemble, nous nous entendions très bien. Célibataire, elle aime beaucoup les enfants, mes filles y sont très attachées et elle le leur rend bien. Elle rentrait d'Israël où elle avait séjourné un an, et n'était pas au fait de tout ces événements. Elle était un peu gênée de ne pas connaître le père de l'enfant, car elle aimait à découvrir ce tissage extraordinaire dans un nouveau-né des liens de deux vies.

Je lui racontais tout et lui dis mon bonheur. Je lui parlais de Jean. Elle aurait bien voulu le voir cette fois-là, mais ce ne fut pas possible. Se passionnant pour tout ce qui touche à la psychologie, elle avait déjà eu l'occasion de travailler avec

des psychiatres dans des maisons d'enfants inadaptés. Elle me dit en souriant :  
« Pour une fois, on pourra dire que c'est une analyse qui a porté ses fruits ! »

Je ne sais s'il y avait de l'ironie dans sa voix, mais pour ma part, j'avais depuis longtemps oublié que Jean était censé me soigner. Il était le père de mon fils, et il fallait s'habituer à cette réalité, vivre cette nouvelle situation. Jusqu'à présent, nous vivions cachés, comme des enfants qui aimaient jouer à être ensemble. L'heure n'était plus au jeu. Un enfant est encombrant, vivant, et a besoin d'un cadre. Il nous fallait redescendre de notre planète.

Je dis à Jean : « Il faut que tu voies mes filles, il faut que tu saches qui va élever ton fils. Viens à la maison ! Viens voir ma famille ».

Il redoutait cette épreuve, et je crois finalement qu'il a toujours redouté la réalité : un berger ne voit que le ciel et les étoiles, les moutons et les chiens, mais il n'était pas berger, mais seulement le père de mon fils et pour moi il n'avait pas à redouter ce test.

Peut-être, dois-je préciser, que Jean était spécialisé en psychiatrie infantile et qu'il redoutait peut-être plus que moi les répercussions de ses actes sur les enfants. Il redoutait d'être mis en accusation par des yeux de dix ans. Mais ce ne fut pas le cas. Mes filles je l'ai dit, sont proches de moi et tant qu'elles me sentaient heureuse, elles l'étaient aussi.

Jean fut très bien accueilli. L'une était plus réservée, l'autre plus charmeuse, mais toutes deux à leur manière essayaient de faire bon accueil au père de leur frère. Maintenant, il n'en serait plus ainsi et je crois qu'elles iraient jusqu'à le tuer en imagination pour tout le mal qu'il a pu nous faire, à nous : moi et son fils. Mais n'anticipons pas, je préférerais rester sur cette image. Un jour que nous étions allongés dans sa chambre où il m'avait entraînée, dans un souffle, je lui ai posé pour la première fois cette question, pourtant bien innocente, que tous les amoureux du monde se répètent à longueur de nuit :

« Tu m'aimes ? » « Eh oui, je t'aime », c'était presque une défaite, un drapeau blanc qu'il avançait : il était tellement persuadé de ne jamais être touché par l'amour qu'il avait tellement combattu. C'était vrai, il m'aimait. Pour ma part je le

savais depuis longtemps, mais lui n'avait jamais voulu se l'avouer. Et là, vaincu et heureux, il répétait avec l'intonation chantante du Midi : « Eh oui, je t'aime ». Il semblait à la fois consterné et soulagé comme si cet aveu avait brisé sa solitude. Ce n'est pas facile, quand toute sa vie on a joué un personnage froid et distant, d'admettre tout d'un coup que l'on est comme les autres, sensible à la chaleur d'une voix, au charme d'un nom.

Il continuait : « Tu es aussi la femme qui m'a le plus aimé. Tu deviens comme sacrée pour moi, tu es la mère de mon fils. »

Ces mots, combien de couples ne les ont-ils pas échangés ? Mais nous ni étions pas un couple comme les autres, nous étions marginaux, avec tout ce que cela comporte, mais un couple, Saint-Exupéry ne dit-il pas que l'essentiel est invisible pour les yeux ? Je vivais cet essentiel et me posais peu de questions sur quoi pouvait tenir cet essentiel.

Et là, je le redis encore, j'ai l'âme russe, je ne vois que cet essentiel. Lui bien sûr, je m'en rends compte à présent vivait deux vies, mais je n'en étais pas consciente. Je ne l'interrogeais jamais sur sa femme et, je n'exigeais pas qu'il agisse en responsable vis-à-vis de l'enfant. Cette situation peut sembler anormale, mais j'étais comblée, beaucoup plus que je ne l'avais été jusqu'ici. Je vivais en paix avec ma mère et mes filles, je n'avais plus de présence désagréable sur le dos et nous regardions toutes respirer cette petite chose qu'était mon fils. Qu'il soit aussi le fils de Jean était quand même accessoire dans la vie de tous les jours. Je ne dépendais pas de lui financièrement et j'étais comblée de lui avoir donné ce qu'il aimait tant : un Fils.

Les jours ont passé, il est venu souper chez moi. Il a fait connaissance de plus près avec Claire et Cathia. Il s'est très vite attaché à elles. Il m'a dit : « Tu as des filles exceptionnelles, intelligentes, jolies, ouvertes ! » Il avait surtout un faible pour Claire, la plus jeune, il lui trouve beaucoup de charme et beaucoup de savoir-faire avec les êtres. Elle sait se faire aimer, mais se fatigue sans doute à vouloir trop faire plaisir.

Lui était charmé et dit : « C'est la fille que j'aurais voulu avoir ». Il était en admiration devant elle. L'aînée est studieuse et plus réservée. Avec Jean, qui est lui-

même toujours sur la réserve, le contact a été plus difficile, mais cordial tout de même.

Quant à ma mère, qui a la bonne réputation d'être froide avec les « étrangers » (entendez ceux qui ne sont pas de la famille) elle aussi a tout de suite adopté Jean, bien qu'elle ait décelé immédiatement le côté infantile de sa personnalité, mais peut-être a-t-elle dès le premier abord senti une certaine authenticité qui lui a fait pardonner le reste.

Les mois ont passé. La vie a repris son cours normal, à la seule différence que nous nous rencontrons maintenant chez moi auprès de mon fils. Jean passe de longs moments à discuter avec ma mère de l'éducation de son fils. Il y prend un réel plaisir, se demandant comment cette petite chose qui bouge à peine allait prendre forme.

Dès la rentrée, la femme de Jean est de retour avec ses enfants. Je réalise que je ne veux pas lui faire de tort auprès de ses enfants ni dans sa situation. Je n'envisage pas l'hypothèse du divorce pour Jean. Je ne suis pas non plus jalouse d'elle : j'ai un fils de l'homme que j'aime, qui est seulement mon amant. Une autre femme pourrait se sentir frustrée. Quant à moi, je suis rassurée. Ne m'affirme-t-il pas : « Tu es ma femme, plus que la femme avec laquelle je suis marié » ? Je sens au fond de moi que c'est vrai, qu'il est sincère.

Le caractère irrégulier de la situation ne me gêne pas. Certains collègues n'ont pas compris au début, mais se sont réjouis par la suite de notre bonheur évident. Mon divorce est la constatation d'un échec et à ce sujet tout est clair à présent.

Jean dit : « J'aimerais reconnaître mon fils »

Est-ce à partir de là que les choses se sont gâtées ? Sûrement.

Janvier 74, Jean me fait découvrir le côté cyclothymique de sa personnalité. Il commence à avoir peur des conséquences de son acte. C'est vrai que Moïse prend de la place maintenant : il est difficile de l'ignorer. Il gazouille, fait des sourires. C'est un enfant (et il le restera) particulièrement facile à vivre. Il ne pleure pour ainsi dire jamais et semble s'épanouir dans le climat d'amour où il vit, comme une fleur au soleil.

Est-ce cette prise de conscience qui fait réfléchir Jean ? Il me torture. Je veux dire par là que moi, j'aimerais vivre heureuse, en paix, sans trop de problèmes après la période que je viens de passer. Et c'est ce moment que Jean a choisi pour se préoccuper de questions métaphysiques. Il y a une grande différence entre l'éducation religieuse que Jean a reçue et la mienne. Pour moi, tout est assez simple. Pour lui, tout en ne pouvant rejeter l'idée d'un être suprême, il réfute la Bible.

« Ma Bible à moi, c'est Freud » me dit il souvent. Et, c'est dans Freud qu'il cherche des raisonnements pour tourmenter notre bonheur qui me semble si simple.

Un jour, il arrive à la maison, agité, il regarde à peine son fils et me dit : « Une femme veut un enfant de l'homme qu'elle aime pour le castrer psychiquement ». Que lui répondre ? J'ai à peine lu Freud, et ne peux savoir s'il a raison ou pas. Tout me semble tellement plus simple. Je l'aime, il m'aime, nous avons un enfant... Quoi de plus naturel ? Sa visite me laisse déprimée. Pourquoi se complique-t-il tellement l'existence ? Puis la semaine suivante il déclare l'inverse : « Tu es la seule personne qui ait pénétré dans mon monde secret, ainsi que mon fils par ton intermédiaire ! Et tout est à nouveau merveilleusement simple.

Puis il revenait sur ses dires et le cercle infernal recommençait. Il se tourmentait et me tourmentait. Peut-être, dans le fond, était-il agacé de cette violation de domicile. Son monde secret est un refuge. Ne m'a-t-il pas dit qu'il joue continuellement des personnages ? Peut-être a-t-il besoin de cette partie de lui-même pour se réfugier comme l'enfant dans le sein de sa mère et que nous le dérangeons, mon fils et moi.

Si je ne l'aimais pas ? Je lui jetterais à la figure qu'il est un grand égoïste, inconscient de ses responsabilités et qui cherche dans sa Bible (Freud) des raisons d'avoir bonne conscience.

Mais tout n'est pas si simple. Dans nos étreintes il est à nouveau lui-même, dans ces moments il ne peut jouer de personnage et il me dit souvent : « Tu sais, avant j'étais coureur, mais depuis que je t'aime je ne peux envisager de toucher une femme autre que toi... » Puis dans un soupir, parce qu'il faut bien admettre cette sacrée réalité : « Bien sûr, il y a ma femme, je ne puis me dérober... Mais c'est dur :

jouer la comédie ! Cela n'a rien de commun avec ce que je ressens avec toi : la bête apaisée, c'est tout... Pas ce besoin de se fondre que j'éprouve en ce moment”.

Cela me semble assez naturel ; la fidélité est synonyme d'amour. Et dans ces cas-là, elle n'est pas une contrainte. Saint-Exupéry ne disait-il pas à propos de ces gens qui éprouvent sans fard le besoin de faire des nouvelles “expériences” qu'ils recherchent le plaisir du chasseur ?

Jean avait trouvé “son repos du guerrier”, pourquoi irait-il se dépenser en d'autres aventures ?

De toute façon la nôtre l'occupe suffisamment. Il passe des sommets aux abîmes des plus profonds. Je suis aussi ce cycle et ma santé s'en ressent de nouveau. J'essaie de faire face dans ma famille. Ne pas montrer ce que me fait subir Jean dans nos entretiens secrets. Je ne veux pas charger les épaules des miens. Je suis seule à la barre maintenant, mais je sens que je n'en peux plus, qu'il me faut un soutien, un conseil. Et ce n'est pas Jean qui peut me le donner. Il pèse lourdement sur mes épaules. Je lui demande seulement de nous laisser vivre en paix, même si c'est en marge. Mais apparemment il ne le peut pas. Il faut donc que je tienne le coup pour lui et mes enfants. Je sens que je craque.

À qui m'adresser ? Le problème est délicat. Peut-être, si j'avais été catholique, me serais-je adressée à un prêtre. Dans mon monde médical, je n'avais que le recours des médecins, ces confesseurs laïques... À nouveau je ne mange plus et ne dors plus. À cause de la tension émotionnelle que me fait subir Jean, je ne peux lui avouer qu'il faut que je me soigne. Je décide de le faire en secret.

Je choisis un nom dans l'annuaire, au hasard, car je ne sais quel critère retenir. Par chance, je suis bien tombée : j'ai devant moi un homme équilibré, fort, qui a l'habitude d'écouter, comme je le sens tout de suite... Il ne me questionne pas, mais attend que je parle.

J'avais un peu espéré qu'il me soigne sans que je trahisse mon secret, mais je sens qu'il ne pourra rien si je me tais.

Le sent-il ? Devançant mes craintes, il me dit : “Vous portez un secret trop lourd. Vous êtes dans une situation invivable. Vous avez besoin de vous confier à

quelqu'un, je suis la seule personne qui puisse vous écouter. Je ne peux vous aider qu'en vous écoutant. Même si votre secret est grave, j'ai assez de force pour ne pas être troublé, choqué. Nous essaierons tous les deux de comprendre et peut-être de trouver une solution. L'issue n'est pas certaine, mais il faut essayer. Vous ne pouvez pas garder tout cela en vous !”

Je le regarde pour mesurer si je peux me lancer, lui faire confiance. Cela ferait tellement de bien. Il me sourit, son regard m'encourage, alors lentement, en mesurant mes mots, partagée entre l'impression que cela me soulagerait et celle que peut-être je trahissais Jean, je commence mon histoire. Il ne paraît pas surpris, et ne dit rien. Je pris congé de lui avec le sentiment de ne plus être tout à fait seule à porter ce terrible fardeau, et puis je sens que je peux avoir confiance.

J'ai pris l'habitude de lui écrire. Il m'est plus facile de m'exprimer de cette manière.

Bien sûr, je taisais ce nouveau fait à Jean. Lui continuait de me faire passer des sommets aux abîmes. Je ne pouvais plus vraiment lui communiquer ce que je ressentais, cela le déprimait. Il était en butte à ses propres problèmes et je ne devais être qu'un objet silencieux pour l'instant.

Aussi, ces rencontres et ces lettres que je pouvais écrire me faisaient elles le plus grand bien. Je ne me sentais pas jugée et je sentais que je ne trahissais pas Jean. Ce médecin n'avait pas pris position contre lui. Il est évident que s'il avait su, Jean en aurait été tourmenté. Je m'en voulais quelques fois de ne pas être assez forte pour garder mon secret. Je lui disais aussi que je nourrissais un sentiment de culpabilité à l'égard de la femme de Jean. Il parut surpris ; il me dit : “Vous n'êtes pas responsable du mariage boiteux et stérile”.

Je lui disais dans mes lettres : « Je ne me suis pas sentie jugée, c'est très important pour moi et cela m'a mis en confiance. La plupart des gens jugent sans connaître les raisons profondes... Pourquoi les choses sont-elles si difficiles pour moi... »

Je lui exprimais aussi mes vues sur l'amour que je ressentais qui occupait toutes mes pensées, et combien il m'était difficile d'être séparée de lui. Seul mon enfant me rassurait. Il me semblait que c'était la preuve tangible de mon amour.

Je me posais aussi des questions sur Dieu, me demandant si je n'avais pas sublimé l'amour que je portais à Jean, qui n'aurait été qu'une manifestation de ce besoin d'un absolu qui me tourmentait... Je dois beaucoup à ce médecin. Plus tard, je lui réclamais mes lettres pour essayer de comprendre ce qui m'était réellement arrivé lors de ma guérison.

Avec Jean, il n'y avait pas de solution. J'avais l'impression d'avoir à faire à deux personnes :

La première se manifestait à la maison, lorsqu'il était détendu, s'extasiant sur les progrès de son fils, retrouvant « notre nid ».

La seconde se manifestait surtout quand, par manque de temps, nous nous retrouvions dans son cabinet. Là, il était inquiet, doutait de tout, et je sortais déprimée de ces entrevues.

Les seuls moments de bonheur, nous les avons connus lorsqu'il ne subissait pas le poids de sa double vie, c'est-à-dire quand sa femme et ses enfants adoptifs étaient loin. Il venait à la maison.

Il sortait même avec son fils, avec fierté. Quelle inconscience le poussait à agir ainsi ? La ville était petite, j'habitais une résidence que tout le monde avait vite repéré. Que se passait-il en lui ? Je dois dire que j'étais trop préoccupée moi-même (il fallait que j'élève mes enfants) pour gâcher nos moments heureux par des considérations de la sorte. Ou bien la personnalité de Jean exerçait-elle un tel attrait que je trouvais cela normal ? Je ne sais, mais j'étais installée dans cette vie bancal. Moïse était un beau bébé de six mois et réclamait toute mon attention.

Il y avait aussi des moments heureux en dehors de Jean, mais peu. Il m'était difficile d'assumer toutes mes responsabilités avec un boulet tel que Jean à traîner.

Si au moins il m'avait un peu aidée, j'aurais peut-être passé le cap. Peut-être aurions-nous pu bâtir quelque chose. Mais Jean ne voyait pas comme moi la réalité : un enfant à nourrir, mes filles à élever, un travail à assumer. J'ai toujours eu la fierté de ne rien lui demander : un amour est vite gâché par une dépendance matérielle. Il s'était fait une joie d'acheter le lit de son fils plus quelques objets à la nais-



sance, mais l'avantage était plus pour lui-même que pour moi. Il avait éprouvé une certaine joie à gâter son fils... Mais depuis, j'avais toute la responsabilité de l'éducation. C'était quand même un fait positif. Bien des femmes me diront inconscientes, et elles n'auront pas tort : il y avait dans mon amour pour Jean, un je ne sais quoi d'excessif, dépassant la commune mesure.

Beaucoup n'auraient pas agi comme cela durant cette période et n'auraient pensé en premier lieu qu'à assurer l'avenir de leur fils. L'amour me faisait agir différemment.

C'est à cette époque aussi que je découvris que l'amour était quelques fois proche de la haine. J'aimais tellement Jean et il me faisait parfois tellement souffrir, avec ses sophismes, que j'étais prête à le rejeter loin de moi. Mais il me suffisait d'un moment d'heureux comme nous en connaissions, pour que j'oublie tout.



# Baptême de Moïse

Le baptême de Moïse eut lieu à Pâques. Mon frère aîné était le parrain. Il vint de Nice avec toute sa famille. Je ne voulais pas donner d'explication sur ma situation, aussi préférais-je ne pas inviter Jean à ce baptême qui eu lieu dans la joie familiale.

Moïse était magnifique, et tout le monde s'est évertué à me faire oublier le difficile de la vie.

Jean me manquait... Je devais le retrouver le soir. Ne travaillant pas et lui étant seul, nous avons décidé de passer la nuit ensemble.

Nous arrivâmes au même instant devant sa porte. Il avait un drôle d'air. Il m'apprit qu'il avait fait du sport tout l'après-midi, et qu'il avait soupé au Club. Je compris la raison de son air : lui qui ne buvait jamais avait dû arroser à sa manière le baptême.

Il m'a dit, plein de tristesse : « Tu sais ce matin, j'ai cherché partout l'église où bébé devait être baptisé, et j'ai essayé de t'apercevoir, toi et lui, incognito... mais je n'ai pas trouvé. ».

Il faut noter que Jean est catholique et la cérémonie devait elle revêtir une certaine importance à ses yeux. Aussi se sentait-il dépossédé de quelque chose. On s'était réjoui sans lui, et il n'avait même pas eu la chance de me voir de loin, moi, la mère de son fils.

Et, comme toujours dans ces cas-là, nous avons essayé d'abolir dans, nos étreintes ce qui nous séparait. C'était douloureux et doux, tout à la fois. La joie de vivre un moment exceptionnel et l'angoisse de ne pas le vivre jusqu'au bout...

Depuis longtemps, nous avons songé à révéler à sa femme l'existence de Moïse. Dans ma naïveté, j'avais même imaginé qu'elle aurait du plaisir à savoir que son mari était heureux, fut-ce en dehors d'elle.

J'en exigeais probablement trop. Moi-même étais-je réellement à la hauteur de la situation ?

Jean voulait quant à lui reconnaître son fils. La nouvelle loi le lui permettait et il a mis au courant sa femme, par honnêteté.

Que s'est-il passé entre eux deux ? Dieu seul le sait. Jean est arrivé de l'entretien terrorisé, comme un gosse à qui on aurait donné une bonne fessée. Dans son inquiétude, il avait pris la peine de téléphoner à mon ami cardiologue pour lui dire de ne révéler sous aucun prétexte mon nom et mon adresse à sa femme.

Craignait-il qu'elle fasse quelque chose de terrible, c'est possible. Toujours est-il que celle qui avait si bien supporté toutes les fredaines à réagi, je n'en sais rien, mais il est évident qu'il est plus facile d'accepter que son mari soit coureur que de réaliser qu'il aime ailleurs.

Et, lui comment lui a-t-il présenté la chose ? Je ne sais pas. J'étais trop fatiguée pour l'interroger. Après tout, c'était lui qui avait voulu reconnaître son fils, qu'il se débrouille, j'avais fait ma part. Je crois que je lui ai dit « Je préfère que tu t'en ailles, laisse-moi... »

Je pense que j'avais dépassé la dose et une certaine insensibilité s'était installée en moi.

Mais lui revenait, il se plaignait : la vie chez lui était un enfer, il n'en pouvait plus. Il avait besoin de moi. Je n'aurais pas dû l'accepter, j'aurais dû le renvoyer régler ses problèmes avec sa femme mère. Parce qu'enfin, il était médecin, il m'avait soignée, il m'avait fait un enfant, j'avais divorcé pour lui, il ne fallait tout de même pas que j'aie le libérer de la tutelle de sa femme !

Car, c'est plus en mère qu'elle a réagi qu'en femme : elle n'a pas supporté que son mari, son enfant gâté joue maintenant des jeux de grands. Il avait le droit de s'amuser tant qu'il restait dans les jupes de sa femme mère, mais surtout pas de voler de ses propres ailes, et de surcroît faire un gosse ! Ce qu'il n'avait pas été capa-

ble de faire avec elle. Mais plus tard, d'autres contacts m'ont confirmé qu'elle avait réagi ainsi. Pas du tout pour encourager son mari à prendre ses responsabilités d'homme et de médecin, mais, plutôt, de le conserver dans son infantilisme.

J'en supportais les conséquences, j'aurais préféré que tout cela reste secret... Mais c'est difficile de garder secret un enfant : ça pose des questions, ça vous dérange. Et tout cela à moins d'un kilomètre de chez soi. J'écrivais : « Si je pouvais savoir la raison pour laquelle je l'aime tant ? Mais je ne pouvais y répondre ».

Quand il était là, j'étais soumise comme une geisha disait-il, mais c'était dur à porter. Et encore, s'il avait pu résoudre ses propres problèmes. Je ne lui en avais jamais demandé tant, mais maintenant qu'il avait mis le feu aux poudres, j'aurais aimé qu'il sache l'éteindre...

J'écrivis une lettre au docteur X :

« Monsieur,

C'était trop beau, il y a quelques jours lorsque je suis venue vous voir, cela allait trop bien. Mais je sens qu'il n'y a pas de solution à mon problème ; de nouveau sans raison spéciale, je suis affreusement déprimée. Pourtant, je prends un tas de remontants, mais spécialement aujourd'hui, je me sens terriblement lasse. Je vous écris à vous, car Jean, dans ce domaine. Je ne pense pas qu'il me comprenne réellement. Il s'installe dans une situation qui lui cause le moins d'ennuis possible. Je ne dis pas qu'il ne m'aime pas, mais il sent que je lui appartiens complètement, que ça lui semble naturel que je passe ma vie à l'attendre.

Si je pouvais savoir la raison du pourquoi, je l'aime tant. Question sans réponse. Pourtant je le trouve un peu lâche. Mais moi aussi, je suis lâche, car je n'ai pas le courage de le fuir et j'ai besoin de lui même si les instants que l'on passe ensemble sont trop courts. Quand il s'en va, je me sens encore plus seule. Ma vie n'est vraiment pas une réussite. Bien sûr, j'adore mes enfants, mais j'ai besoin de Jean, de sa chaleur, de sa tendresse. Il m'apporte tout cela, mais cela se passe si vite et, je me retrouve seule avec un angoissant vide qui me donne envie de mourir.

Je pensais ne plus avoir besoin de venir vous revoir, mais je crois que je vais y être obligée, peut-être ce n'est qu'une impression, mais vous m'apportez une cha-

leur humaine dont j'ai besoin, car souvent il me semble que je suis morte.

D'ailleurs, la vie n'est-elle pas faite de petites morts ? Je vous écris, il est deux heures du matin et je suis terriblement angoissée. Comment m'en délivrer ?

J'ai pensé souvent aller voir un pasteur, mais je n'ai pas confiance, car la plupart ne sont pas imprégnés de l'Esprit-Saint, mais de principes. Car, étant plus jeune, j'ai appris à les connaître et je n'ai pas très confiance en ces gens religieux. Je m'arrête d'écrire, car je n'ai pas l'esprit très clair, moi qui a le goût de l'analyse, en ce moment je ne peux rien analyser. De toute façon, je ne sais pas qui je suis et où j'en suis. Je suis dans le même état d'esprit que dans le psaume que je vous ai envoyé un jour : « Je suis comme un vase brisé... »

Je viendrai certainement vous revoir, je ne pense pas pourtant être malade, mais pourtant mon comportement et mes idées sont bizarres.

Excusez-moi de vous ennuyer. Votre dévouée... »

Pendant cette période, sa femme s'était réfugiée dans le mutisme, calculant comment elle devait agir, non avec son cœur, mais avec son cerveau.

Elle partit comme chaque année, avec ses enfants adoptifs en vacances, le premier jour de juillet. Ce n'était qu'un sursis pour nous deux. Et, ce sursis, nous l'avons vécu intensément comme si nous avions été mariés. Nous allions promener Moïse ensemble, il devait avoir dix mois.

Je me souviens d'un jour, il faisait un temps magnifique. Bébé, très sage était assis près de nous. Nous étions dans un endroit désert en pleine nature. Et, un besoin irrésistible de nous aimer nous poussait l'un vers l'autre. On s'est aimé dans une telle étreinte, un tel don de nous-mêmes dans toute sa profondeur que nous avons connu une extase inoubliable, notre enfant tout près de nous, en communion avec la nature. C'était la première fois que nous aimions la nature.

Jean me dit : « Ce que tu me fais vivre est inoubliable ». Ce n'est pas une simple étreinte charnelle, mais de quelque chose de supérieur qui nous unit, quelle journée merveilleuse.

Il n'osait pas prononcer le mot amour ; il en a vécu l'évidence. Un mot. C'est bien peu de chose, mais quelque chose que l'on ressent si profondément que l'on

n'ose même pas le formuler, c'est cela l'essentiel, être simplement heureux et étonné d'un grand bonheur. Vers la fin de l'après-midi, nous sommes allés chez lui avec Moïse. On avait besoin de rester encore seuls tous les trois. Il s'est beaucoup amusé avec bébé, mais au bout d'un laps de temps il me dit « Il faut que je m'occupe aussi de la maman ! ».

Bébé était assis dans la chambre par terre, occupé à déchirer des revues. Et il m'a aimé avec une grande tendresse, presque avec reconnaissance. C'était divin ; à un moment, bébé s'est levé et a tapé avec ses petites mains les fesses de son père... J'ai trouvé cela très beau et très naturel.

Cela nous avait fait beaucoup rire, nous riions tous les deux très franchement. Nous étions un couple qui s'aimait, heureux d'amour, heureux d'avoir un enfant fait de cet amour.

Nous avons vécu des jours libres, heureux et contents de vivre. Les nuits où je ne travaillais pas, Jean venait souper chez moi après ses consultations. Comme il travaillait tard, le plus souvent on mangeait tous les deux, dans la cuisine, pendant que mes filles et ma mère regardaient la télévision. Moi qui n'étais pas très douée pour la cuisine, je lui mijotais des petits plats qu'il trouvait très réussis.

Ce devait être l'amour qui m'inspirait. On riait beaucoup, tout paraissait simple, je me sentais tellement moi-même. Je ne me souciais pas du style du service. Et mon style personnel est bien spontané et naturel, et on explosait de rire comme deux gosses.

Les nuits que nous passions, je ne peux les exprimer, elles étaient plus que merveilleuses.

Pendant cette période, il n'y avait entre nous plus aucune torture morale. On ne se posait pas de questions, nous vivions l'instant présent libres dans notre amour.

Puis, comme chaque année, Jean dut rejoindre sa femme et ses enfants adoptifs dans sa résidence en Corse, le temps de ses congés d'été.

Bien sûr, nous étions séparés, mais j'étais heureuse, toute remplie encore du bonheur que j'avais vécu. Et j'avais besoin de me reposer. Car depuis le mois de

mai, je faisais une grosse anémie. Bien sûr, je ne m'étais pas arrêtée de travailler, ayant toujours tendance à dépasser la limite de mes forces psychiques ou physiques. J'avais un tas de piqûres que le médecin généraliste de ma famille m'avait prescrites, avec aussi beaucoup d'ampoules horribles à avaler, beaucoup de fer. Il me disait en riant avec une sorte d'affection paternelle : « Prenez tout, mangez même des clous, vos globules rouges ne valent rien ! »

J'ai passé de bonnes vacances, au bord de la mer avec toute ma famille, le soleil et la mer me font revivre et je me sentais très bien. Cela me reposait des douches écossaises psychiques que me faisait subir et vivre Jean.

Jean n'aime pas beaucoup écrire, et pourtant il m'envoyait assez souvent de petites cartes pleines de tendresse. Malgré mon appétit, je commençais à maigrir. Je suis mince, mais je m'inquiétais de me voir le devenir un peu trop.



# Nouveau chapitre

Jean comme chaque année avait laissé sa femme pour revenir début septembre. Dès son arrivée, il était venu chez moi. On était fou de joie de se retrouver.

Il trouvait bien que j'avais un peu maigri, j'étais très bronzée et je lui plaisais parce que je me sentais bien.

Nous avons vécu quatorze jours de passion. Il me disait : « Pourtant je ne crois pas être un obsédé sexuel, mais j'éprouve sans cesse le besoin de t'aimer ! » Nous promenions aussi bébé qui aimait déjà beaucoup la voiture. Nous vivions comme en sursis.

Un matin, me croyant encore endormie, il caressait mon corps avec une extrême douceur, c'était si délicieux que je ne bougeais pas, je faisais semblant de dormir. Mais la force irrésistible de me blottir dans ses bras a été la plus forte, et nous nous sommes retrouvés dans une étreinte merveilleuse.

Je me souviens, c'était un samedi après-midi et il était là, on s'amusait avec bébé dans la chambre. Et on a entendu sonner, mes filles sont allées ouvrir. C'était ma sœur de Paris et son amie qui venaient nous voir. Et mes filles tout naturellement les ont conduites dans notre chambre. Jean était tellement surpris qu'il avait retrouvé cet air bizarre, qu'il a si souvent.

Ma sœur, très à l'aise partout, lui dit : « Je suppose que vous êtes Jean. Je suis contente de connaître enfin celui à qui ressemble Moïse ». Malgré sa surprise, je sentais qu'il était heureux de faire sa connaissance. Moïse marchait en se tenant après son père. Tout fier de son fils, il dit à ma sœur : « Il vient juste d'avoir un an, il ne va pas tarder à marcher tout seul ! » Elles ont emmené bébé pour nous laisser



un instant seuls dans la chambre. Il était allongé près de moi, il me dit : « Ce n'est pas croyable, tu as trois enfants et tu as gardé un corps d'enfant ». Et il me caressait timidement en me disant : « Tu as de petits seins, j'aime tes petits seins ».

On était la fin de l'après-midi et sa femme devait rentrer le soir.

Il se leva : « Il faut que je m'en aille, car j'ai trop envie de t'aimer, ce n'est pas le moment, il faut que je te laisse avec ta famille ».

Je l'embrasse tendrement et il ajouta : « Je t'en prie, ne m'approche plus, c'est trop dur de résister, c'est pas croyable l'effet que tu fais sur moi, un simple contact de toi ».

Il est parti tout confus de son trop grand désir. Il a bien sûr embrassé son fils et mes filles et salué ma sœur et son amie. Je l'ai accompagné jusqu'à l'ascenseur et là on a éclaté de rire lui et moi de cet incident.

Et pensant à cette période de si grand bonheur, je pense à un écrivain qui dit : « Certains êtres ne supportent que de faibles joies. Ce qu'ils appellent le bonheur, moi je pense que ce n'est que le repos ».

Il y a de très grand bonheur, comme de très grandes souffrances qui ne sont pas le repos. Je ne veux ni ne peux me reposer. Je dépasse mes limites aussi bien physiques que psychiques.

La femme de Jean était revenue et je continuais à maigrir. Jean subit d'autres examens pour prouver à sa femme qu'il n'était pas stérile.

Mais lui, même si ces résultats avaient été négatifs, il était convaincu de sa paternité. En fait, les résultats étaient positifs et même la formule de spermatozoïdes s'était beaucoup améliorée depuis dix ans.

Je lui ai demandé : « Tu l'as dit à ta femme ? » Il me répond : « Oui ». « Et quelle fut sa réaction ? » « Elle éclata en sanglots ». Peut-être la seule fois où elle réagit normalement. Cela me bouleversa, je me sentais coupable d'être heureuse alors qu'une femme pleurait de mon bonheur. Pourtant elle ne m'avait pas ménagée dans ses propos.

Épuisée, je suis tombée en pleine dépression. Ne pouvant ni manger ni dormir en plus, je tombais fréquemment en syncope ! Mon entourage s'inquiétait vraiment et mon amie me conseillait de ne plus travailler dans un tel état. Jean aussi s'inquiéta de ma maigreur :

« Tu ne vois pas comme tu es, tu dois peser trente kilos ! »

Il n'exagérait pas beaucoup. « Tu vis dans le vague et tu es complètement déphasée. Il faut que tu te fasses soigner ».

Et il est allé retenir lui-même une chambre pour moi dans une clinique psychiatrique. Il connaissait spécialement le psychiatre qui la dirigeait et avait totalement confiance en lui. Il me rassurait : « Ce n'est pas moi qui te soignerai, mais je viendrai te voir souvent et suivre ton traitement ».

À mon arrivée dans cette clinique ultra-moderne, située en dehors de la ville, j'étais complètement anéantie de retourner dans ce monde de la psychiatrie. Un assistant du psychiatre qui devait me soigner me reçut. Il commença par me poser les mêmes questions ridicules. Je lui répondis : « Je n'ai pas envie de parler ». Il comprit ma lassitude, et une infirmière m'emmena dans ma chambre. Par les soins de Jean, je logeais dans une chambre seule.

Une fois l'infirmière partie, le désespoir m'envahit. Il y avait une fenêtre sans grillage. Ouvrir et se laisser tomber. J'ai essayé, mais heureusement pour moi, elle était fermée à clé. J'étais trop lasse pour calculer autre chose, alors je me suis allongée sur le lit. Le soir, on posa un plateau sur ma table. Je n'y ai pas touché. L'infirmière est revenue un peu plus tard, elle me dit : « Vous n'avez pas mangé ». Je ne répondis rien. Elle emmena le plateau sans rien dire. J'étais soulagée. Quand elle revint, je lui dis : « Je vous en prie, faites-moi dormir ». Très gentiment, elle répondit : « Vous dormirez ». Je ne sais ce qu'ils m'ont donné, mais j'ai sombré dans un sommeil profond.

Ce devait être vers le matin, j'ai senti qu'on me faisait une prise de sang. « Qu'est-ce qu'on m'a fait ? Je me sens toute bizarre ». On me faisait prendre des comprimés, on me faisait des perfusions. Pendant trois jours, je ne sortis pas de ma torpeur, ne pouvant même plus me lever pour me laver.

Pourtant, je luttais, car il me semblait que quelqu'un à côté de moi allait m'agresser et que je n'aurais pas la force de me défendre.

J'avais peur, car je ne pouvais réagir et je retombais dans une torpeur plus profonde où je ne ressentais rien.

Enfin, j'émergeais et le psychiatre qui me soignait est venu dans ma chambre. Il ne me posa aucune question. Je lui dis : « Vous savez, je suis simplement très fatiguée, je n'ai pas de problèmes psychiques ».

Il n'a pas insisté, mais il me dit : « Vous avez le système neurovégétatif complètement dérégulé, c'est pour cela que vous ne pouvez plus manger ni dormir. Dans la perfusion quotidienne, il y a un antidépresseur, mais en même temps un remontant. Vous avez besoin de vous détendre, de vous laisser aller ; vous êtes trop crispée. On vous donne un traitement en comprimés aussi dans ce même but et quelque chose bien sûr pour que vous dormiez la nuit ».

Je ne me suis pas lavée pendant trois jours. Alors dès que j'eus repris un peu de force, j'allais prendre un bain tous les matins. Je ne voyais personne, mais eux me voyaient : et une femme en particulier, pensionnaire, avec qui j'eus des contacts, beaucoup plus tard. Cette femme me disait : « Quand je vous voyais passer pour prendre votre bain tous les matins, vous me faisiez peur, vous étiez dans un tel état de faiblesse que je me disais, ce n'est pas possible qu'elle puisse avoir la force de se baigner ». Mais pour moi, la propreté a été toujours la chose essentielle de mon corps.

Je n'ai jamais dit au psychiatre toute l'angoisse qui me paralysait. Une angoisse irraisonnée, j'avais peur de tout. Un jour, par exemple, j'aperçus un petit grand-père, pourtant très gentil comme il me le prouva lorsque je suis sortie de ma solitude. Ce jour-là, il me fit une peur terrible, je m'enfermais dans ma chambre.

Les étudiants de médecine qui assuraient la garde la nuit, venaient, voir. Souvent, ils devaient ouvrir de l'extérieur, et me demandaient pourquoi je m'enfermais, je leur répondais : « J'ai peur ». En général, ils comprenaient et refermaient la porte. On m'apportait toujours mes repas dans la chambre, on me reprochait jamais de laisser le plateau tel quel. Le matin seulement je recommençais à manger avec plaisir. Au bout d'une semaine je me suis levée pour regarder mon plateau,

j'ai mangé un peu de moi-même : les relaxants faisaient leur effet. J'ai mangé ce dont j'avais envie ; pas beaucoup, mais c'était un commencement, j'étais sur la bonne voie de la guérison.

Mais ce que je ne savais pas, c'est que pendant que j'essayais de reprendre des forces pour vivre, une machine infernale (je ne peux que trouver ses mots pour qualifier le cerveau de la femme de Jean) se mettait en marche pour me salir et me détruire.

Jean est venu me voir au bout d'un certain temps, il était très gentil, très affectueux, pourtant il se mit à me poser des questions bizarres, me demandant par exemple si je ne connaissais pas un homme, il m'a dit son nom, mais je ne m'en souviens plus, il ajouta qu'il était propriétaire d'une auto-école, je lui ai dit : « Le seul moniteur que je connaisse est celui qui m'a donné des leçons de conduite avant que je sois malade, et je peux te dire son nom et son adresse, il travaille avec sa femme et ce sont des gens très sérieux, et ils ne se nomment pas du tout comme cela ». Il insista : « Tu es sûre de ne pas reconnaître ce nom ? » Je lui réponds : « Je te dis encore non, et puis je suis trop fatiguée pour te convaincre, et je n'ai pas à te convaincre d'une vérité. »

Je ne réalisais pas encore bien, mais j'étais blessée par son manque de confiance, mais je l'aimais et quoiqu'il ait pu faire, j'avais pour ma part une totale confiance en lui, car je croyais le connaître entièrement. Je ne réalisais ma profonde erreur que bien plus tard, car rien ne pouvait m'influencer dans l'amour qui me liait à lui.

Sans cesse harcelé par sa femme qui cherchait tout pour me salir, il se laissait gagner par le doute. Lorsque j'appris que l'histoire de l'auto-école venait d'elle (elle m'avait identifiée à une infirmière qui portait le même prénom que moi, mais qui travaillait dans une autre clinique et qui avait fait, paraît-il, des choses odieuses), nous avons eu une explication Jean et moi. Cela me fut aisé de dévoiler le quiproquo, mais j'avais quand même mal quelque part d'être obligée de m'expliquer sur des choses évidentes.

À cette époque, j'étais encore à la clinique. Croyant l'histoire de sa femme, il avait cette image de moi si odieuse, il me croyait capable de tout. Sa femme arriverait facilement à lui faire soupçonner une fausse paternité.

Il était seul, sans la force de mon amour. Tout le monde se liguait contre lui. Sa famille et les amies de sa femme.

Je me souviens d'un samedi ; j'avais eu la permission d'aller dans ma famille, et Jean le sut, il m'a dit qu'il viendrait me voir chez moi. Je l'ai attendu toute la journée. Je ne voulais pas faire voir ma trop grande déception. Et, pourtant, ce jour, bébé fit ses premiers pas tout seul, sans soutien. J'avais du mal à ne pas pleurer, Jean et son fils, comme ils se ressemblaient ! L'un était un enfant qui venait de faire ses premiers pas tout seul, alors que l'autre en avait toujours été incapable psychologiquement.

Le bonheur et la douleur se mélangeaient en moi. Le soir, je suis revenue à la clinique très déprimée. Je ressentais alors l'absurdité des choses de la vie ! Revenant au temps où Jean tout fier de son fils lui apprenait à marcher..

Le lendemain, j'ai tout de suite téléphoné à Jean pour lui demander la raison de son absence. Il répondit : « Je l'ai fait exprès et on ne doit plus se revoir ». Il avait choisi de rester avec sa femme.

J'ai raccroché, ne pouvant en entendre plus, je ne voulais pas d'explications, j'étais choquée. Pourtant ce ne pouvait pas être un choix définitif, ce n'était pas sa conviction profonde, il avait fait ce choix pour des raisons extérieures à lui. Mes jambes me manquaient, je dus faire un effort surhumain pour arriver jusqu'à l'infirmierie. Voyant mon état, les infirmières ont tout de suite appelé le psychiatre et m'ont fait une piqûre calmante. Une fois dans mon lit, sans qu'on me pose de questions, je me suis mise à parler ; je n'en pouvais plus, le choc était trop grand, il fallait que je me délivre et j'aurai parlé à n'importe qui, même si cela n'avait été à un psychiatre.

J'avais toujours gardé mon secret pour ne pas faire de tort à Jean. Je me suis délivrée, mais sans haine. J'estime avoir tout donné de moi au-delà du possible et maintenant, il m'abandonne avec notre fils. Le psychiatre fut scandalisé à l'écoute

de mon récit. L'histoire semblait abracadabrante, pourtant elle était réelle, il ne savait pas trop s'il devait me croire, il conclut : « C'est une histoire lamentable ».

Il voulut voir quelqu'un de ma famille. Il eut un entretien avec ma sœur de Paris d'apparence bien équilibrée, intelligente, donc digne de foi. Elle lui raconta les faits exacts. Il lui a dit qu'il serait bien que je me défende. Il alla jusqu'à l'idée d'une plainte pouvant être déposée. De toute façon, me défendre impliquait porter cette affaire devant la loi, donc porter plainte contre Jean.

Le coup de téléphone avait eu lieu, je crois, trois semaines après mon entrée en clinique alors que je commençais à aller mieux. Je suis aussitôt retombée dans des crises d'angoisses inexprimables, tellement elles anéantissaient ma résistance et laissaient mon corps dans un état de prostration avancée. On me bourra tellement de drogues que j'aurais dû dormir jour et nuit. Et malgré cela je résistais. Les nuits où je n'arrivais pas à dormir, je suppliais les internes de me donner d'autres somnifères. On m'administrait déjà dans une journée six Sérestat 50, plus des perfusions au Quitaxon, avec un médicament qu'on donne à certains éthyliques, car je tremblais sans arrêt : je n'ai jamais bu de ma vie. Du Qultaxon aussi en comprimés à chaque repas. Le soir un Nozinan 100 plus un Numbutal 100.

Tous ces noms dans le fond n'ont aucune importance, ils recouvrent juste l'impuissance de la médecine à guérir le mal profond de l'homme (et de la femme...). Je les cite pour faire ressortir l'ampleur du traitement. J'oubliais, on me donnait au début aussi des piqûres des Nozinan et du Droleptan. Je souris en pensant à cela, car je dois reconnaître que ce traitement était nécessaire, car il m'a fait sortir de moi-même.

J'eus des contacts avec d'autres malades. Un malade qu'on avait surnommé Napoléon, avec une personnalité très originale, à lui on donnait du Droleptan par voie buccale, il disait : « Droleptan, c'est pour les gens drôles. » Un soir, on avait refermé ma fenêtre à clé. L'interne me surprit, de tout petits ciseaux à la main. Je lui dis : « C'est ridicule, qu'est-ce que je peux faire avec cela, m'égratigner les poignets ? ». Je savais que je ne devais pas me suicider, simplement pour me faire mal. Cet étudiant avait l'air sympathique. Est-ce les drogues ou le choc qui me poussait à parler ? Les deux peut-être.

Je lui ai dit : « Vous ne voulez pas devenir psychiatre au moins ? » Il me répond « je ne crois pas ». « Qu'est-ce que vous pensez d'un psychiatre qui vous soigne en vous faisant un enfant et qui vous laisse tomber ? » « C'est le pire des salauds », me dit-il. Oui, bien sûr sans approfondir le problème, c'est l'apparence la plus vraie. Et il me dit : « Vous vous en sortirez, vous n'êtes pas d'une nature défaitiste, c'est ridicule de penser à la mort ». Là, il avait vu plus loin que moi.

Mais malgré le traitement, je ne pouvais réagir...

Autour de moi, on parlait de porter plainte contre Jean. Je ne savais que penser.

J'écrivis une lettre au psychiatre qui était mon confident, lettre lamentable, comme je l'étais à l'époque. Je n'avais alors pas la force d'écrire. Je lui racontais entre autres, le choc reçu et le conseil de porter plainte contre Jean qui en suivi, mais que je ne voulais pas. En détruisant Jean, je me détruisais moi-même, malgré les apparences, nous étions l'un dans l'autre, on ne pouvait nous dissocier. Par cette lettre, je lançais un véritable appel au secours.

Je lui dis : « Quelques mots de vous me feraient du bien, car vous seul pouvez m'aider ».

J'appris beaucoup plus tard qu'il avait téléphoné. à la clinique, mais on lui avait dit que je n'étais pas là. En fait, on me protégeait de tout contact extérieur, surtout d'un coup de téléphone.

Je n'ai pu voir qu'au bout d'un certain temps ma mère et mes enfants. Même à ma meilleure amie, on faisait des difficultés. Et ma sœur téléphonait d'abord au psychiatre qui me la passait lui-même au téléphone.

Puis grâce au traitement, un jour vraiment je réagis « Jean est vraiment trop lâche, je dois le haïr ! ». Je le hais à ce moment-là. La haine n'est pas pathologique quand elle est passagère. Je refoulais en moi ce que je n'avais pas analysé de lui. Je pensais que cette haine me délivrerait de lui, et j'ai dit au psychiatre mon intention de porter plainte contre Jean. Il n'a pas su si ce serait bon ou mauvais pour moi, il manifesta seulement sa joie de me voir sortir de ma léthargie. Une infirmière au courant de l'histoire a été très heureuse : « Enfin, vous réagissez ! »

J'étais toujours sous traitement. Ce n'est pas par la haine ou pour nuire à Jean que j'ai parlé. Toute la vérité devait s'éclairer pour moi et pour Jean. Je pensais même que ce serait une bonne chose pour lui.

J'ai parlé à cette femme, car Jean aussi l'a soigné. Il m'avait dit à quel point il était cynique avec elle. Elle lui avait posé la question d'une psychanalyse, car elle avait eu de graves problèmes. Il lui avait répondu que c'était impossible à son âge, et ceci d'un ton si catégorique qu'elle n'avait rien osé répliquer. Pourtant elle n'était pas particulièrement âgée. Elle était malade depuis longtemps, et devait être mise en invalidité. À ce propos Jean lui dit une fois :

« Oui, pour vous ce sera facile, vous êtes dans l'administration, vous ferez partie des tarées ». Curieux langage pour un soignant ! Mais cela ne m'étonne pas autrement, Jean joue si souvent au cynique. Elle m'a raconté bien d'autres détails. Le jour où il a décidé de l'envoyer en clinique, elle lui a demandé : « Vous viendrez me voir docteur ? » « Si vous me payez l'essence » lui répondit-il. Auparavant il lui avait déclaré : « Vous aimez les sous ! »

Si maintenant je ne vois que le comique de ma situation, elle était bouleversée par un tel langage. De plus, le jour où il est venu me voir, il l'a toisée puis s'est rendu à sa voiture en ricanant. Je laisse à d'autres le soin d'analyser ce comportement. Peut-être à cause des médicaments, j'ai parlé à deux ou trois personnes de ma situation, non pour nuire à Jean, mais parce qu'il me semblait que tout devait se jouer au grand jour et que je n'avais plus rien à cacher. Et le plus étrange est que j'étais sortie de ma prostration, ayant envie de rire de ma situation qui me semblait comique.

J'étais tellement convaincue de ma haine que j'étais certaine de devoir aller jusqu'au bout et de porter plainte contre Jean. Sien sûr, si cette résolution n'était pas saine pour Jean, elle m'a permis de sortir d'un état lamentable. L'idée du procès me stimulait, peut-être comme moyen d'échapper au grand vide de l'absence.

Ma sœur était très contente de cette réaction, car je paraissais enjouée et détendue. J'étais dans cette clinique depuis deux mois et demi et je disais à ma sœur de convaincre le psychiatre de me laisser sortir définitivement. Il était plutôt réticent, car il ne croyait pas à une guérison si rapide. En cela il ne se trompait pas. Mais en-



fin, comme ma sœur insistait et que je donnais l'apparence de la guérison, il a cédé.

Je donnais l'impression d'une femme bien équilibrée, et pleine d'énergie, délivrée de ses problèmes. Mais je savais aussi que tout avait été fait sur le plan médical, et pour cette raison, je voulais sortir. Mon équilibre et ma guérison, je le présentais, ne dépendaient que de moi-même. Le chemin a été long : sept mois exactement où j'ai risqué de me perdre.

Pour en revenir à l'impression faite au psychiatre, je dois dire que je pouvais jouer un rôle assez bien pour tromper tout le monde. Ma sœur a téléphoné, demandant à venir me chercher. Le psychiatre a accepté, ajoutant qu'il était stupéfait par ma transformation.

Il serait ingrat de ma part d'oublier les contacts riches que j'ai eu dans cette clinique avec les gens que l'on dit « fous ». Ils sont souvent profondément humains et ils sont en conflit avec leur cerveau, c'est qu'il se cherchent profondément, sans arriver toujours hélas à résoudre leurs conflits intérieurs. C'est là le drame : il s'en suit des manifestations plus ou moins étranges que nous appelons folie, on les juge, alors qu'une foule de gens paraissant bien équilibrés sont en fait atteints d'un tétanos mental qui les empêche de réfléchir en profondeur à eux-mêmes, de voir les autres et de se voir eux-mêmes objectivement. Leur équilibre n'est pas la vie, mais la mort. Ils sont incapables d'avoir la moindre charité et ne peuvent concevoir un comportement différent du leur, tant ils sont stéréotypés.

Tandis qu'auprès de ces malades atteints de troubles graves, j'ai ressenti une certaine fraternité et peut-être le plus important, une sincérité vis-à-vis d'eux-mêmes. Ce qui se rencontre rarement de nos jours.

Bien sûr, j'ai eu des contacts plus approfondis avec quelques-uns, mais en tous j'ai retrouvé cela. Je pense à ce petit grand-père qui m'avait fait si peur ; c'est lui le premier malade qui m'a parlé, m'a encouragée. Il était plein d'attentions gentilles avec moi, me disant « Si vous vous sentez seule, venez bavarder avec moi, ma porte est toujours ouverte, car je ne supporte pas une porte fermée ». Sa chambre était juste à côté de la mienne. Il me disait le bien que lui avait fait le traitement ; les psychiatres et les infirmières très psychologues. Il me disait qu'avant il était mé-

chant, même avec son chien qu'il aimait, qu'il avait une femme gravement malade et un fils interné dans une véritable maison psychiatrique. Ce petit grand-père, je m'en souviens, chipait pour moi un peu de beurre et de confiture qu'il était tout heureux de m'apporter. Car on avait réussi sans me forcer à me faire manger à nouveau, et j'avais retrouvé un poids normal.

Je pense aussi à cet autre qu'on avait surnommé Napoléon. Il présentait bien sûr un certain déséquilibre dû à des problèmes personnels, mais il était extrêmement intelligent, fin et plein d'humour. Nous conversions longuement sur des sujets divers et passionnants. Les matins où il était réveillé de bonne humeur, il venait discuter avec moi et l'étudiant de garde ; et ensemble nous buvions le thé, car il était trop tôt encore pour déjeuner. Ce garçon d'environ vingt-quatre ans, plein d'attentions pour moi, que je considérais comme un gros bébé, devait être très malade.

Il était là depuis deux ans. Dans les moments d'angoisse, il me disait : « Tu sais la nuit, j'entends les espions sous ma fenêtre ; tu ne les entends pas toi ? Il avait très peur...

Ma chambre était juste en face de l'infirmerie et le matin de bonne heure deux compagnons venaient me saluer en m'embrassant sur les deux joues. C'était tellement fraternel que même la garde qui était censée leur interdire l'entrée de ma chambre se montrait pour eux pleine d'indulgence.

J'allais aussi voir cette femme qui avait été soignée par Jean : elle n'avait généralement pas fini de déjeuner et manifestait beaucoup de joie de ma visite. C'était l'époque où je trouvais ma situation comique. Et j'en parlais en toute liberté, je parlais du procès, j'étais convaincue que j'allais le faire, ce qui me réjouissait. Après avoir vu mon fils, elle a dit : « J'aurai peut-être l'occasion de revoir ton Jean. Je lui dirai que j'ai fait la connaissance de son fils, qui lui ressemble trop pour qu'il le renie ». Même l'infirmière, à qui je m'étais confiée, me soutenait dans ce procès qu'elle trouvait mérité. Comme je voulais me tromper !... Et elle se trompait aussi, bien sûr, car elle ne voyait pas les causes profondes.

Je pense aussi à ce garçon qui devait être schizophrène : il était seul un soir dans le salon de lecture, et il s'est mis à parler de sa maladie, de ses problèmes fa-

miliaux, et de Jean en tant que psychiatre. Alors moi, dans une totale confiance, je lui ai répondu et je me souviens avoir dit ces mots malheureux : “Il sera bien obligé de vendre sa maison en Corse qu’il aime tant...”

Je disais cela en pensant qu’il était un enfant trop gâté, méritant de réaliser qu’on n’a pas toujours ce que l’on veut. Dans mon esprit, il n’y avait aucun calcul financier, l’argent étant sans importance pour moi. Malheureusement, ces mots ont été rapportés à Jean par la femme de ce malade et j’ai dû par la suite m’expliquer. Il était facile à la femme de Jean d’insinuer que j’étais intéressée...

Mais ce que je voulais faire sous des dehors de haine visait en fait à faire réagir Jean, à lui faire comprendre sa lâcheté en fuyant toutes ses responsabilités.



# Sortie de clinique

Je me souviens, ma sœur et son amie sont venues directement de Paris me chercher à ma sortie de clinique, j'étais très heureuse de sortir enfin et de retrouver le cadre familial.

Nous avons rendez-vous chez un avocat. Nous y sommes allées et celui-ci, très affable, connaissant bien la situation pour avoir défendu mon divorce, nous a donné les conseils nécessaires.

« Le mieux », disait-il, « c'est d'obtenir de Jean un arrangement, amiable avec nous. Sinon, avec les preuves que nous avons, il faudrait l'attaquer en justice et le faire convoquer à la police pour avoir failli, sur le plan d'une reconnaissance de paternité, et sur le plan professionnel. Il avait manqué aux règles les plus élémentaires de la déontologie. »

Ma sœur et une amie se sont chargées de visiter Jean à son domicile, ce fut long pour moi qui attendais dans la voiture. L'entrevue fut lamentable : Jean affolé est allé chercher sa femme pour qu'elle le secoure ! Jean a refusé de signer quoi que ce soit (sur le conseil des avocats qu'il avait consultés, m'a-t-il avoué plus tard...). Il niait tout en bloc. Mais nous avons assez de preuves écrites pour le confondre. Il le savait et il essayait de nous intimider.

Nous sommes alors parties à Paris. Ma sœur partageait un petit logement avec une amie d'enfance. Nous y avons passé quelques jours de détente, riant beaucoup en pensant à Jean. Il n'y avait aucune haine dans notre procès, mais plutôt un dévouement d'enfants.

L'amie de ma sœur me soignait comme un bébé et j'appréciais ce climat. Bien sûr, nous parlions toutes les trois du procès comme d'une blague destinée à un homme qui refusait de se conduire en adulte.

Je persistais à y croire, mais dans le fond je n'étais pas heureuse. J'avais beaucoup de calmants à prendre et je me suis mise à dormir plus qu'à la clinique, mon euphorie ayant cessé.

J'ai quitté Paris pour retrouver mes enfants et ma mère. J'étais heureuse de me retrouver chez moi, mais tourmentée à l'idée du procès. L'avocat n'attendait qu'un signe de moi pour faire convoquer Jean par la police.

Mais je différais toujours et, brusquement, j'ai senti que je ne pourrais pas faire de mal à Jean. Je l'aimais trop malgré le mal qu'il m'avait fait. Alors, je lui ai téléphoné : il en a été soulagé et m'a donné rendez-vous dans un café, car il ne pouvait pas venir chez moi, mes filles lui en voulaient trop, car à leur âge, on est entier. Plus tard, j'ai su qu'elles se concertaient pour trouver un moyen de le tuer.

J'ai donc vu Jean dans ce café où nous sommes restés longtemps pour nous expliquer. Il a été question d'un directeur d'auto-école que je n'avais jamais connu et au sujet duquel sa femme avait monté une histoire de toute pièce. Il a été facile de rétablir la vérité, mais j'avais mal à l'idée de devoir devancer les preuves pour être crue. Poussé par sa femme et la famille de cette dernière, il avait fait une enquête sur ma vie privée, dans les moindres détails... Cela m'écœurait. Il avait même déniché un certain Michel, un simple ami que j'avais connu il y avait des années durant mes études d'infirmière.

Ce n'était qu'une simple amitié — je l'avais complètement oublié.

J'avais même omis d'en parler à mon premier Jean à qui je ne cachais rien. Jaan venait de faire ressurgir ce souvenir. J'ai dû fournir encore des explications. J'habitais à l'époque une toute petite ville. Je l'ai croisé dans la rue une fois, il s'est arrêté et m'a regardé. J'ai continué mon chemin, je n'y ai pas prêté attention. Le hasard a voulu qu'un jour je me trouve dans un grand parc public avec ma fille aînée qui avait alors quatre ans. J'étais assise sur un banc près d'une étendue d'eau. Il y avait Un pont. Au bout d'un certain temps je me suis aperçue qu'un garçon était là et m'observait. Je commençais à trouver cela étrange. Depuis une heure, il

persistait à m'observer. Finalement, il s'est décidé à m'aborder. Phrase classique : "Il me semble vous avoir déjà vue quelque part". Pour ma part j'aurai bien été en peine de dire où... Et, il s'est mis à me relater notre "première rencontre". J'en fus amusée, flattée, il faut bien dire à l'idée qu'on puisse se souvenir de moi. Je l'ai invité à s'asseoir et nous avons parlé de choses et d'autres. J'ai appris ainsi qu'il était étudiant aux Beaux-Arts. Il fut très étonné en apprenant que j'étais mariée et que j'avais déjà deux filles. On a toujours pris mes filles pour mes soeurs, seulement pour mon petit Moïse, on me disait Madame.

Nous nous sommes revus quelquefois pour sortir ou aller à la piscine. Il admirait mon corps (en tant qu'artiste, bien sûr) et, détail comique, il appréciait particulièrement la forme de mes genoux. Allez savoir... Il était probablement un peu amoureux de moi, mais je n'éprouvais que de l'amitié. Nous étions sensiblement du même âge, et pour lui, j'étais la Femme, l'intouchable. J'appris bientôt son inexpérience en matière sexuelle, mais malgré son désir, je n'éprouvais aucune envie d'être « l'institutrice ». Je lui conseillais de faire ses expériences avec d'autres en se contentant de « croquer » mon corps.

Une histoire banale, et que Jean me jetait à la figure. Il fallait que je m'explique. Après tout, il n'existait pas à cette époque et, quand bien même, quels droits avait-il ? Ceux que je lui accordai... et je lui en accordais, car je l'aimais. Je n'ai pas eu le temps de préciser à Jean tous les détails de cette histoire. Mais il a été convaincu de ma sincérité quand j'ai dit qu'il n'y avait eu qu'une amitié.

Pour démontrer à quel point la femme de Jean et sa famille ont poussé les recherches pour essayer de dénoncer ma perfidie, ils sont allés jusqu'à découvrir le groupe sanguin de mon premier mari, voulant insinuer que Moïse pourrait être son fils... Jean était A positif, Moïse O négatif, comme mon ancien mari, mais étant moi-même A négatif, il n'y avait rien d'étonnant.

Après qu'il eut été persuadé de sa paternité, il doutait donc à nouveau. Pourtant, mon jugement de divorce portait bien l'accusation d'adultère puisque j'étais enceinte, et que depuis plusieurs années je n'avais plus eu de vie conjugale. Ceci pour démontrer absurde la thèse salon laquelle Moïse aurait été l'enfant de mon ex-mari.

Jean avait lu le jugement. Mon ancien mari, qui ne voulait pas divorcer, y a finalement consenti à cause de cet enfant qui n'était pas le sien et que je voulais garder.

Tous ces détails me faisaient mal, trop mal, pour que je puisse m'expliquer ou me justifier. Finalement j'ai dit : « Tu peux toujours aller voir le père de mes filles et lui te dira ce qu'il en est... »

Je ne voulais plus faire de procès. Je pensais que tout était définitivement fini entre nous, mais je voulais qu'il sache que je ne l'avais pas trompé. J'étais tourmentée par le procès. De toutes ces recherches pour me salir, il ne trouvait aucune preuve valable. Sa femme et la famille de celle-ci voulaient m'intimider, c'est tout.

J'avais en revanche des preuves solides pour détruire complètement Jean, et je ne voulais pas le faire. Je n'aurais eu que l'amertume d'avoir gagné par voie de justice (avec le recul j'avais eu raison), et l'on aurait sali et détruit notre amour. Même en perdant Jean, je ne voulais pas la perdre en pensée. L'extraordinaire authenticité de l'amour qui nous liait est telle que je n'ai jamais rien connu de plus pur. Je ne voulais pas salir le père de Moïse.

Jean était tellement influencé par sa femme qu'il pensait pouvoir se défendre. Il me disait : « Tu te rends compte, moi... un expert psychiatre auprès des tribunaux, trainé en justice » (pas mal, en effet, et sa femme pensait que le cas échéant il pouvait même me faire interner comme folle et m'enlever mon fils, s'il voulait le prendre. Quelle contradiction ! Il essayait de me prouver qu'il n'était pas le père de mon fils et il parlait de le récupérer. J'étais bien trop fatiguée pour relever. Je ne lui ai même pas dit que j'aurais pu gagner le procès, comme mon avocat me l'avait certifié, il n'était pas le seul de cet avis. Mais je préférais une autre voie, la justice n'était pas de ce monde... Cependant, même sans procès, j'étais détruite moralement par tout le mal qu'on m'avait fait. Je n'avais pas envie de me défendre. Jean avait parlé d'une pension qu'il me verserait (200 francs par mois, et là aussi contradiction !) pour bébé, j'étais trop lasse pour refuser quoi que ce soit et cela m'écoeurait d'autant plus qu'il s'agissait d'un accord avec sa femme pour soulager sa conscience...

Absurde : l'argent peut-il soulager la conscience, je vous demande ?

Il était tout près de moi ; inconsciemment je lui ai pris la main, ses mains que j'aimais tant et dont j'étais persuadée que je ne connaissais plus les caresses. » Et à cet instant tout ce qui nous séparait s'est effondré, comme si ce simple geste abolissait tout et allait au-delà des mots. On ne pouvait pas mentir avec ses mains ni se mentir. Ce n'est pas par des mots ou des explications mesquines que l'on ressent que l'on s'aime, c'est un état d'esprit tout à fait supérieur.

Il savait au fond de lui qu'il n'y avait de place en moi que pour l'amour, dans toute sa pureté et sa générosité. Il m'a pris dans ses bras et nous nous sommes retrouvés dans un baiser mêlé de douleur et de bonheur, réalisant que rien ni personne ne pouvait nous séparer.

Il me dit : « Tu veux que l'on se revoie ? » J'étais peut-être trop faible, mais je l'aimais envers et contre tout, et ne pouvais que lui répondre : « Oui ». Il ajoute : « Il faut que cela soit dans le plus grand des secrets, que ma femme ne se doute de rien ». C'était maladif. Il était faible et lâche, je ne m'en rendais pas compte. C'était trop poussé, il ne pouvait pas prendre une décision définitive. Il ne pouvait qu'être en conflit avec lui-même, troublé par une femme qui incarnait à ses yeux sa mère trop possessive, et dont il avait peur. Il ne réalisait pas que j'étais la seule femme qu'il aimait, ainsi que son fils de toutes ses fibres paternelles. Je lui ai dit : « Tu peux revenir chez moi, ma mère ne t'en veut pas, elle est opposée au procès, mais je ne veux pas que tu viennes en présence de mes filles, car elles t'en veulent trop ; c'est normal : tu m'as fait beaucoup de mal ».

Il me répond : « Je comprends très bien, mais j'ai de la peine, car j'aime tes filles et je suis malheureux qu'elles m'en veuillent ». Vraiment il était inconscient et il soignait les gosses difficiles ! Nous sommes sortis du café et il m'a emmené jusqu'à sa voiture afin de me reconduire chez moi. Là, il m'a à nouveau embrassé intensément et il m'a dit « Si tu savais à quel point j'ai envie de t'aimer, comme tu m'as manqué ».

Et nous sommes restés un long moment dans sa voiture qui stationnait au milieu de beaucoup d'autres, à s'embrasser, à nous enivrer l'un de l'autre, oubliant ce qui nous entourait, comme deux adolescents. « Il faut que tu me raccompagnes chez moi, » lui ai-je dit « car il est tard et ma famille doit s'inquiéter ». Puis : « Tu



sais, je ne prends plus la pilule et je n'en ai même plus, il faut que tu me fasses une ordonnance ».

Car après la naissance de Moïse, je prenais la pilule sachant que ce qu'il semait était fertile. Et notre amour avait besoin de toute sa plénitude, sans crainte. L'acte physique doit être complet : c'est un don total de soi où il ne doit pas exister de limite. On atteint alors les plus hauts sommets. L'acte incomplet empêche de connaître l'extase et débouche sur la frustration. L'amour dans toute sa plénitude doit être une communion psychique et physique.

Il me dit : « Viens à mon cabinet le plus tôt possible : il est séparé de l'appartement et de toute façon ma femme ne t'a jamais vue ».

Je ne l'ai pas prévenu du jour où j'allais venir. Et quand je suis arrivée, je crois vers 16 h 30, il m'a dit : « Si tu savais à quel point je t'attendais, j'étais obsédé par toi, et si tu n'étais pas venue je ne sais pas ce que j'aurais fait. Et cela tombe bien, j'ai justement deux rendez-vous qui ont été annulés ».

Il n'y avait plus de divan dans son cabinet, le besoin de nous retrouver était tel que nous nous sommes aimés à même la moquette, dans une passion inexprimable où nous nous retrouvions complètement. J'oubliais le mal qu'il m'avait fait.

Je ne me rendais pas compte que les tortures morales pour lui comme pour moi avaient été trop fortes pour être tout à fait oubliées.

J'ai recommencé à travailler, mais j'étais dépressive. Pourtant Jean venait me voir. Dans notre amour, il y avait du bonheur intense, mais aussi du désespoir du fait de cette situation sans issue dont nous n'osions même plus parler.

Dans mon travail, j'avais beaucoup à téléphoner ; c'était un véritable cauchemar qui m'angoissait. J'avais horreur du téléphone dans le passé lorsque je téléphonais à la mère de mon premier Jean. Et je n'étais pas remise du choc que Jean m'avait fait subir au téléphone. Quand je devais téléphoner, j'essayais d'être calme, mais c'était impossible : j'étais prise de panique et d'angoisse, tout mon corps tremblait, et je parlais si péniblement que mon correspondant, le plus souvent un chirurgien ou un docteur de la clinique devait trouver ma voix surprenante. J'en étais très malheureuse, car je sentais bien qu'on ne pouvait comprendre.

Dans ma mémoire pèse encore comme une brûlure, le souvenir du jour fixé par Jean pour m'apporter la pension de Moïse avec l'accord de sa femme. Le rendez-vous était fixé dans un café. Je le vis arriver, mal à l'aise, plein de crainte. Il me dit : « Je ne veux pas rester, ma femme attend dans la voiture, elle attend que tu sortes pour t'apercevoir à ton insu ». J'étais écœurée : elle n'avait pas le courage de me regarder en face. Moi, je n'avais ni crainte ni honte à la regarder bien en face, ou même lui parler. J'avais déjà eu cette pensée d'avoir un entretien avec elle, mais elle m'a paru trop bornée pour que je persiste à le juger utile.

Lorsque Jean m'a tendu l'enveloppe qui contenait l'argent, ma première réaction a été de refuser. Je méprisais cet argent dans de pareilles conditions : il me semblait qu'il s'agissait d'une aumône pour mon fils. J'étais pleinement consciente de mes responsabilités vis-à-vis de lui et je le gâtai comme je gâtai mes filles, et je pouvais me le permettre, car je gagnais correctement ma vie. Mon fils n'avait nul besoin qu'on lui fasse l'aumône. Jean me dit : « Si tu refuses, tu me feras beaucoup de mal ». Par amour, j'ai accepté. Mais c'était une faiblesse et j'étais fermement décidée à ne plus céder à l'avenir.

Avant de partir, il me fixa le jour de sa prochaine venue à la maison.

Il ajouta : « Sors avec moi pour montrer à ma femme que nous avons un comportement naturel et détaché. Je ne voulais pas, mais je l'ai quand même suivi. Je ne savais pas pourquoi elle voulait m'apercevoir sans que je le sache. Ce comportement me semblait d'une telle bassesse que j'avais honte pour elle.

Pendant presque deux mois, notre situation continua, mais j'étais pleine d'amertume. Une nuit d'insomnie où j'étais à bout j'ai écrit une lettre à Jean. Il l'a lue le matin même devant moi, dans notre lit, et ce faisant il m'a dit : « Je sais ce que tu peux éprouver ». Il a accepté ce que j'avais exprimé.

La situation a duré jusqu'à la fin de cette période de deux mois.

Je me souviens de la dernière fois qu'il est venu chez moi. Il avait l'air très fatigué. Il me dit « Je ne dors plus, ni le jour ni la nuit ». Sa femme ne cessait de le tourmenter, pourtant l'affaire aurait dû être classée pour elle puisqu'elle pensait avoir réussi à l'empêcher de voir son fils. Il a ajouté : « Tout le monde est contre moi, la famille de ma femme, mes amis ». Il se confiait à moi, il ne se rendait pas compte

que je n'étais pas responsable. C'était à lui de résoudre ses problèmes, je ne pouvais le faire à sa place. Déjà, je me concentrais trop sur lui. Puis il a eu un entretien avec ma mère, en qui il avait une grande confiance. Il lui a dit tout ce qui le tracassait et il a ajouté : « Je suis dans un piège dont je ne peux pas sortir ». Il demandait conseil à ma mère, sur ce qu'il devrait faire. Ma mère a répondu qu'elle ne pouvait le conseiller, c'était à lui de surmonter ses problèmes tout seul. Et elle a ajouté : « Pourquoi avoir mêlé votre femme à tout cela ? » Il a répondu : « Je ne savais pas comment elle était, je l'ai seulement découverte ». Triste découverte. Ce jour-là, nous avons vu combien il était malade.

Quelques jours après, je suis allée voir mon médecin traitant, car je me sentais vraiment déprimée. Je le connaissais depuis longtemps. Ma mère l'avait mis au courant de la situation. Lui qui me connaissait très bien était scandalisé qu'on m'ait traitée d'intrigante. Il disait « Elle, une intrigante ? C'est tout à fait le contraire : elle s'est fait toujours rouler à cause de sa générosité ».

Je suis allée le voir : il était devenu psychiatre entre-temps, mais pour moi cela ne comptait pas. À cette période, aucun psychiatre ne m'inspirait confiance, ni même celui à qui je m'étais tant confiée. Quand je lui ai dit que pour moi, il n'était pas psychiatre, il m'a rétorqué : « Vous avez raison, je suis un faux psychiatre ! » Il m'a dit cela en souriant.

Et là, je ne pouvais parler, j'étais trop lasse, je pleurais. Il me dit : « Je ne vous ai jamais vue dans cet état de dépression. Il faut vous soigner énergiquement ». Il voulait que j'arrête le travail, mais j'ai refusé. Puis il dit en parlant de Jean : « Vous savez qu'il est parti en Amérique ». J'avais vu Jean quelques jours avant. J'étais tellement lasse que je n'ai eu aucune réaction.

Pourtant ce départ était bizarre. Laisser soudainement sa femme, ses enfants, sa clientèle. Sans penser à moi ni à mon fils, comme si cela ne comptait plus, comme si je n'existais plus. Pourtant, je savais que s'il avait eu l'intention de partir il me l'aurait dit. Il a toujours été sincère dans ses intentions, quitte à me faire subir un grand choc. Je me souviens qu'il m'avait dit lors de notre dernière rencontre : « Je ne peux pas te fixer de jours, mais je reviendrais te voir. Attends-moi avec confiance, souris-moi ! » Mais j'avais été trop lasse pour y porter attention.

Le traitement que m'avait prescrit le médecin m'a fait un peu sortir de la dépression. Je continuais à travailler. À cette période, je travaillais la journée, car on me trouvait fatiguée pour m'imposer la nuit. Cela a duré quelques semaines. Puis j'ai eu une vision : j'ai vraiment vu Jean malade et très malheureux, et j'avais la conviction profonde de ne pas me tromper ; ce pressentiment était fondé.

Et tout d'un coup, le choc fut trop grand. Lorsqu'on est trop concentré sur un problème, une petite partie du cerveau travaille trop et le reste est endormi !

Quand cette concentration est trop grande et qu'on ne peut trouver qu'une solution, alors il se produit une sorte d'explosion et tout devient incohérent. Pour la première fois de ma vie, je perdais ma lucidité. Je ne me souviens de rien, ce que j'en dis est ce qui m'a été rapporté par mon entourage. Je faisais toutes sortes de choses étranges ; je n'étais pas du tout méchante, mais au contraire, très gentille. Ma famille croyait que cette fois-ci j'avais perdu la raison. Il était, paraît-il, impossible de me faire comprendre qu'il fallait que je cesse de travailler. C'était pour moi une obsession : surtout travailler.

Je me souviens seulement que je me suis trouvée dans le bureau du directeur de ma clinique et qu'il a téléphoné à mon psychiatre. Mon comportement devenait tellement anormal que tout le monde devait s'en rendre compte. Heureusement qu'il restait en moi quelque chose de mécanique pour travailler et que je n'ai pas fait de trop grosses "bourdes médicales". Mais je le répète, de tout cela je n'ai aucun souvenir.

Le lendemain, on m'a emmenée voir le psychiatre dans la clinique où j'avais été hospitalisée. Je pense qu'il ne devait pas y avoir de place libre, et je suis retournée chez moi. Mais mon psychiatre a réellement vu dans quel état j'étais et pensait sans doute m'hospitaliser au plus vite. Il m'a bien sûr prescrit un arrêt de travail et ma famille devait téléphoner quelques jours plus tard pour m'hospitaliser au cas où mon état ne s'améliorerait pas.

Cette perte de lucidité complète a duré deux semaines. Mais ce n'était pas une simple confusion mentale. Il s'était produit en moi un électrochoc naturel, si violent qu'il a fallu deux semaines pour que je m'en remette. Et là, j'ai tout à fait retrouvé mes esprits, avec la conscience de moi et de ce qui m'entourait, de mes res-

ponsabilités. Quand j'ai réalisé que les portes de la folie auraient pu s'ouvrir pour moi et que j'aurais pu sombrer complètement dans cet abîme, j'ai ressenti un très grand choc, et toutes mes forces naturelles sont entrées en jeu pour me préserver. Cela s'est passé en moi, en dehors de la volonté consciente de guérir. Il s'est agi du début de ma guérison, car il n'y avait jamais eu de guérison totale. Peut-être fallait-il chercher dans l'enfance l'origine de cette maladie. Les symptômes se sont manifestés par la suite de circonstances si contraignantes qu'elles ont fait éclater mon "moi" profond.

Je suis retournée chez mon psychiatre et là il n'a peut-être pas compris comment j'avais retrouvé ma lucidité, mais il l'a vu. Il n'a plus parlé d'hospitalisation. Il m'a simplement dit : « Vous êtes fatiguée, vous avez besoin de partir et de vous reposer, je vous envoie en maison de repos ». C'était une bonne décision. J'avais vraiment besoin de partir, de me retrouver seule, pour me reconstituer une âme et une personnalité en quelque sorte.

À cause de retard administratif, je n'ai pu partir immédiatement. Malgré la peine que j'éprouvais de quitter mes enfants, je sentais que c'était la solution. Dans cette perspective, déjà je pouvais me concentrer davantage et laisser pénétrer en moi vraiment tout ce qui est vivant et dont j'avais le plus grand besoin. La communication avec l'entourage s'était refaite. Je n'étais plus reliée au fond de mes pensées, ou plutôt de mon obsession : celle de Jean.

Il était question que je parte dans une maison de repos située dans l'arrière-pays niçois. Une maison isolée, perdue dans les pins. Je la connaissais pour l'avoir déjà visitée et me réjouissais de cette solitude relative. Ayant de la famille dans la région, mon isolement ne serait pas total.

Je me souviendrai toujours du moment où je suis partie pour Nice. Mes filles ainsi que mon beau-frère m'ont accompagnée à la gare, je ne voulais pas que Moïse me voie partir. Malgré toute la peine que j'en ressentais, je préférais le laisser seul dans les bras de sa mamie. Je suis sûre que ce départ l'aurait frappé. Il est extrêmement sensible et impressionnable et je voulais à tout prix lui éviter un nouveau choc. Je le surveille toujours avec un peu d'inquiétude, craignant qu'il ne ressemble trop à son père. J'essaye de l'armer pour la vie, mais toujours sa nature in-

quiète revient. C'est un petit extrêmement intelligent, mais d'autre part beaucoup trop concentré. Je fais tout pour qu'il s'épanouisse dans le calme, et c'est pourquoi j'ai voulu lui éviter cette vision de moi disparaissant dans une grosse bête toute noire faisant beaucoup de bruit. Il faut dire que Moïse a toujours eu horreur du noir.

Seules mes filles étaient donc sur le quai. Elles étaient assez grandes pour comprendre que je devais partir. Avec mes filles, j'ai toujours eu une communication facile. Je les ai élevées dans l'amour et la confiance, la sécurité et la compréhension. En apparence, n'importe quel psychologue aurait dit que je les avais choquées, mais en réalité je crois qu'elles ont bien compris que leur mère allait au-delà des apparences sociales, qu'elle allait jusqu'au fond des choses et compte tenu de leur jeunesse, elles en étaient presque fières.

Il faut dire que depuis le départ de leur père, elles se portaient plutôt mieux, et il n'y avait aucune tension à la maison. Nous vivions heureuses et unies, sans barrières parentales. Elles me confiaient tous leurs petits problèmes d'adolescentes, et cela avec une telle sincérité qu'il m'était facile de les aider. Quant à leur père, je n'ai jamais mis de barrière entre lui et mes filles. Il venait à la maison et sortait avec elles à son gré : cela restait important pour leur équilibre.

Nous étions donc réunis sur ce quai de gare : moi, un peu triste de partir, et mes filles, me manifestant facilement leur affection, m'installant dans un coin très tranquille du compartiment : nous babillions comme trois amies.

En face de moi, un homme d'apparence tranquille observait la scène avec intérêt. Il faut dire que mes filles sont de vrais rayons de soleil qui ne passent jamais inaperçues.

Enfin, le train s'ébranle... Dernières recommandations à la hâte :

« Repose-toi Maman, reviens vite ! » et des bras qui s'agitent et qui deviennent de plus en plus petits. Je laisse avec tristesse mes petits soleils, mais je sais que ce départ est raisonnable. Je me retiens pour ne pas pleurer. Pour calmer ma nervosité, j'allume une cigarette, puis une autre, comme j'ai l'habitude de le faire quand je suis un peu nerveuse. Puis, je suis arrêtée par le regard de l'homme assis en face de moi et qui m'observe depuis le début. Il émane de lui une grande bonté, faite d'in-

telligence et de simplicité. Alors que je me pose des questions sur la nature de son intérêt, il engage la conversation d'une façon très banale. Mais ce n'est pas le ton badin de celui qui s'ennuie et qui espère passer le voyage plus vite en galante compagnie. Non, je perçois une motivation d'un autre ordre, sans vraiment savoir pourquoi. Peut-être un regard différent des autres, un ton un peu plus pénétrant. Quoiqu'il en soit, nous voilà vite engagés dans une conversation qui n'a rien d'anodin. À ma grande surprise, il attaque soudainement :

« J'ai engagé une conversation avec vous parce que je vois à la manière dont vous tenez votre cigarette que vous avez des problèmes psychiques. Je suis psychiatre. » Je suis étonnée en constatant à quel point les circonstances se rient parfois des gens.

Je lui ai juste dit que je partais en maison de repos et que je suis infirmière. Mais en entendant cela, je m'engage dans un dialogue plus profond avec lui. Je ne le connais pas, et lui non plus : il s'ensuit une conversation profonde, mais anonyme. Quelquefois on se sent plus à l'aise dans des situations peu courantes. Je lui dis : « Le père de mon fils lui aussi est psychiatre ». J'ajoute : « Mais je pense qu'il est malade pour l'instant ».

Il semble porter quelque intérêt à ma remarque et me demande des précisions. Je lui précise que Jean en effet habite la même ville que moi, mais que pour l'instant il n'est pas là. Il a fait courir le bruit qu'il est en Amérique.

Mon compagnon de route m'arrête : « Vous n'auriez pas da me dire cela, car maintenant je suis fixé. J'avais quelques doutes, mais cette précision les lève. Je ne le connais pas personnellement, mais j'ai eu récemment l'occasion de le voir. Il y a quelques jours, j'étais en Suisse, et nous avons même discuté de son cas avec d'autres confrères. Il est actuellement soigné là-bas pour dépression aiguë à tendance suicidaire. Ne me dites pas son nom, je ne le vous dirai pas, mais je suis sûr de savoir de qui il s'agit ».

Il m'a fait une telle description de Jean que j'ai compris qu'il ne se trompait pas. Ma fierté de mère se manifestait alors, et je m'apprêtais à lui montrer la photo de mon fils. Et je sortis une magnifique photo de Moïse, curieuse de sa réaction. Il la regarda longuement puis me demanda « Il a vos yeux ? ». Je répondis : « Non, il

a les yeux de son père ». Il me répond : « En effet », comme je l'attendais parce que la ressemblance est frappante : Moïse a tout à fait les yeux de son père.

C'est quand même extraordinaire, j'avais raison dans mon pressentiment, Jean était malade.

Le voyage s'est poursuivi et ce fut bien agréable de discuter comme cela de choses et d'autres. À son tour, il me faisait part des problèmes et des joies aussi qu'il rencontrait dans son travail. Pour finir, il me dit en descendant : « Moi qui m'attendais à subir un voyage long et ennuyeux dans le train » (sa voiture avait eu des ennuis mécaniques). « Mais cette conversation a été passionnante ». Nous avons parlé cinq heures d'affilée. Nous nous sommes dit au revoir simplement comme deux inconnus que la vie avait rapprochés un instant.

Après réflexion, cet homme pouvait se tromper pour la Suisse. À son départ, ma mère et moi-même nous avons vu Jean effectivement malade. Pour l'Amérique, je l'ai su plus tard, cela était exact ; il a parcouru tous les pays d'Amérique du Sud en vue d'écrire un livre de recherches sur l'ethnologie de ces pays.





# Arrivée en maison de repos

Il faisait un temps splendide lorsque j'arrive à la maison de repos, perchée sur les hauteurs de l'arrière-pays niçois. L'endroit semblait idéal ; cette nature contribuait à me communiquer une profonde envie de détente et d'oubli... De la fenêtre de ma chambre, j'avais une vue magnifique, je dominais une pinède. Il n'y avait pas âme qui vive.

Bien que n'étant pas seule dans ma chambre, je pouvais assumer mon besoin d'indépendance et de solitude. Ma compagne de chambre, en effet, était d'une nature paisible et compréhensive. Sa compagnie était un agrément. Je trouvais une sorte de volupté dans cette solitude dont j'avais un besoin impérieux. Car au fond l'être humain est seul et on peut se trouver et se découvrir que dans cette solitude qui mène à la méditation.

J'avais besoin de me retrouver complètement. Je m'étais trop donnée, or quelques fois, pour apprendre à surnager, à survivre, il faut savoir être un peu égoïste. C'est de cette preuve que j'avais besoin et j'en étais nettement consciente. Faire le point, ne serait-ce qu'en libérant mon esprit de tout de qui l'avait tourmenté jusqu'ici.

Je sentais bien que mon « moi » profond avait été déformé, que j'avais même failli le perdre parce que je m'étais trop donnée à Jean.

Il avait été déformé par tous les chocs et influences que j'avais subis. Chacun avait voulu imprimer sa personnalité et finalement tout avait craqué. Je connaissais à peine la psychologie, mais instinctivement, j'ai fait tout ce qu'il fallait pour retrouver mon équilibre, me couper, me récupérer. Il n'y avait pas de plâtre pour l'esprit

et pourtant il faut quelquefois le tenir à l'écart des chocs comme on le fait pour un membre malade. Déjà, je ne me concentrais plus, mais dans cette solitude je me suis tournée vers la méditation qui est toute autre chose. L'esprit paisible je me dégageais de tout ce qui diminue le champ de conscience, et je me suis retrouvée « moi ». Plus tard j'ai lu ce propos bien significatif de cet état dont je parle : pas de concentration, mais la méditation ; la méditation est un flotteur de l'esprit, une ouverture passive et calme. Il s'agissait d'une véritable « digestion mentale » où furent assimilés puis intégrés à ma personnalité tous les chocs subis.

Au bout du compte je ne gardais qu'un esprit d'amour enrichi par toutes les expériences passées, heureuses ou douloureuses. La lutte avait passé. « L'amour ne regarde pas avec les yeux, mais avec l'âme » ; c'est vrai, délivré de l'esprit maladif de Jean, mon amour était devenu calme, paisible et d'une grande intensité.

J'ai analysé Jean tel qu'il était, avec son apparence glaciale qui m'effraya. Mais je savais que cette apparence n'était qu'une défense. Il était en conflit avec lui-même. Psychiquement il n'était pas aussi fort qu'il le paraissait pour tout. Il était pourtant extrêmement intelligent, peut-être un peu trop. Fallait-il le regretter ? En tout cas, j'avais peur de retrouver cette même fragilité dans mon fils. Par ailleurs il avait en lui une extrême finesse que j'avais découverte et aimée, mais il était trop faible. À cause de cela même il était amené à jouer des rôles cyniques. Je reconnaisais qu'avec moi il semblait avoir agi comme un salaud. Il était en conflit avec lui-même, trop faible pour prendre seul une décision. Sa femme avait crié plus fort que moi, il lui avait cédé, mais à cause du conflit que cela avait créé il était tombé malade.

Mais je le connaissais dans toute sa profondeur, car avec moi seule il ne jouait pas de rôle. Il était resté un enfant couvé, un irresponsable n'ayant jamais à faire face à des responsabilités profondes. La facilité et l'inconscience dans lesquelles son entourage proche l'avait entretenu l'avait empêché de réaliser sa maturité d'adulte. Il a toujours été dans une situation fautive vis-à-vis de lui-même. Un jour, son seul ami, qui est pédiatre, m'a dit : « Je sais qu'il n'a aucune maturité, sa femme incarne une mère, mais il a tellement besoin d'une mère ! »

Comment pouvait-il trouver cela normal, lui dont le rôle était d'apprendre aux mères à élever leurs enfants afin qu'ils deviennent des adultes indépendants ? Mais il était aveuglé par l'intelligence de Jean, et lui pardonnait tout, même de se conduire comme un salaud.

Une fois, excédée, j'avais posé la question à un ami : « Vous trouvez cela normal, vous, qu'un homme ait encore besoin de sa mère à quarante ans ! »

Jean et sa femme n'avaient jamais formé un couple : comment pouvait-il connaître l'épanouissement ?

Cet épanouissement, il l'a connu avec moi ; pour lui j'étais réellement sa femme qui l'avait amené au sommet de sa vie d'homme. J'étais aussi la mère de son fils. Tout cela il le reconnaissait bien, mais parfois cela devenait gênant et il préférait essayer de la chasser de son esprit. Quelques temps avant qu'il ne tombe malade, il me disait avec le plus grand sérieux et très convaincu : « Tu es une sorcière, tu exerces un pouvoir sur moi ».

Pauvre Jean, comme il se torturait l'esprit : je ne suis pas une sorcière, mais je l'aime de toutes les fibres de mon être sensible, et ce pouvoir c'était cet amour si grand qui nous unissait.

Je reviens à ma petite maison de repos perchée dans les pins. À proximité, il y avait un petit bar qui faisait dancing l'après-midi. J'y suis allée pendant quelques temps, quelques garçons m'invitaient à danser, je ne refusais pas. Mais je ne voulais pas aller plus loin, aussi ne comprenaient-ils pas mon comportement détaché. Ceci dit, sans vouloir juger, beaucoup de femmes de ma maison de repos allaient facilement plus loin.

Pourtant, j'aurais voulu faire une expérience sexuelle pour me détacher de Jean. Mais je ne pouvais pas, j'appartenais à Jean. C'était comme si ma sexualité s'était endormie avec lui. Aussi me suis-je peu à peu éloignée de cette ambiance pour retrouver ma solitude. Quelques-uns ont persisté dans un contact amical et cela s'est terminé ainsi, sauf pour un seul avec qui j'ai gardé quelques contacts. Je pense que j'ai poursuivi cette relation parce que j'y retrouvais le passé.

Coincidence, c'était le fils d'un hôtelier du pays, hôtel où logeait mon premier Jean quand mon frère l'avait rencontré. Il se souvenait de lui, il l'avait même trouvé bizarre...

Il faut que je parle aussi de mes rapports avec la famille. Tous près d'ici habitait l'ex-femme de mon frère, j'avais gardé de très bons contacts avec elle et ses deux enfants que j'aime beaucoup.

Ma nièce dont j'ai déjà parlé avait à cette époque dix-sept ans. Elle aurait pu mal finir, vu la séparation de ses parents. Au contraire, elle avait trouvé son équilibre en restant très saine et très lucide. Elle aimait venir me voir le matin à la maison de repos pour passer un moment avec moi. Déjà quand elle était à Sanary, il nous arrivait de passer une partie de la nuit à discuter devant une tasse de thé. Nous passions tout en revue, et très jeune elle avait une idée du monde.

Ici, nous avons des discussions merveilleuses, tout en nous bronzant au soleil. Elle me disait : « Il n'y a qu'avec toi que je peux parler comme je le fais, tu es ma tante préférée ». Je pense qu'elle était contente de trouver une oreille attentive. J'ai découvert finalement que nous nous ressemblions beaucoup, physiquement et dans nos conceptions. Elle avait revu mon premier Jean, qui lui avait dit : « Tu sais, tu deviens belle comme ta tante ! », et lui avait demandé des nouvelles de moi. Mais elle avait répondu évasivement, elle n'était pas rassurée, le trouvant bizarre.

C'était curieux de retrouver en ma nièce une partie de moi-même, elle se passionnait pour tout ce qui touche à l'âme, à l'humain. C'est pour cela que nous avons eu des conversations si passionnantes. Et par-dessus tout elle avait le sens de l'humour... Cet humour que Jean avait découvert en moi. Même en parlant des choses les plus sérieuses nous éclatons de rire comme nous le faisons autrefois avec Jean quand il arrivait à quitter son masque et qu'il se détendait de si bon cœur.

Ces explosions de rires sont bonnes et nécessaires, elles sont signe de vitalité profonde.

En la revoyant, je me suis remémoré un incident de mon enfance. Je devais avoir 12 ans à cette époque et je fréquentais un mouvement de jeunesse qui s'était donné pour but de distraire pour Noël les détenus de la prison de Nice, ville où

j'habitais à l'époque. Pour ce faire, nous avons préparé le plus sérieusement du monde une pièce comique, mais le public restait froid et indifférent. Notre but semblait vraiment irréalisable, quand soudain un petit incident technique changea le cours des choses. Je devais remettre un petit flacon à l'un des acteurs : au dernier moment, nous nous aperçûmes que nous avions complètement oublié cet accessoire. « Tant pis », dit notre responsable, boy-scout un peu revêché, « un verre fera l'affaire, tu remettras ce verre à la place du flacon ». « Bien » me suis-je dit.

J'entre en scène et au moment de dire ma réplique : « Prenez ce petit flacon », je suis prise d'un fou rire irrésistible à l'idée de la drôle de forme du flacon. On me rappelle dans les coulisses, ma chef me gronde, etc., j'essaye de reprendre mon sérieux, mais impossible, je retourne sur la scène, nouveau fou rire, mais cette fois la salle suit. Nouvelle sortie, nouveaux regards furieux de ma cheftaine. J'essaie une troisième fois. Au bout de la quatrième fois la salle était prise de fou rire, moi aussi.

Nous avons dû arrêter là — impossible de continuer —, mais nous avons atteint notre but. Ce public de jeunes la plupart avaient moins de vingt-cinq ans et je me souviens même qu'il y avait un condamné à mort. Ce public s'était détendu, avait ri, et nous pouvions aisément continuer le reste du spectacle auquel je ne participais pas. À la fin j'ai été très demandée et applaudie. Je n'avais rien fait : un bon rire communicatif de gosse, cela donne de la fraîcheur à une âme...

Et ainsi faisons-nous avec ma nièce. Il faut dire que chez nous, nous avons toujours beaucoup ri malgré les ennuis que nous avons ; c'était le sens de la fête, dont on parle souvent et qui fait cruellement défaut à tant de gens. Ainsi délaissée par Jean, responsable de mes trois enfants, après cet enfer qui m'avait amené aux portes de la folie, j'étais encore capable de rire... C'était un bon signe ! Je plains les gens qui ont tellement condamné leur âme de gosse, qu'ils ne savent plus que « rire jaune ».

Heureusement je n'étais pas encore là, j'avais gardé toute ma fraîcheur d'enfant et il m'en fallait pour aimer encore Jean, pour ne pas être basement intéressée ou violemment aigrie. Dans le fond j'ai toujours pensé, malgré les apparences, avoir fait le choix le plus judicieux. J'avais refusé de ruiner Jean : j'avais des soucis matériels, bien sûr, j'avais la charge de mes enfants, bien sûr, mais qui pouvait rire

au soleil sans arrière-pensée avec la conscience que j'avais tout donné ? C'était moi. Je n'avais pas triché, j'étais allée jusqu'au bout de notre amour.

J'avais aussi deux frères qui habitaient la région ; les familles nombreuses comportent des agréments. Ils étaient très gentils et très prévenants avec moi. Il ne faut pas oublier que pour eux, j'étais la petite dernière. Chaque dimanche, ils venaient me chercher pour m'emmener soit sur les hauteurs pour skier. Là aussi, je m'amusais comme une enfant, car après cette tension, je retrouvais toutes les joies simples de la vie, soit au bord de la mer. Je me régalais. J'avais appris à aimer la vie et la nature qui sont en soi si belles. C'est peut-être cela, être guérie. La vie m'avait tellement pesé auparavant.

Je peux même raconter une journée merveilleuse passée au bord de la mer avec mes frères et les filles de l'un d'eux. J'aspirais à pleins poumons. Mes nièces étaient charmantes.

Nous étions toute une équipe : les hommes pêchaient, les dames discutaient et la bande d'adolescents piaffait à l'idée de découvrir un monde merveilleux : « Viens avec nous ! », suggère une amie de mes nièces. Je rétorque en souriant : « Mais sais-tu que moi aussi je fais partie des mères de famille ? Il faut que je reste ici à discuter... » Et elle m'entraîne en riant. Et c'était vrai, je me sentais bien parmi ces jeunes à l'esprit ouvert.

Je faisais rire et parmi des choses mi-amusantes mi-sérieuses, je leur donnais quand même une idée de ce que je pensais de la vie. Pas de conseils, les jeunes ont horreur de cela, mais une façon d'être soi sans moraliser... J'ai senti que quelque chose passait entre eux et moi, peut-être ce même sens de l'absolu que partagent les jeunes. Je pressentais les choses de la vie un peu comme une salade russe, me sentant appréciée. Cela me donnait la joie de donner.

Je rentrais, heureuse, mais aussi quelque peu languissante. Toute cette belle journée me rappelait un peu mes filles. Qu'il serait doux de rentrer à la maison heureuse et guérie... et mon petit Moïse qui me manquait terriblement...

J'arrive par le train. Sur le quai m'attendaient mes deux filles, le mari de ma sœur avec Moïse dans les bras. Mon bébé ouvre de grands yeux étonnés et dit :

« la grosse toto ». Puis dans un cri qui me va droit au cœur : « Maman ! ». Je le prends dans mes bras et le couvre de baisers. Comme je suis heureuse de le retrouver, lui et mes filles qui me sautent au cou ! Elles sont très heureuses aussi. Bien que j'ai écrit très souvent, on sentait que je leur avais manqué. On sentait que toute ma famille était heureuse. J'étais transformée, pleine de santé. J'étais très bronzée et cela me donnait bonne mine.

Je m'étais retrouvée pleinement moi-même enrichie. Je n'avais plus besoin de jouer de rôle. Je n'avais plus besoin de m'affirmer. Par la recherche profonde de moi-même faite avec beaucoup d'humilité, j'ai pu m'accepter et voir toutes choses sous un angle de bienveillance et de compréhension. Le secret que j'avais si longtemps cherché m'avait été révélé. la source du bonheur était au plus profond de mon être intérieur. Il était nécessaire de la trouver pour y puiser les forces nécessaires.

Ce bonheur et cet amour que je ressentais se communiquaient magnifiquement à ceux qui m'entouraient : le bonheur de donner, d'apporter aux autres. Le secret c'est de découvrir un équilibre intérieur dans un monde déséquilibré.

C'est donc avec beaucoup de joie et d'amour que j'ai retrouvé toute ma petite famille, consciente de mon rôle de mère, de mes responsabilités.

Je suis retournée à la clinique, mon psychiatre lui aussi m'a trouvée transformée. Je me sentais apte à reprendre mon travail.

Mais à cause de cette confusion mentale passagère, il a été obligé de certifier que j'étais apte physiquement et mentalement à reprendre mon travail d'infirmière de nuit. La nuit, les responsabilités sont plus grandes, et puis il faut bien le dire, bien que je n'attache que peu d'importance à l'argent, nous étions mieux payées et je pouvais ainsi faire vivre plus largement toute ma petite maisonnée. Mes filles ne me réclamaient jamais rien, mais j'aimais les gâter, les habiller. Quant à mon Moïse, j'aimais qu'il soit beau comme un soleil.



# Reprise de mon travail

À la clinique où je travaillais, tout le monde m'a trouvé transformée. Le directeur m'a même dit : « Restez toujours belle comme vous l'êtes ». J'étais heureuse de retrouver mon travail et les malades. J'avais beaucoup à donner, j'étais gentille, mais je n'avais aucun mérite, c'était pour moi naturel. En général les malades m'aimaient beaucoup.

Une nouvelle infirmière ne m'était pas très sympathique. J'ai essayé d'avoir un contact avec elle et j'ai très vite compris que c'était impossible. Pourtant j'essaie d'accepter les gens tels qu'ils sont, avec gentillesse, mais aussi un certain détachement. À la même époque, j'ai été amenée à lire un livre de psychologie et je me suis aperçue avec stupéfaction que j'avais trouvé seule le chemin de la délivrance.

L'auteur du livre préconisait les méthodes que j'avais suivies d'instinct. Bien sûr, les motivations profondes des individus étaient mieux analysées que je ne l'avais fait, mais j'avais bien saisi.

Les lois primordiales et simples de la psychologie, je les avais découvertes en moi et elles m'avaient guidée. C'est ce qui, je crois, m'a donné l'envie d'écrire. J'avais besoin d'exprimer ce que j'avais si violemment ressenti. J'avais longtemps écrit et Jean qui m'avait connue et aimée par mes lettres m'avait dit qu'il n'en avait jamais reçu de si extraordinaires. Mais il ne m'était jamais venu à l'idée d'écrire, et maintenant, j'en ressentais le besoin.

Ce n'est pas vraiment un livre que j'écris, mais plutôt le témoignage vivant d'une quête de vérité et de pureté. Je ne sais pas si ce livre aura une valeur pour les autres. Mais mon espérance est d'amener les gens à méditer sur eux, car ils peu-



vent être amenés à vivre dans d'autres expériences la trame de ce que j'ai vécu moi-même. Je pense que l'être humain pour se trouver a besoin de la méditation.

Quant à la femme de Jean, il est vrai que je la plains. Elle doit me rendre responsable de la maladie de Jean et me haïr. Mais je sens que je ne suis pas responsable. À la base, il y a déjà un faux couple et je pense que par son manque d'amour elle a détruit son ménage, alors qu'elle aurait pu le préserver pour les apparences sociales qui sont si importantes pour elle et qui ne le sont pas du tout pour moi.

En acceptant et en réalisant ce qu'il manquait dans le couple, l'amour véritable. Jean avait besoin de cela sans égoïsme, lucidement. Je pense intensément à Jean, mais je ne fais rien pour le joindre. Car j'estime avoir fait tout ce que je pouvais. Je ne peux pas l'aider en ce moment. Symboliquement si quelqu'un risque de se noyer, et qu'il y ait un maître nageur, on ne peut que s'effacer, car autrement on risquerait de gêner le maître nageur dans son travail. Je crois être un peu dans cette situation...

Je ne peux penser intensément au sauvetage de Jean, mais je dois m'effacer. Le laisser dans des mains étrangères, mais plus compétentes, et je souhaite ainsi qu'il trouve et réalise sa voie tout seul. S'il se trompe de voie et qu'il ne revient pas, je serais très malheureuse pour lui, car ce sera sa mort psychique.

On ne peut pas se fuir soi-même impunément.

Ce n'est pas de l'égoïsme, car si je vis sans lui je serais beaucoup moins tiraillée, car je ne suis pas morte psychologiquement. Au contraire, je suis pleine de vie et d'amour.

S'il revient vers moi, alors je pourrais l'aider à se réaliser, car je le connais plus profondément qu'il ne se connaît.

Je vois tout cela lucidement et très clairement : bien sûr je l'aime malgré tout, il est le père de mon fils bien-aimé. En moi, évidemment, existe une attente, mais une attente paisible, ouverte, pas obstinée. Tout en n'étant pas du tout sûre que Jean revienne vers moi et son fils.

Bien au contraire ! Ce serait peut-être trop merveilleux pour que cela puisse se réaliser.

Je ressentais ce besoin d'écrire mes expériences passées et vécues si intensément. Heureuses ou malheureuses. Les expériences malheureuses ne sont jamais négatives, au contraire : elles sont très enrichissantes.

Perdre pour mieux gagner, cela peut paraître étrange. Pourtant c'est une grande vérité des choses de la vie : une image très significative « comme l'or perd au feu ce qu'il a de vil ». il devient plus pur, plus enrichissant. Je parle de richesses de l'esprit, beaucoup plus importantes qu'aucune richesse terrestre ne peut remplacer.

Dans les moments de calme, en salle de soins au lieu de lire, j'écrivais. Faisant 12 heures d'affilée, un travail intensif, nous avions droit à trois heures de repos, à tour de rôle. Quand cela était possible, je les ai passées à écrire.

Les vacances étaient proches : des travaux faits dans la clinique, un certain nombre de chambres non disponibles, nous étions moins bousculées.

Mais je repensais que la vie, les circonstances peuvent séparer deux êtres qui s'aiment, mais seulement physiquement. Car psychiquement, je suis plus près de Jean et lui l'est de moi-même. Même si elle le garde près d'elle tout le restant de la vie. Quand on a partagé une telle communion dans l'amour et le bonheur, dans l'attente d'un enfant inespéré ; le fruit de notre amour, rien, ni personne ne peut salir ça.

Je reviens au sujet de mon ex-mari, je sais qu'il m'a toujours défendue auprès de mes filles dans les moindres critiques. Quand j'avais des problèmes avec elles, étant trop faible pour les résoudre, lui se chargeait de les raisonner, sans les brusquer, les conseillait pour leur bien tout en me soulageant. Ce serait trop difficile à expliquer, mais nous ne pouvions plus vivre ensemble. Mais je l'estime profondément, et je suis persuadée de la même chose de son côté. Je peux compter sur lui pour mes filles dans le présent comme dans l'avenir. Je lui en suis profondément reconnaissante.

Heureusement pour moi, je fais partie d'une nombreuse famille. Mes enfants ont toujours été entourés d'amour, d'affection et de sécurité. Tout proche de moi logis, réside ma sœur aînée ainsi que son mari. Ils n'ont pas d'enfants et adorent mon fils. Moïse a besoin d'un homme, et le tonton adoré de mon petit Moïse dé-

crocherait la lune pour lui. Ils habitent dans un quartier résidentiel où il n'y a que des villas avec des jardins, un lieu très calme et pourtant presque en ville. Là, mon fils peut se défouler, jardiner, il adore cela. Son tonton le gâte terriblement : rien n'est trop beau ni trop cher pour mon fils. Je bénis Dieu d'avoir donné à mon fils un tonton plein d'amour pour lui.

Mais en revenant à mon travail, je me suis aperçu que tout n'était pas si rose que cela. En effet, j'ai appris un peu plus tard ce que mon comportement avait pu faire naître dans des esprits bornés la mesquinerie et la méchanceté.

Je n'en veux pas à ces personnes. Je pense qu'elles sont plutôt à plaindre. Avoir l'esprit bloqué dans le sens négatif par des défauts tels que la jalousie, la méchanceté, la mesquinerie est vraiment lamentable.

Il y a de si belles choses à découvrir dans la vie, avec un esprit largement ouvert, rempli d'amour, de compréhension. J'ai dû subir tout cela. C'est un terrain où je ne saurais pas me défendre, car je ne le connais pas en moi. Pourtant des collègues bien intentionnées ont insinué auprès de mon Directeur que j'avais un comportement bizarre, déphasé.

Pourquoi est-il normal d'être gentille, aimer les malades, et surtout être trop consciencieuse ? Ce n'est qu'une allusion, à un comportement de malade mentale tout en se basant sur mes antécédents de dépressions.

Un matin, après une nuit épuisante de travail, il est permis d'être un peu fatiguée. Mon directeur m'aborde en me saluant, il engage un bref entretien : « Comment allez-vous ? Vous n'êtes pas trop fatiguée ? Quelques-unes de vos collègues m'ont dit que vous aviez l'air déphasée, dans le vague, que ce ne doit pas aller très bien ». Sur le moment, fatiguée et surprise, je n'ai pas réagi.

Une fois arrivée à mon domicile, j'ai réalisé les allusions faites sur moi. J'ai réagi : c'était trop grave pour mon métier d'infirmière, où j'avais pas mal de responsabilités.

J'ai contacté mon directeur par téléphone. J'ai exigé un entretien avec lui avec beaucoup de fermeté et d'assurance, le jour même. Par téléphone, je lui ai dit : « Monsieur, sur quoi se basent les allusions que vous m'avez faites ce matin ? Je

pense que vous ne trouverez rien à me reprocher dans mon travail d'infirmière. C'est très sérieux pour moi et grave. Là, vous mettez en doute le diagnostic d'un éminent psychiatre, qui n'a pas hésité à me faire un certificat d'aptitude à reprendre mon travail d'infirmière de nuit où on a plus de responsabilités. Au téléphone, il a essayé de se rattraper : « Ce n'est rien de grave, je vous ai parlé amicalement par souci pour votre santé. »

Mais j'ai tenu bon et j'ai voulu cet entretien, je voulais que tout soit net et clair. Alors il m'a dit : « Venez quand vous voudrez, vous savez que je vous estime beaucoup et que mon bureau vous est toujours ouvert ».

J'ai pris un taxi au même instant, sans avoir pris le temps de me reposer. J'arrive dans son bureau, il m'accueille avec un grand sourire, une poignée de main franche que je connais bien. Moi aussi j'ai toujours eu de l'estime pour lui. Ancien militaire, un aspect un peu brusque, impulsif. Mais ce que j'ai toujours apprécié en lui, c'est sa franchise, sa droiture. En sa fonction de directeur, c'est un homme juste et humain, j'étais en confiance pour cet entretien.

Il s'attendait peut-être à ce que je me défende contre toutes les mesquineries de mes collègues.

Je n'ai pas agi ainsi, je n'avais pas à me justifier, n'ayant rien à me reprocher.

J'ai commencé par lui dire : « Monsieur le directeur, je vais vous parler d'une chose qui ne vous intéresse peut-être pas : la psychologie ». Il me dit : « Au contraire cela m'intéresse beaucoup ! » Je lui ai fait tout un exposé, comment j'avais réalisé toute seule ma guérison. Et elle était d'autant plus profonde qu'elle s'était réalisée en moi, sans l'influence de qui que ce soit.

J'ai beaucoup de mémoire, il m'avait dit avant, lorsque je commençais à être fatiguée : « Dans ces maladies il y a beaucoup de rechutes ». Je lui ai rappelé ces propos.

Là, il me dit : « Si vous prenez tout à la lettre ! » « Mais non, Monsieur, c'est sérieux ». Je lui explique que quand il y avait rechute, il n'y avait pas eu de guérison réelle. Je l'ai pensé en silence pour ne pas trop amplifier cette affaire. Il a agi impul-

sivement. Car par de simples insinuations, si je n'avais pas été convaincue de ma guérison, je risquais de retomber dans la maladie.

Je lui ai remis en mémoire ce qu'il m'avait également dit antérieurement à cette époque : « Vous n'avez peut-être pas assez de volonté ». À ce sujet, j'ai tenu à préciser cette idée fausse que la plupart des gens se font de la volonté.

La volonté vraie est faite d'efforts lucides et conscients. Si on réalise vraiment cela en nous, alors je pense que la volonté vraie n'a pas besoin de s'affirmer, même de se voir. Elle est en nous, nous conduit vers les choses conscientes de la vie.

Je n'ai pas eu le temps de lui faire tout un exposé sur toutes les manifestations dont ressort la vraie volonté. Mais je crois en avoir souligné les choses principales. Car il me dit : « Je ris intérieurement ». Il a révisé son jugement sur moi : « Vous avez de la volonté ».

Pourtant je sais que cela ne se voit pas. Je suis d'apparence fragile et effacée. Pourquoi ? Je ne me sens pas le besoin de m'affirmer. Je suis simplement moi, avec mon naturel, ayant acquis une connaissance profonde de mes possibilités ; je connais mes limites psychiques et physiques, je ne dois pas les dépasser, car ce serait retomber dans le déséquilibre.

Par honnêteté et sincérité, je lui ai dit que j'écrivais un manuscrit. Mes collègues voyaient bien que j'écrivais. Elles auraient été trop heureuses de lui dire, pensant me nuire. Pas toutes heureusement, car j'ai de bons rapports avec plusieurs collègues, de l'amitié sincère avec quelques-unes. Malheureusement les autres entretiennent envers moi des sentiments mesquins et purement gratuits ; pourquoi ?

En parlant à mon directeur de ce manuscrit, je lui dis : « Je ne pense pas que ce soit nocif à mon travail, puisque ce que j'écris est le climat intérieur d'amour, de paix, de compréhension, la joie de se donner aux autres, le sens des responsabilités, un peu de psychologie ». « Tous les sentiments que devraient posséder les infirmières ! » Cette dernière phrase, je ne l'ai pas prononcée. Mais c'est triste de voir le manque d'amour et de psychologie de certaines infirmières.

Il me répond : « Vous avez raison, ce ne peut pas être nocif ».

Je ne lui ai fait lire que l'introduction de mon manuscrit. Il m'a dit : « Vous ne vous rendez pas compte des richesses que vous possédez en vous ; c'est merveilleux que vous puissiez écrire un livre ! vous êtes bien au-dessus de toutes les mesquineries ; vous avez ma confiance ».

Ce que j'attendais, car je ne peux pas travailler dans un climat de suspicion.

Comme je l'ai dit auparavant : pour moi, il faut que tout soit clair et net. Il ajoute : « J'espère que je serais le premier à lire votre livre ». J'espère ne pas le décevoir, comme j'ai l'espérance de ne pas décevoir les gens qui liront mon livre.

De toute façon, malgré cela, moi je sentais que je devais l'écrire.

Je ne parlerai pas des mesquineries que j'ai dû subir, ce serait trop long et pas du tout intéressant.

Mais j'analyse les gens, je comprends leurs raisons profondes tandis qu'ils n'en sont même pas conscients. Je ne peux leur en vouloir, mais c'est triste de nourrir un esprit de jalousie mesquine et de méchanceté, non justifiée. C'est une grande pauvreté de l'esprit.

Je crois que mon entretien avec mon directeur a duré presque deux heures. Cela a été bénéfique pour moi : il m'a gardé sa confiance. Par la suite il m'a toujours défendue. Il a fait taire tous ces bruits et allusions fausses, nuisibles pour moi. Je lui serai toujours reconnaissante de m'avoir aidée et défendue. Je ne me tromperai jamais plus sur lui. Quoi qu'il puisse arriver. Je l'estimerai encore plus. Car je dois reconnaître que c'est dur à surmonter l'étiquette « malade mentale ».

Une nuit, avant de pouvoir faire taire toutes ces médisances, je me suis sentie très seule et chargée, j'ai éprouvé le besoin de parler à quelqu'un. Je me suis confiée à cette religieuse, expliquant ma situation ainsi que les circonstances dans lesquelles mon fils était né. Elle m'a répondu : « Personne n'a le droit de vous juger, Dieu seul connaît toutes choses, lui seul sonde les cœurs ».

Elle m'a demandé mon prénom, j'ai répondu que mon père me nommait Svietik, ce qui veut dire « Petit Soleil » en russe, elle m'a répondu : « Ce prénom vous va très bien : un petit soleil qui ne s'est pas éteint malgré la tourmente, il émane de vous une chaleur d'amour réconfortante pour les autres ».

Cela est inconscient, je n'en ai, aucun mérite : Dieu m'a faite ainsi.

Je suis consciente que cela est peut-être un défaut : ayant un sens critique très développé, par un processus mental opérant par association d'idées, ce qui me donne naturellement l'esprit de comparaison. Mon goût de l'analyse observe, ouvert sur toutes choses, m'ouvre une large perspective sur le vrai sens des situations et de la personnalité des gens.

Dans mon travail, les malades m'aiment beaucoup. Souvent, je ne peux l'expliquer, on se confie à moi, me demandant conseil. Pourquoi ? Cela est un mystère. Il est très délicat de donner un conseil, mais de nature intuitive j'ai aidé pas mal de personnes de cette manière. Je ne comprends pas moi-même, et toute surprise, je, m'entend dire : « Vous m'avez vraiment saisie ».

Cette suite d'événements, heureux ou malheureux, vécus intensément, constituaient ma vie.

Même au plus profond désespoir, on découvre que la souffrance morale qui s'intériorise dans notre être tout entier n'est pas négative. Au contraire, elle peut être très enrichissante.

Cela peut surprendre, pourtant c'est une grande vérité des choses de la vie. Remettre en question, recherche psychique de sa vérité, une évolution, une plus grande richesse personnelle.

Pour ma part, en écrivant, je n'ai rien calculé, loin de moi la pensée d'en faire un livre avec une structure bien établie.

Tout ce que j'ai écrit, j'avais besoin de l'écrire, cela est sorti du fond de mon être, sans aucun effort ni concentration, avec toute ma sincérité et mon naturel, qu'il soit bien ou mal. L'important est que je n'ai plus besoin de m'affirmer, mais de m'accepter telle que je suis. J'avais perdu mon « moi », mon besoin était de le retrouver. Une recherche de l'équilibre et de l'humanisme dans un monde tourmenté, car le propre de l'homme est le tourment. Le plus terrible enfer, cela peut-être nous-mêmes, car il n'y a pas de plus grande prison que notre psychisme. Si on a trouvé notre vérité, en accord avec notre « moi », alors là on a trouvé notre liberté, la seule, la vraie que personne ne peut enchaîner.

Une image symbolique de la vie vraie : « La vie est comme une mer agitée ». L'être humain cherche une bouée de sauvetage, il ne trouve jamais rien de précis, de constant de sécurité. Il a besoin qu'une main supérieure conduise sa destinée sans laquelle il se sent perdu. Au fond de son être, pouvoir puiser une force vive.

L'image d'une source intérieure qui reste toujours la même, qui ne dépend pas des circonstances extérieures. La tempête, la pluie ou la sécheresse peuvent passer, elle reste toujours calme ; son débit est le même.

Un esprit supérieur m'a guidé, découvrir cette source au plus profond, au-delà de mon propre « moi ». C'est là que je puise la fraîcheur que je ne puis trouver dans une société qui m'a agressée. Et avec une lucidité tolérante et généreuse, tournée vers les autres. La générosité et la bonté ne naissent pas d'un besoin intérieur, mais d'une puissance calme. Toutes ces expériences vécues m'ont donné la compréhension, car dans mon esprit toute lutte a cessé.

Et la gentillesse que je ressens ne vient pas d'une faiblesse : elle est le fruit d'une grande force intérieure que j'ai eu la grâce de recevoir. Guider et délivrer sur le chemin de la sérénité.

Ma vie, je l'ai jouée sans calcul, sans perdre le sérieux. Mais il ne faut pas jouer avec les autres, il ne faut pas tricher. Que peut être le temporel devant l'éternité ; il ne peut jamais se dépasser.

Quel bonheur de penser, de rendre témoignage.

« L'adversité ne ravit pas, mais procure l'espérance, l'espérance ne trompe point... »





# Généralités sur mon travail

La clinique où je travaille comme infirmière de nuit, de 20 heures jusqu'à 8 heures le matin, est spécialisée en chirurgie osseuse, renommée pour la notoriété des chirurgiens.

En chirurgie, surtout la nuit le travail est intensif pour les infirmiers, où les responsabilités sont plus grandes. On y pratique tous les jours de nombreuses opérations, pour la plupart importantes, qui demandent une surveillance postopératoire vigilante. Surveillance des tensions, des pouls tout au long de la nuit. Il ne passe pas une nuit où un ou plusieurs opérés sont en état de choc. Surtout chez les mères opérées du col du fémur, et même chez les plus jeunes.

Heureusement, avec l'expérience acquise, je prends mes responsabilités, sachant ce qu'il faut faire.

Ce n'est pas le sujet de mon livre, mais ce n'est pas croyable le nombre de fois où j'ai dû me battre avec la mort. N'ayant plus peur de prendre mes responsabilités, en sachant consciemment que ce que je faisais était pour le bien du malade, surtout quand sa vie était en jeu. Étant très consciencieuse, les anesthésistes me faisaient confiance. Mais je dois reconnaître que la nuit, pour deux infirmières toutes seules, les responsabilités étaient lourdes à porter.

Je peux dire que la nuit en chirurgie, j'aimais mon travail, me donner pour les autres, les reconforter. J'ai dû faire face à toutes sortes de situations, et les résoudre.

Dès 20 heures, revêtues de notre blouse blanche d'infirmière, avec ma collègue, nous prenions le relais de celles de jour, qui nous donnent les consignes les plus pressantes.

Ma collègue s'occupait des malades du premier étage, moi de ceux du deuxième, soit à peu près une trentaine de malades chacune.

Les opérés qui demandaient le plus de surveillance et de soins en général étaient pour mon étage. Pourquoi ? Je n'avais pas le temps de me poser la question. Avant tout, j'étudiais les dossiers et les rapports faits dans la journée, pour les opérés du jour.

Mon stéthoscope à mon cou, j'allais prendre leurs tensions, vérifiant où en étaient leurs perfusions, leurs pansements, s'ils ne saignaient pas trop. Nous avons beaucoup d'opérés de prothèse totale, soit pour l'arthrose, soit le col du fémur. Ce sont de grosses opérations, avec pertes de sang abondantes, d'où risques d'hémorragies. Ces opérés souffrent, suivant leurs tensions, il faut les calmer, rassurer la famille.

Après m'être occupée des opérés du jour, pour le plus urgent, je regagne la salle de soins. Il me faut préparer mon plateau de médicaments, calmants, somnifères, etc., mes piqûres pour les opérés qui souffrent encore, ceux qui sont nerveux, qu'ils puissent dormir, voir les dossiers de chaque malade, ceux qui sont sous Héparine, savoir les heures où je dois les faire. Piqûres pour les éthyliques, les cardiaques, les malades en insuffisance respiratoire, diabétiques, etc. Plus les prémédications du soir, pour les opérés du lendemain.

C'est une question d'habitude, rapidement j'ai en mémoire tous les soins à faire, à chaque malade. Car il faut être rapide, efficace, les malades m'attendent avec impatience. Tout est prêt sur mon chariot et me voilà partie vers chaque chambre. Tout en donnant les soins à chacun, un mot de réconfort, d'encouragement, rassurant. Il faut garder tout son calme, même si on est pressé. Les malades sont souvent angoissés la nuit, il faut qu'ils se sentent en sécurité avec l'infirmière, les préparant psychiquement, afin qu'ils passent une bonne nuit.

Revoir les opérés du jour, leurs tensions, leurs perfusions, puis revenir en salle de soins. Vérification du sang à poser, préparation des perfusions, avec à mettre dedans tout un cocktail de médicaments. Faire tout cela rapidement, pour ceux qui sont sous perfusion continue. Poser un sang, si le malade saigne trop et que sa tension chute.

Sans compter les urgences que l'on reçoit. Souvent, les chirurgiens doivent opérer en pleine nuit, les fractures ouvertes ne peuvent pas attendre. Nous devons préparer les salles, les instruments, installer l'appareil pour la cautérisation, brancher l'électricité ainsi que les fils pour le moteur stérile dont aura besoin le chirurgien. Téléphoner au radiologue, l'anesthésiste, le chirurgien, trouver un aide pour le chirurgien, appeler ceux qui sont de garde pour la nuit. Changer de blouse, revêtir la tenue stérile en salle d'opération, prévoir les champs stériles, habiller le chirurgien, l'aider, le servir... Assurément, ce n'est pas un métier de tout repos.

Pourtant, c'est dans ce climat que j'ai écrit mon manuscrit. Dans ces moments de calme, en salle de soins, au lieu de lire comme je le faisais d'habitude.

Je ne dois pas oublier dans mon récit les expériences faites dans l'amour du contact humain de mon travail d'infirmière. Plusieurs personnes m'ont fait part de leur ressenti, d'avoir apporté le réconfort et quelque chose dont ils avaient besoin : m'exprimant toute leur reconnaissance, cela me touchait beaucoup.

Comme exemple parmi tant d'autres, je citerai le cas d'une mamie, car je le trouve très beau dans sa simplicité. Les mamies comme les enfants m'aiment beaucoup. Toutes les infirmières pensaient que cette mamie déraillait complètement, et en parlant de cette mamie qui avait donné tous ses biens à ses neveux, une infirmière a formulé cette réflexion révoltante pour moi : « On ne se déshabille pas avant de se coucher ».

J'ai trouvé inutile de relever quoi que ce soit, pourtant ma pensée profonde me disait : « On n'apporte pas ses vêtements ni aucun bien terrestre au paradis, peut-on laisser quelque chose sur terre si l'on n'a rien donné ? »

Un soir, ayant un peu de temps libre j'ai fait parler cette mamie : il faut savoir écouter les autres ; en réalité elle ne déraillait pas du tout, me disant des choses très sensées : « Je n'ai plus besoin de biens matériels, j'ai perdu mon mari, je n'ai pas d'enfant. C'est pour cela que j'ai tout donné à mes neveux. Je les aime, je suis heureuse d'être aimée d'eux, ils s'occupent bien de moi et avec beaucoup de gentillesse ».

Je lui ai répondu : « C'est vous qui aviez raison mamie, on ne trouve le bonheur qu'en donnant ». Ce bonheur du don est une richesse de l'esprit, je suis convaincue que l'esprit ne meurt pas.

Que vaut un esprit qui n'a aucune richesse ?

Depuis cet entretien, cette mamie s'est remise, elle ne déraillait plus. Avant son départ elle s'est rappelée du soir où je n'avais fait pas grand-chose ; comme quoi il est très important d'apprendre à écouter. Cette mamie m'a dit que depuis ce soir où l'on avait parlé, elle s'était sentie mieux.

Quant au sujet de la femme de Jean, je pense que c'est normal, elle voulait garder son mari. Pourrais-je me permettre de lui en vouloir ? Assurément non.

Mais pour elle-même, je pense que son intérêt était de garder une certaine dignité, de ne pas employer des moyens aussi bas pour le retenir.

Le portrait aussi horrible qu'elle a voulu faire de moi pour Jean était trop gros. Vouloir me montrer sous le jour d'une créature de la pire espèce, en m'identifiant à un personnage aussi vil, que celui de l'intrigante, la calculatrice sans scrupules...

Pourquoi s'est-elle acharnée à ce point, à nier, à refuser le fait que Jean avait un fils et que moi j'en étais la mère ? Car cela, elle ne pouvait pas me le pardonner. Contre l'évidence d'une vérité, difficile à accepter pour elle, je le reconnais. Sa manière de réagir était-elle bien pensée, en le traitant de « con » (ce sont ses mots), qu'il ne pouvait avoir d'enfant ! Le convaincre que je lui faisais endosser une paternité fausse, que sa dignité d'homme était atteinte !

Comme j'en ai déjà parlé auparavant, avant notre explication, lorsque j'étais hospitalisée en clinique psychiatrique, ne sachant rien de tout cela, lors de sa visite j'ai été beaucoup blessée par les questions et les soupçons de Jean.

Mais le comportement de la femme de Jean démontre son manque d'assurance devant une situation délicate à résoudre. Moi, cette situation, je ne l'avais pas envisagée, alors comment pouvais-je l'avoir recherchée ?

Si Jean ne m'avait pas assuré de sa stérilité, je n'aurais pas couru le risque d'avoir un enfant, j'aurais pris les précautions nécessaires.

Ce sont les choses de la vie que nous réservent bien souvent les circonstances. Pour ma part je peux dire : bien d'imprévus.

Pourquoi moi qui n'était pas la femme de Jean devant la loi, nous avons un fils ? Contre toute raison logique et sociale, cet enfant était celui que Jean aurait dû avoir avec sa femme. Comment comprendre cela et pourquoi : « Dieu seul le sait ».

Je pense que la femme de Jean, par son manque de discernement, de compréhension, a contribué à rejeter son mari malgré elle. Alors qu'elle aurait pu préserver son ménage.

Cela, elle ne pouvait le comprendre, dans son manque de simplicité spontanée et son esprit calculateur. Elle transposait sur moi les ressentiments de sa façon d'être.

Je pense vraiment que mon père a conduit involontairement le cheminement de ma vie. Comme j'en ai déjà parlé, il travaillait en tant qu'ingénieur chimiste. Mais avant tout il était passionné par la recherche mathématique. Ma sœur ainsi que ma fille aînée ont hérité de lui dans ce domaine.

Mon père était étrange, traumatisé par la révolution, il souffrait d'un certain mal de pays, ce pays de son enfance qu'il ne pouvait retrouver. Il était extrêmement intelligent, toujours à la recherche, que ce soit dans les mathématiques, le mysticisme, d'une générosité inconsidérée, d'un comportement excessif dans toutes choses, inconsciemment à la recherche d'un irréel absolu. Je pense que cela a été la cause de son important déséquilibre qui s'est manifesté dans les dernières années de sa vie.

Ce n'était pas le père que je cherchais dans l'amour, le mien ne m'avait jamais apporté de sécurité. Mais je pense que j'étais en quête d'un esprit intelligent et fantasque.

Ceci m'a conduit d'abord vers mon premier Jean, qui n'était qu'un symbole de l'amour. Puis vers la réalisation de mon amour, Jean le père de mon fils. Jean pendant ma grossesse avait émis la possibilité que notre fils soit un petit génie. Lui, pourtant non intuitif de nature, sa supposition s'est révélée exacte. Je ne souhaitais

pas ça pour notre fils : cela me faisait un peu peur. Il n'a que 18 mois, plus qu'intelligent, trop en avance pour son âge. Jean a dit qu'il possédait une lecture globale, sans que personne n'ait fait quoi que ce soit pour cela. Jean en est resté tout ébahi, il ne pouvait se tromper, c'était son métier. Sachant cela, mon cœur de mère rempli d'amour pour mon petit garçon ressentait que je devais le préserver plus qu'un autre enfant, l'entourer d'un climat paisible d'amour, de tendresse, de sécurité.



# Epilogue

Je pense que le titre « Svietik » conviendra à ce récit. Cette religieuse très sage, remplie d'amour et de compréhension envers les autres étant pourtant sœur cloîtrée m'avait prise en affection. Moi qui n'appartenais à aucune religion, ayant été élevée dans un milieu évangélique assez libre, je n'étais pas ignorante de la notion de Dieu « ayant foi en lui ».

Mais seul mon père m'appelait Svietik. Il me disait aussi des choses très gentilles, que j'étais son ange bleu, son rayon de soleil. Je pense avoir été très aimée par mon père, j'en suis très heureuse, car je l'aimais moi aussi de tout mon cœur.

Je termine ce récit la veille de mes vacances. Les circonstances sont bizarres : j'ai toujours écrit la nuit à mon travail, dans les moments de calme. Dans ce même climat pour le moment s'achève ce que j'avais besoin d'écrire. J'en ressens une paix intérieure. Je réalise vraiment que l'adversité ne ravit pas, mais procure l'espérance, ainsi qu'une confiance en la vie que j'espère maintenant vivre intensément jusqu'au bout : cette vie que j'ai appris à aimer.

Je ne peux conclure ce récit, le mot fin en est exclu. « Chaque jour nous offre des chances nouvelles, chaque jour est un nouveau début ».

Jean aussi m'appelait Svietik. Que dirai-je de lui ?

J'attends, blottie contre mon fils ; j'entends une petite voix qui dit « Il va revenir Papa ! »

Je sais que personne au monde ne voudrait troubler l'attente confiante d'un tout petit enfant...

« Il va revenir Papa ! »